

9ème Année - No. 12

Décembre 1945

# REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT



DANS CE NUMÉRO :

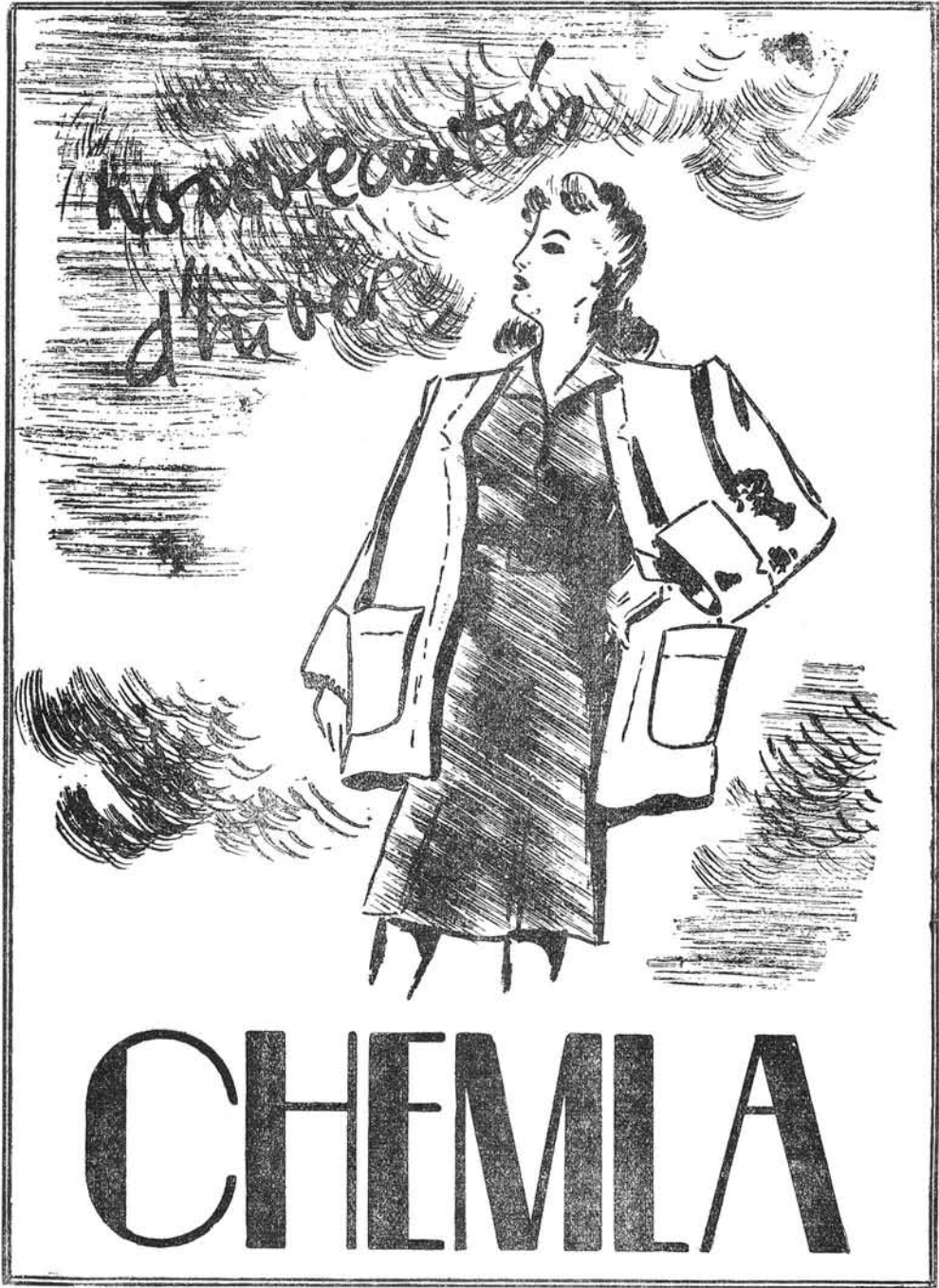
*Conférences de*

Jean-Edouard Goby, Maurice d'Arlan Needham,  
Renée Guirguis, Maurice Yaccarini.

*Articles de*

René Maran, André Villers,  
Simone Ratel, Henri Gal ;

“ La Vie Spirituelle en France ” ;  
et la Table Alphabétique des Matières  
15 décembre 1936 — 31 décembre 1945.





# REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT

PUBLICATION MENSUELLE

3, Rue Soliman Pacha, Le Caire (Egypte). Téléphone 50852 - B.P. 284

Directeur : MARC NAHMAN — Administrateur : ERNEST DELORO

Abonnements: un an (12 numéros): Egypte P.T. 120 ; Etranger P.T. 130

9ème ANNÉE — No. 12

Décembre 1945

## Réalisateurs français en Egypte

### Un ingénieur: Linant pacha de Bellefonds

Conférence de

### M. Jean-Edouard Goby

Ingénieur Civil de l'Ecole Nationale des Ponts-et-Chaussées de Paris

Prononcée le 5 Décembre 1945, au Caire, sous les auspices  
des "Amis de la Culture Française en Egypte".

Mesdames,  
Messieurs,

Craignant d'être contredit par quelque malicieux disciple de Menenius Agrippa, je ne prétendrai point que si les isthmes sont percés, si les navires sillonnent les mers et les avions les airs, si, la nuit venue, l'on peut voir aussi clair qu'en plein jour en tournant un simple commutateur, on le doit seulement aux ingénieurs et aux techniciens travaillant avec eux. Il me sera permis pourtant de regretter que trop souvent des hommes qui ont sur la vie quotidienne une influence si profonde soient ignorés ou méconnus.

Dans la Vallée du Nil, plus qu'ailleurs, le rôle de l'ingénieur, c'est-à-dire de celui qui conçoit



M. JEAN-EDOUARD GOBY

et fait exécuter les machines et les ouvrages, ne saurait trop être mis en vedette: les Pyramides, les temples pharaoniques, les barrages, les canaux sont les témoins de son activité.

Ce n'est que par une longue et fastidieuse énumération que je pourrais démontrer pleinement la place éminente tenue en Egypte par les ingénieurs français depuis les toutes dernières années du XVIIIème Siècle. Ne voulant pas vous infliger la lecture d'une liste indéfinie, je me contenterai de

faire une remarque et de citer quelques noms. L'on a souvent parlé des *savants* de l'Expédition de Bonaparte. En fait, il est facile de constater que sur les cent-soixante quinze membres de la

Commission des Sciences et Arts, il y avait moins de vingt savants mais par contre cent-dix ingénieurs et techniciens <sup>(1)</sup>. Plus tard, Mohamed-Ali prit à son service l'architecte Pascal Coste, le mécanicien Louis Jumel, l'ingénieur des constructions navales Cérisy qui lui construisit une flotte de toutes pièces, l'ingénieur des Ponts-et-Chaussées Mougel, et enfin l'ancien élève de marine Linant de Bellefonds. M. Dardaoud vous parlera prochainement de Pascal Coste. Si Jumel, Cérisy et Mougel furent des personnalités attachantes, il m'a paru néanmoins préférable de choisir Linant pacha de Bellefonds comme ingénieur particulièrement représentatif dans son groupe des réalisateurs français en Egypte.

Grand voyageur, passionné du problème des sources du Nil, auteur de plusieurs cartes géographiques originales, précurseur de la construction des grands barrages du Nil, pionnier du creusement du Canal de Suez et du port de la même ville, érudit fervent de géographie historique, Linant pacha de Bellefonds fut tout cela, en même temps qu'un étonnant « animal d'action », pour reprendre une formule du Maréchal Lyautey.

\*  
\* \*

Louis-Maurice-Adolphe Linant de Bellefonds naquit à la fin du XVIII<sup>ème</sup> Siècle, le 23 novembre 1799. Par les femmes, il était l'arrière petit-fils du Marquis de Bellefonds qui fut Maréchal de France et diplomate au service de Louis XIV. Son père Antoine-Marie de Bellefonds était officier de marine et termina sa carrière comme capitaine de frégate. Sa mère était la petite-fille d'un général. L'on trouve donc, parmi ses ascendants, des marins et des officiers, tous hommes énergiques et décidés. Linant n'allait pas faire mentir son sang, en joignant du reste à ses autres aptitudes des qualités incontestables de diplomate qui lui permirent de remplir des postes administratifs importants dans des conditions parfois malaisées.

Tout jeune, il montre des dispositions pour les mathématiques et aussi pour le dessin et la peinture. Mais ses études théoriques ne sont pas très poussées, et il n'est encore qu'un adolescent lorsque son père le prend à bord d'un navire qu'il commande et qui a pour mission d'escorter les bâtiments de commerce français se rendant aux Etats-Unis. Un peu plus tard, à l'âge de quinze ans, il est embarqué sur un brick en qualité de pilotin, et participe à une campagne de sondages et de relevés sur les bancs de Terre-Neuve. Cet apprentissage est certes une école plus dure qu'un lycée même soumis à la discipline militaire instaurée par Napoléon. Si les faibles sont défini-

tivement brisés, ceux qui ont de bonnes dispositions naturelles y acquièrent de l'énergie et du caractère, deux qualités qui, dans la suite, ne firent jamais défaut à Linant. Je me demande même si parfois certains ne pensèrent pas qu'il en avait trop, ce qui, pour moi, ne saurait du reste être considéré comme un reproche.

C'est un hasard qui décide de l'orientation définitive de la carrière de Linant. En août 1817, une mission quittait la France pour effectuer un voyage en Orient. Elle était dirigée par le Comte de Forbin, alors gentilhomme de la Chambre du Roi et directeur général des Musées de France. Il était accompagné d'un de ses cousins, l'abbé de Forbin-Janson, de l'architecte Huyot et des deux peintres Prévost et Cochereau.

Forbin, qui était désireux depuis longtemps de connaître l'Orient, avait aussi été chargé par Louis XVIII d'acheter des antiquités pour le compte du Musée du Louvre. Par suite, en raison du caractère semi-officiel de la mission, ses membres avaient été autorisés à prendre place à bord d'une frégate de la Marine royale, « la Cléopâtre », sur laquelle servait précisément Linant en qualité d'élève de marine.

Il est probable que, durant le voyage, Forbin et ses compagnons eurent l'occasion de connaître et d'apprécier les aptitudes du jeune homme. En effet, Cochereau étant mort et Huyot ayant été immobilisé par un accident, l'on demanda à Linant d'accompagner la mission pour aider Prévost dans ses travaux.

Il n'y a guère alors plus de deux ans que l'épopée impériale est définitivement terminée, et la vie de marin qui attend Linant ne semble pas très variée : quelques croisières vers des ports toujours les mêmes et surtout, entre temps, de longs séjours à Brest ou à Toulon. L'offre faite à l'élève de marine est donc pour lui une aubaine exceptionnelle : il s'agit de parcourir la Grèce, la Syrie, la Palestine et l'Egypte avec le bâton blanc du pèlerin, le crayon du dessinateur et la palette du peintre.

Et c'est ainsi que Linant fait ses humanités, en croquant les panoramas d'Athènes, de Constantinople, de Jaffa, de Jérusalem, de Bethleem et d'Alexandrie. C'est de la sorte qu'il fait connaissance avec le ciel lumineux de l'Orient et avec l'Egypte qu'il apprend bien vite à connaître et à aimer puisque ce pays va devenir pour lui une seconde patrie où il est destiné à vivre et à mourir.

Dès les premiers mois de 1818, Linant est au Caire où il est chargé de dessiner le panorama de la ville, cependant que Forbin se dirige vers le Saïd. C'est peut-être parce qu'il n'avait pas pu voir les beaux temples de la Haute-Egypte que Linant préfère rester dans la vallée du Nil lorsque Forbin décide de rentrer en France. Grâce à une recommandation de son protecteur, l'ancien élève de marine entre au service du Vice-

(1) Cf. « Revue des Conférences françaises en Orient » de juin 1945.



Roi. Bien entendu, malgré ses qualités, il ne pouvait alors être question de confier à un jeune homme de dix-neuf ans un poste bien élevé dans la hiérarchie administrative. Linant est donc d'abord chargé de surveiller la construction des filatures de coton que Jumel fait édifier à Boulac pour le compte du Souverain. C'est vraisemblablement de cette époque que date l'amitié qui unira Linant et Jumel jusqu'à la mort, survenue en 1823, de celui qui répandit en Egypte la culture méthodique du coton. Un peu plus tard, Linant procède, sous les ordres de Pascal Coste, à des travaux de nivellement du Canal Mahmoudieh que le Vice-Roi fait alors creuser entre le Nil et Alexandrie.

\*  
\*\*

Mais bientôt Linant, mal satisfait de son rôle subalterne, de ses appointements forcément modestes et surtout de ses occupations quasi sédentaires ne convenant guère à son tempérament aventureux, donne sa démission, n'étant pas encore mûr pour le métier de fonctionnaire qui ne sera définitivement le sien que dix ans plus tard.

Durant la période qui va de 1820 à 1830, qu'il faut considérer comme des années de formation, sinon d'apprentissage, en vue de sa future carrière, Linant est voyageur, cicérone, voire même explorateur, car il traverse à maintes reprises des régions fort mal connues à cette époque. Le plus souvent, il travaille pour le compte de la *Société Africaine de Londres*, mais il lui arrive aussi de se mettre à la disposition de simples particuliers et parfois de n'être l'employé de personne. Quoiqu'il en soit, il parcourt d'innombrables kilomètres, et il serait bien impossible de retracer par le menu tous ses voyages. Je n'ai l'intention que de mentionner les principaux.

Tout d'abord, après avoir quitté le service de Mohamed-Ali, Linant est chargé de lever les plans et de dessiner certains monuments de Haute-Egypte tout en étudiant l'hydrographie et la géographie des contrées où il séjourne.

C'est exactement ce qu'avaient fait, vingt ans plus tôt, les jeunes ingénieurs de l'Expédition de Bonaparte, les Jomard, les Jollois, les de Villiers du Terrage. Bien que je n'aie pas de texte qui me permette d'affirmer la chose de façon certaine, je suppose pourtant que Linant dut connaître des sentiments du même genre que ceux de ses devanciers, avec pourtant cette réserve qu'il n'avait pas le même attrait de l'inconnu. Mais, cela aussi, il allait être donné à Linant de l'éprouver à son tour.

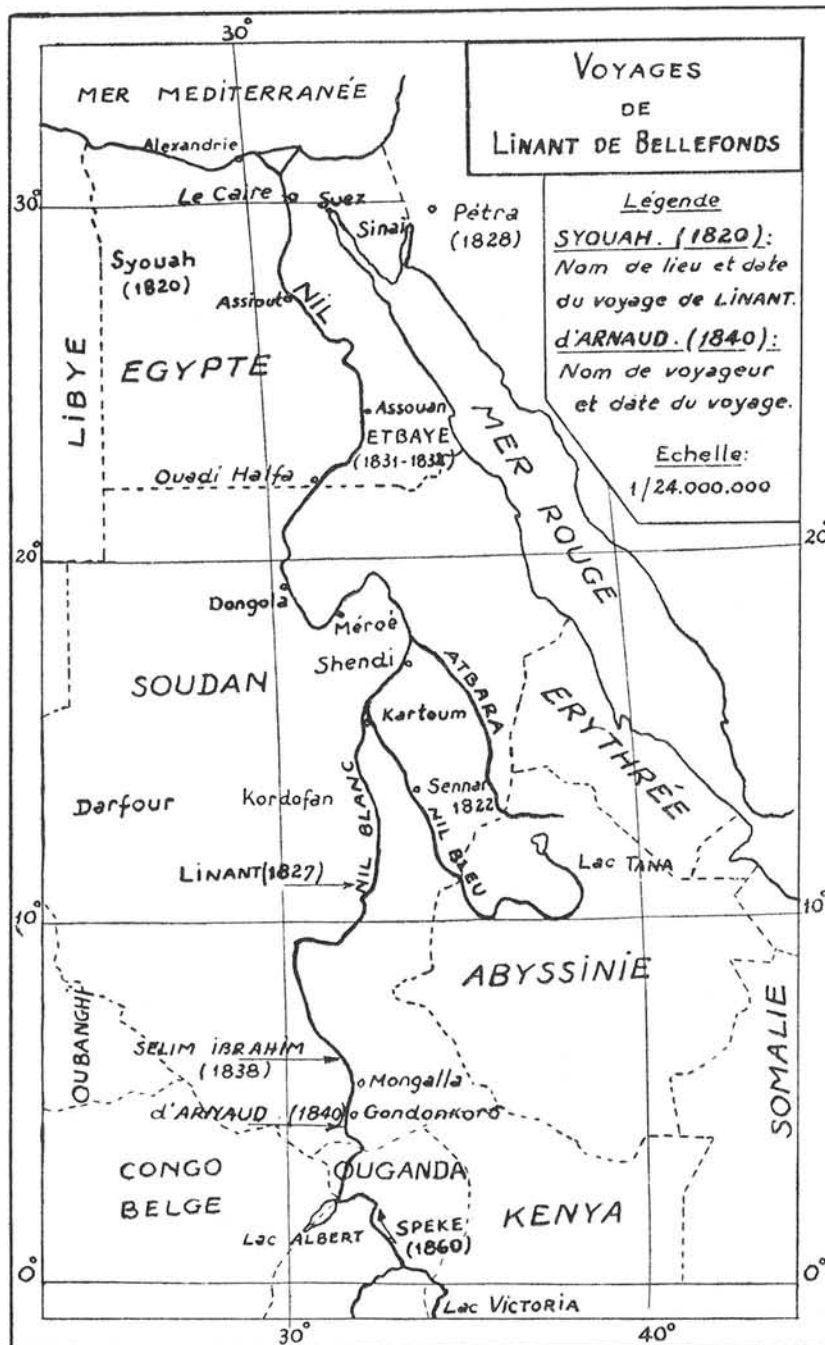
A quatre cents kilomètres au sud de Solum, dans le désert libyque, l'Oasis de Syouah n'avait encore été visitée en 1820 que par quelques rares voyageurs européens. La mystérieuse île d'Arachieh, le temple de Jupiter-Ammon étaient

jalousement défendus par les habitants de l'oasis et surtout par l'immensité du désert, lorsque le Vice-Roi d'Egypte décida d'envoyer une expédition militaire pour la soumettre à ses États. Les troupes égyptiennes, fortes d'environ 1.300 hommes, partirent en février 1820 du lac Mariout. Elles étaient accompagnées par le consul général de France Drovetti qui était passionné d'archéologie et par quelques dessinateurs au nombre desquels était Linant. Ce dernier prend des notes sur la population de l'oasis lointaine, et est frappé par l'insalubrité de son climat. Mais surtout, il dessine le temple d'Om Beydah qu'il identifie formellement avec celui de Jupiter-Ammon, cependant qu'autour de lui les choses et les gens ont une apparence hostile ou à tout le moins fermée.

Les travaux de Linant furent utilisés par Edme Jomard, l'ancien ingénieur géographe de l'Expédition de Bonaparte, que son rôle dans la publication de la *Description de l'Égypte* avait mis en vedette. Jomard publia dans son *Voyage à l'Oasis de Syouah* les dessins de Linant qui coopérait ainsi pour la seconde fois à un ouvrage qui n'était pas signé de lui, le premier étant le *Voyage en Orient* du Comte de Forbin.

En 1820 encore, Mohamed-Ali décide d'envoyer une expédition au Soudan sous le commandement de ses fils Ismail et Ibrahim-pacha. Tout le pays jusqu'au Sennar et au Kordofan fut bientôt soumis à l'autorité du Vice-Roi. Et, comme toutes ces régions étaient mal connues, un savant géographe de Londres nommé Bankes voulut avoir des renseignements précis sur la contrée. Il confia donc à Linant la mission de la parcourir et de noter tout ce qu'il pourrait apprendre sur la géographie et l'archéologie des lieux. Linant quitte le Caire en juin 1821. Il ne devait y revenir que treize mois plus tard.

Il ne saurait évidemment entrer dans mon plan de vous conter par le menu ce long voyage dont l'itinéraire est d'abord jalonné par les centres de Ouadi-Halfa, de Dongola et de Méroé. Linant a d'abord l'intention de remonter le cours de l'Atbara ou Nil Vert mais il ne peut le faire par suite de l'hostilité déclarée des tribus habitant les rives ; il continue donc à suivre le cours principal du fleuve dépassant Shendi et arrive à Khartoum, au voisinage du confluent du Nil bleu et du Nil blanc, Comme beaucoup d'autres voyageurs ayant parcouru la région avant lui, et contrairement à ce que l'on devait découvrir plus tard, Linant estime que le fleuve principal est le Nil bleu et non pas le Nil blanc. Cette confusion tient à ce que, en décembre, à l'époque où Linant se trouve au confluent des deux Nils, le Nil bleu est sensiblement plus large que le Nil blanc et le débit du premier très supérieur à celui du second. Evidemment à cette époque,



on ne possédait pas encore les admirables ouvrages d'un autre grand ingénieur français Chélu-pacha<sup>(1)</sup>.

Quoiqu'il en soit, c'est le cours du Nil bleu que Linant remonte, interrogeant les habitants, prenant des notes, dessinant et observant. Enfin, au début de 1822, il atteint Sennar où il trouve Ibrahim-pacha qui, tombé malade, avait dû interrompre le cours de ses conquêtes. Les régions méridionales n'étant pas encore pacifiées, il ne pouvait être question pour Linant d'aller plus avant. Il prend donc le chemin du retour, en contrôlant les renseignements recueillis à l'aller. Au total, sa documentation est si complète qu'il put, dans la suite, dresser une carte assez précise de la contrée où il devait d'ailleurs retourner quelques années plus tard.

En 1827, en effet, Linant se voit confier par l'*Association britannique pour la découverte de l'Afrique* la mission de remonter le Nil Blanc le plus loin possible. Linant s'attaque donc à cette époque au problème des sources du Nil qui, depuis si longtemps, passionnait les esprits.

Comme à son ordinaire, Linant voyage à petit équipage et sans escorte armée. Il supplée au petit nombre de ses compagnons et à la faiblesse de ses moyens par ses manières courtoises, sa diplomatie et son habileté. Pourtant, devant l'hostilité nettement caractérisée de la tribu des Shillouks, il ne peut atteindre le 11° de latitude nord et s'arrête à quatre ou cinq cents kilomètres au sud de Khartoum. Sur le chemin du retour, il explore encore le cours inférieur de l'Atbara ce qui lui permet d'accroître et de préciser ses connaissances sur le Soudan.

Bien que ce soit anticiper sur le plan chronologique général de cette causerie, je dois ajouter que, en 1831, il fut fortement question d'organiser une nouvelle expédition aux sources du Nil dont la direction aurait été confiée à Linant par la *Société de Géographie* de Paris. Mais le Gouvernement égyptien, au service duquel Linant était entré, avait alors d'autres préoccupations. Il jugea opportun de faire ajourner l'expédition. Plus tard, Linant est si occupé par ses fonctions d'ingénieur qu'il ne peut plus être question pour lui de s'absenter pendant de longs mois.

Il doit donc se contenter de suivre de loin les efforts des explorateurs successifs qui s'efforcent de percer le mystère séculaire. En 1839, Sélim Ibrahim atteint le 6° de l'attitude nord ; en 1840 l'expédition des ingénieurs français d'Arnaud et Sabatier et du naturaliste Thibaut parvient jusqu'à Gondokoro dont la latitude est de 4° 40'. En 1842, Mohamed-Ali charge Linant d'une nouvelle expédition qui n'a pas lieu, pas plus que celle d'Escayrac de Lauture annoncée en 1855. En fait, comme vous le savez, les sources

du Nil devaient être découvertes d'une autre manière par l'explorateur anglais Speke qui, parti du lac Victoria en 1860, descendit en bateau un émissaire du lac et atteint Gondokoro, terme des expéditions venues du nord.

\*\*

Des autres voyages de Linant, je retiendrai seulement ceux qu'il effectua au Sinaï et en Arabie Pétrée.

Le Sinaï, si proche de nous, si facilement accessible avant la guerre — et je suis sûr que quelques-uns au moins de mes auditeurs de ce soir sont allés au couvent Sainte-Catherine — le Sinaï n'est pas, de nos jours encore, connu de façon parfaite. Cela est si vrai que mon ami M. Jacques Daumas, l'auteur du livre *Sur les traces effacées de Moïse*,<sup>(2)</sup> et surtout d'un autre ouvrage encore inédit sur la Péninsule, du plus haut intérêt géographique, m'a dit qu'il trouvait à chacun de ses voyages l'occasion de corriger et de compléter les cartes existantes. Par suite, à l'époque de Linant, les voyages au Sinaï constituaient des expéditions difficiles. J'invoquerai à l'appui de ce que j'avance le témoignage de l'auteur des *Trois mousquetaires* qui a aussi écrit *Quinze jours au Sinaï*, souvenirs d'un voyage qu'il aurait fait dans la Péninsule en 1830. Mes auditeurs seront du reste beaucoup trop avertis pour prendre au pied de la lettre toutes les allégations d'Alexandre Dumas.

C'est en 1820 que Linant fait son premier voyage au Sinaï. Il est accompagné de l'Italien Ricci. Les deux voyageurs longent d'abord la côte occidentale de la Péninsule pour se rendre aux ruines de Maghara dont ils copient la fameuse inscription. Ils gagnent ensuite El-Tor et poussent jusqu'au ras Mohamed, qui est, comme vous le savez, l'extrémité méridionale de la presqu'île. Il est piquant de noter que la tradition bédouine relate encore le passage, remontant à plus de cent ans, de deux voyageurs dont l'un était italien, et ceci à propos d'une curieuse histoire de trésor. Par définition même, les histoires de trésor sont toujours quelque peu obscures, et je m'excuse de ne pas en dire plus long sur ce sujet. Pourtant je me demande si les deux voyageurs en question n'étaient pas Linant et Ricci.

En 1828, Linant fait un nouveau voyage au Sinaï, beaucoup plus complet que le précédent ; il accompagne cette fois un érudit français, Léon de Laborde, venu se documenter sur certains problèmes intéressant les Ecritures. Les deux voyageurs parcourent toute la péninsule et, dépassant Aqaba, vont jusqu'à Pétra. Comme d'habitude, Linant exécute de nombreux dessins et lève une carte de l'itinéraire entre Suez et Aqaba ainsi qu'une carte à grande échelle du fond

(1) Cf. en particulier *le Nil et son bassin*, 2 vol. in 4°, Paris 1910.

(2) In 8° de 132 p. Le Caire 1942



du golfe d'Aqaba. Laborde utilisa dans la suite largement les travaux de Linant dans la rédaction de son *Commentaire géographique sur l'Exode et les Nombres*, et surtout de son *Voyage en Arabie pétrée*. Il n'est pas dans mon sujet de discuter certaines des thèses curieuses émises dans le *Commentaire géographique*; mais il est certes permis de dire que, si le *Voyage en Arabie pétrée* présente, aujourd'hui encore, un certain intérêt, le fait est dû en grande partie à la collaboration de Linant.

\*  
\*\*

Entre ses grands voyages et d'autres de moindre importance qu'il effectue dans l'Isthme de Suez, en Syrie, et parfois en Europe, Linant revient au Caire qui est pour lui son véritable centre car il semble bien que, dès cette époque, il a quitté la France sans espoir de retour au pays natal.

Dans l'un de ses ouvrages, dont je parlerai tout à l'heure de façon plus détaillée, l'on trouve des renseignements curieux sur certains « faits divers » de l'époque dont l'on n'a plus l'occasion de lire la relation de semblables aujourd'hui dans la *Bourse égyptienne*, le *Journal d'Égypte* ou le *Progrès égyptien*. Par exemple, Linant conte qu'en 1823, alors qu'à la place du jardin de l'Ésbé-queh existait un « birket » qui se remplissait d'eau lors de la crue du Nil, l'on put voir, à proximité de l'emplacement de l'actuelle terrasse du Continental, un jeune crocodile prendre ses ébats. En 1827 encore, non loin de Damiette, l'on fit la chasse à un très bel hippopotame qui ravageait les rizières le mieux du monde. Le pachyderme fut finalement abattu puis envoyé au Caire où tout le monde put le voir empaillé<sup>(1)</sup>.

En 1828, Linant, à la demande du Consul général de Grande-Bretagne, Henri Salt, étudie un projet en vue de transporter en Europe un obélisque d'Alexandrie dont le Vice-Roi avait fait don à l'Angleterre. Ce projet, fondé sur la connaissance et l'imitation des méthodes antiques, consistait à entourer l'obélisque d'un énorme radeau suffisant pour assurer la flottabilité de l'ensemble. Un peu plus tard, Linant étudiera le transport de l'Obélisque de Louqsor à Paris avec le baron Taylor, mais la Révolution de Juillet fit ajourner la réalisation du projet présenté par Linant.

Cependant, les années passent, et Linant, ayant définitivement quitté la Société Africaine, songe, aux environs de 1830, à donner suite aux offres qu'il avait reçues à plusieurs reprises d'Ibrahim-pacha, en vue d'entrer au service de l'Égypte en qualité d'ingénieur.

(1) Cf. *Principaux travaux exécutés en Égypte*, page 114.

Mais, comme il estime lui-même que sa formation théorique n'est pas suffisante pour occuper un poste élevé avec toute la distinction désirable, il se retire avec une bibliothèque choisie, pendant plus d'un an, dans une vallée du Sinaï, afin, a-t-il écrit lui-même, « d'étudier sérieusement et sans distraction, pour acquérir ce qui lui manquait de connaissances scientifiques. »

J'aurais été curieux de savoir en quel point exact Linant séjourna ainsi. Rien ne permet d'affirmer que ce soit au Couvent Sainte-Catherine. En tous les cas, il n'existe pas actuellement au Couvent de livre des visiteurs antérieur à 1868. M. Jacques Daumas, à qui j'ai posé la question, pencherait assez volontiers pour le couvent d'El Arbain ou des Quarante Martyrs, qui est ancien et qui comporte des installations suffisantes pour accueillir un visiteur pour une longue durée. Enfin, comme en 1835, Enfantin mentionne l'existence au Sinaï d'une maison appartenant à Linant de Bellefonds<sup>(2)</sup>; il est possible que ce dernier en ait déjà été propriétaire quelques années plus tôt et que ce soit là qu'il ait séjourné.

Quoiqu'il en soit, je crois intéressant de souligner, pour la formation de notre ingénieur, cette retraite de plus d'une année loin du siècle et de son agitation. Descartes, retiré dans son poêle entre deux campagnes de la Guerre de Trente ans, avait réfléchi sur les grands problèmes philosophiques, et le *Discours de la Méthode* fut le fruit de ses méditations. Linant voulut plus modestement compléter dans le silence et la tranquillité les enseignements de son expérience qu'il confronte avec ceux des livres.

\*  
\*\*

Peu de temps après cette pause, Linant entre au service du Vice-Roi en qualité d'Ingénieur-en-Chef des travaux de la Haute-Égypte. Il va demeurer près de quarante ans au service de l'Égypte, gravissant peu à peu tous les échelons de la hiérarchie administrative.

Durant ce temps, il a les occupations les plus variées. Tout d'abord, sa spécialisation antérieure le qualifie particulièrement pour remplir les missions d'explorations minières qui lui sont confiées par Mohamed-Ali, très désireux de trouver dans ses États des métaux précieux ou utiles. Puis, il projette ou exécute un grand nombre d'ouvrages des plus variés, fait creuser ou curer des canaux d'irrigation, s'occupe de travaux d'urbanisme, est l'auteur du premier avant-projet vraiment sérieux du Canal de Suez, que sais-je encore. De plus, il publie divers ouvrages purement scientifiques, et accumule les documents en vue de la préparation de son maître-livre qui est

(2) Cf. d'Allemagne, *les Saint-Simoniens*, page 425.

intitulé : « *Mémoires sur les principaux travaux d'utilité publique exécutés en Egypte depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours* » (1).

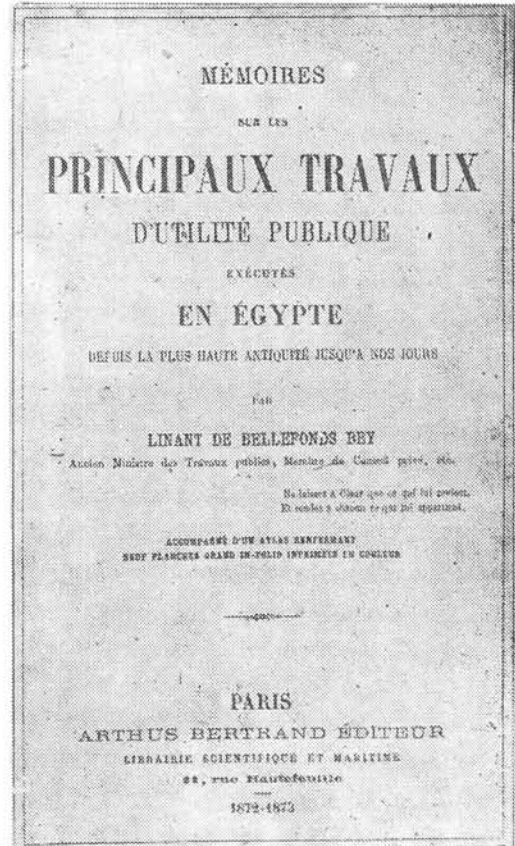
J'ai naturellement utilisé cet ouvrage dans la préparation de cette conférence et j'ai consulté la thèse de M. Mazuel sur « *L'oeuvre géographique de Linant de Bellefonds* ». Pour bien connaître la vie de Linant, il ne faudrait du reste pas se contenter de ces deux livres, non plus que de la notice nécrologique que Vidal-bey lut à l'Institut d'Egypte en 1884. Il serait indispensable de fouiller complètement les archives publiques et privées, les journaux de l'époque — et Dieu sait s'il en parut au Caire et à Alexandrie au XIX<sup>ème</sup> siècle — les pièces de la correspondance privée, enfin les mémoires et les récits du temps.

En effet, Linant occupa au Caire une situation des plus en vue qui lui permit d'approcher une foule de personnages divers dont beaucoup parlèrent ensuite de lui dans leurs ouvrages. C'est ainsi, par exemple, que Gérard de Nerval, pendant le séjour qu'il fit au Caire en 1843, eut l'occasion de connaître Linant dans des circonstances amusantes qu'il relate tout au long dans son *Voyage en Orient*. Un jour, Nerval se trouve par hasard en présence d'un Turc des plus majestueux. « Je ramasse alors, dit-il, tout ce que je peux savoir d'italien, d'espagnol, de provençal et de grec, et compose avec le tout un discours fort captieux. Mais, bon diable à la figure bien nourrie, clignant de l'œil avec malice, le Turc me dit : « Mon cher Monsieur, donnez-vous la peine d'entrer, nous causerons plus commodément. » O surprise, c'était un Français. » Et c'est ainsi que Nerval fit la connaissance de Linant et aussi de sa famille, qui était nombreuse. Disons, en effet, qu'il faut compter au nombre de ses gendres le Docteur Cuny, médecin français au service de l'Egypte, qui mourut tragiquement au Soudan dans des conditions rapportées par Maxime du Camp, et aussi Kœnig bey, Secrétaire des Commandements sous le règne du Khédive Mohamed-Saïd. Tout le monde sait au Caire que plusieurs des descendants de Linant ont continué avec distinction à porter son nom.

Pour donner une idée de la manière dont Linant concevait l'étude de la géographie historique, j'ai cru intéressant de détacher un passage caractéristique des *Mémoires sur les principaux travaux* :

« *La plus grande partie de ceux qui ont anciennement écrit sur l'Isthme et sur le Canal (de Suez), comme aussi sur la géographie ancienne de cette partie de l'Egypte, n'ont jamais vu l'Isthme ou du moins n'y ont pas séjourné ; ceux qui y sont allés en passant, ont vu légèrement. Pour faire des*

*recherches de géographie ancienne, il faut séjourner, étudier le terrain pas à pas ; la moindre chose est un indice ; un reste de construction, une pierre, un petit monticule, un reste de digue souvent vous conduit à une conclusion. Le voyageur qui passe sur sa*



Les « Principaux Travaux » de Linant de Bellefonds (édités en 1872-1873)

*monture, fatigué, brûlé par le soleil, pouvant à peine regarder le ciel éclatant de lumière, ne peut remarquer comme celui qui vit en plein désert.* »

Tout ceci est parfaitement vrai, et l'on sait quel son plein rendent les études qui s'appuient sur une observation méthodique et approfondie des choses et des gens et qui ne sont point uniquement de la compilation livresque ou de la pure critique de textes plus ou moins obscurs et mal compris.

« *Celui qui ne fait que passer, continue Linant, ne peut causer avec les Arabes habitants des lieux qu'il traverse ; c'est dans les causeries du soir, près du feu établi en plein air, que les Bédouins vous parlent de leurs traditions, de leurs légendes, des*

(1) In 8° de VII-620 pages, Arthus Bertrand, Paris, 1872-1873.

*choses remarquables de leur pays ; il y a toujours là quelque chose à apprendre, en vérifiant autant que possible ce que l'on a entendu ; et, quoique souvent j'aie eu des déceptions, cependant j'ai rarement été entièrement trompé sur ce que j'allais chercher ou voir, d'après le dire des Arabes avec lesquels je m'étais lié.»*

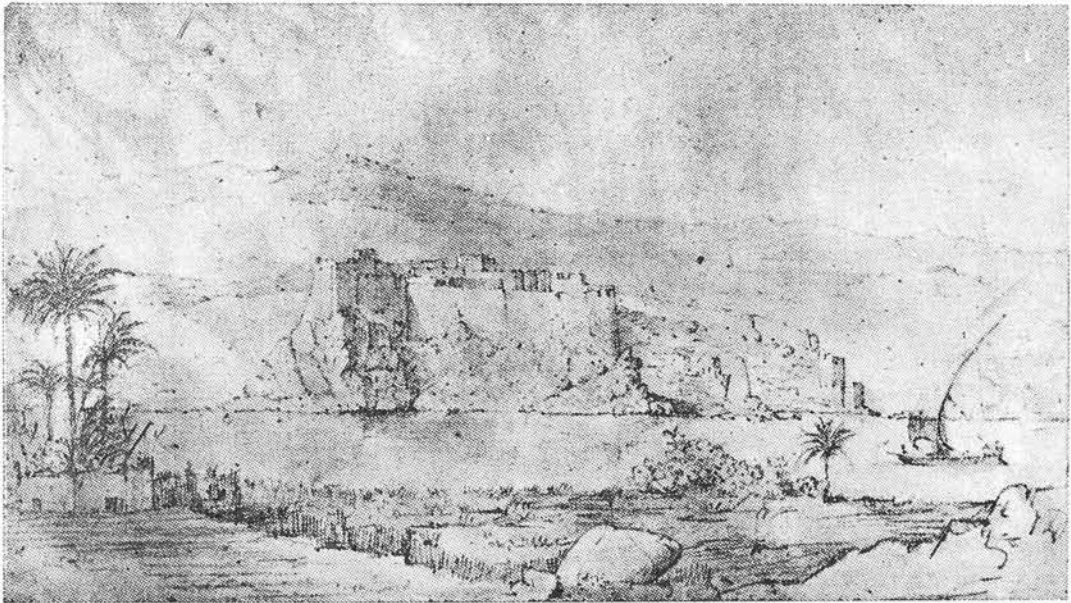
Il n'est pas inutile d'ajouter à toutes les remarques précédentes que Linant parlait fort bien la langue arabe et savait se faire entendre de tous ; j'ai déjà dit qu'il pouvait s'aventurer sans escorte dans des pays peu sûrs pour d'autres que lui-même ; aussi bien, lorsqu'il fut investi de fonctions officielles importantes lui donnant dans certains cas un pouvoir considérable sur les fellahs, il agit toujours de manière à continuer de mériter son beau surnom d'«Abdel-Haqq», c'est-à-dire d'«Esclave de la Justice.»

\*  
\*\*

La physionomie de Linant étant ainsi dégagée à grands traits, il est possible de le suivre d'un peu plus près dans sa carrière administrative au service de l'Égypte.

En sa qualité d'ingénieur-en-chef de la Haute-Égypte, il doit d'abord établir le cadastre de sa circonscription. Mais ses fonctions réelles dépassent bientôt le cadre de ses attributions théoriques premières.

En effet, quelques mois après son entrée en fonction, Linant reçoit de Mohamed-Ali l'ordre de se rendre dans l'Étbye, en vue de rechercher si l'exploitation de mines d'or des anciens Califes pouvait être avantageusement reprise. Comme vous le savez, l'Étbye est la région comprise entre la mer Rouge et le Nil depuis Assouan jusqu'à son confluent avec l'Atbara. Linant ne possédait alors sur le pays d'autres renseignements que ceux, un peu imprécis et inactuels, qu'il avait pu trouver dans les œuvres de Diodore de Sicile et de Maqrisi. Il retrouve pourtant des traces indiscutables des anciennes installations, mais il estime que l'exploitation ne peut plus être rémunératrice. Sa mission n'a donc pas les résultats pratiques escomptés par Mohamed-Ali. Pourtant, au point de vue scientifique, Linant recueille au cours de ce voyage, et d'un second effectué quelques mois plus tard, des renseignements précieux sur l'Étbye et sur ses habitants, les Bichariéhs qui, dans l'Antiquité, portaient le nom de Blemmyes ; ces Blemmyes, la mappemonde de la cathédrale de Hereford les citait comme des êtres dont la bouche et les yeux occupaient la place du nombril, mais Linant ne les voit pas ainsi.... Il profite de son séjour pour lever une carte du pays qui fut terminée en 1833 mais seulement publiée en 1854 ; jusque à la fin du XIX<sup>ème</sup> Siècle, il n'y eut pas, pour cette région, de meilleur document cartographique. Longtemps après ses voyages, Linant publia un



Un dessin de Linant de Bellefonds exécuté d'après nature au cours de son voyage en Nubie :  
Le Château de Tinareh.



livre intitulé : « *L'Etbye pays habité par les Arabes Bichariehs. Géographie, ethnologie, mines d'or* » (1).

De retour, Linant reprend une part active à l'exécution du grand programme de travaux publics que Mohamed-Ali s'était fixé pour assurer la prospérité de l'Egypte. Au cours de la campagne de 1798, Bonaparte avait fait la remarque suivante :

« Dans aucun pays, l'administration n'a autant d'influence qu'en Egypte sur la prospérité publique. Si l'administration est bonne, les canaux sont bien creusés, bien entretenus, les règlements pour l'irrigation sont exécutés avec justice, l'inondation plus étendue ; si l'administration est mauvaise, vicieuse ou faible, les canaux sont obstrués de vase, les digues mal entretenues, les règlements de l'irrigation transgressés, les principes du système d'inondation contrariés par les séditions ou les intérêts particuliers des individus ou des localités. »

Incontestablement, sous Mohamed-Ali, si l'administration était parfois sévère, elle était bonne et, à cette époque, de vastes travaux furent partout entrepris pour améliorer ce qui existait auparavant.

Tout d'abord, entre 1816 et 1832, le Souverain dota l'Egypte de plus de 300 kilomètres de canaux divers dont le Canal Mahmoudieh entre le Nil et Alexandrie, auquel Linant collabora dans des conditions indiquées précédemment. A partir de 1832, le Vice-Roi, tout en continuant de creuser des canaux, eut des projets encore plus grandioses.

C'est ainsi qu'en 1833 Linant reçoit l'ordre d'étudier le projet d'un canal devant partir de la rive droite du fleuve, à un peu plus de 50 kilomètres en aval d'Assouan, au Gebel Cilcileh. Le projet élaboré par Linant comporte l'édification dans le lit même du fleuve d'un barrage submergé en enrochements, destiné à créer une retenue d'eau de 6 à 7 mètres à l'étiage du Nil, et le creusement d'un canal de plus de 600 kilomètres de longueur suffisant pour irriguer 600.000 feddans. A cette époque, la superficie cultivable totale de la Haute et de la Basse-Egypte réunies ne dépassait guère 1.400.000 feddans. Le projet, évalué à 43 millions de francs, ne fut d'ailleurs pas exécuté. L'on sait, toutefois, qu'à la fin du XIXème Siècle l'on construisit un grand barrage en Haute-Egypte à Assouan.

Aussi bien, à l'époque où il terminait son projet du barrage du Gebel Cilcileh, Linant est appelé au Caire par le Vice-Roi pour donner son avis sur une autre question, encore plus importante : celle des barrages du Delta. A la fin de 1833, Mohamed-Ali avait déjà donné des ordres en vue de faire barrer la branche du Nil de Rosette pour

donner plus d'eau à celle de Damiette. Linant fait observer au Souverain que la continuation de l'exécution de ce projet est dangereuse car de graves perturbations risquent d'être apportées au régime du fleuve : le débit du canal Mahmoudieh alimentant Alexandrie va diminuer tandis



LINANT DE BELLEFONDS

que des inondations vont avoir lieu dans la région de Damiette. Mohamed-Ali admet la justesse des remarques de Linant, mais il lui demande immédiatement un contre-projet.

Notre ingénieur propose alors la construction de deux barrages, un sur chaque bras du fleuve « qui pourraient s'ouvrir et se fermer à volonté, pour laisser passer selon les besoins une plus grande quantité d'eau dans une branche ou dans l'autre, et laisser un libre cours aux eaux, pendant les inondations » (2). Pour l'exécution, Linant est d'avis de construire les barrages à sec, de creuser de nouveaux chenaux d'amenée et de fuite et de combler enfin les anciens bras du fleuve. L'idée n'a rien de déraisonnable, bien au contraire. Toutefois, Linant désire qu'une commission spéciale examine son projet et y apporte le cas échéant les remaniements nécessaires. Cette

(1) In 8° III - 176 pp. Paris 1868.

(2) Principaux Travaux, p. 433.

Commission fut composée de sept Egyptiens, de trois Britanniques et de trois Français qui n'étaient autres que les Saint-Simoniens Charles Lambert, Ingénieur des Mines, Hoart et Bruneau, anciens polytechniciens et anciens capitaines d'artillerie. Ces trois hommes étaient arrivés depuis peu en Egypte avec le chef de la religion nouvelle, Enfantin.

Après quelques discussions, l'avant-projet de Linant fut approuvé par la Commission. D'autre part, presque en même temps le Grand Conseil d'Egypte se réunissait pour étudier dans quel ordre d'urgence devaient être classés trois projets dont il était alors question : l'édification des barrages du Nil, dont le défenseur était Linant, le percement de l'Isthme de Suez, projet soutenu par le Saint-Simonien Fournel, l'établissement d'un chemin de fer entre le Caire et la mer Rouge, idée dont le chevalier servant était l'Anglais Galloway. Linant l'emporte, et pour faire aboutir le projet dans les meilleures conditions possibles Linant est nommé par le Vice-Roi Ingénieur-en-Chef des travaux des barrages.

Les travaux, bien qu'ils eussent été commencés antérieurement, sont officiellement inaugurés le 12 mai 1834. Plusieurs Saint-Simoniens collaborèrent avec Linant. En dehors de Lambert, d'Hoart et de Bruneau déjà cités, il convient de nommer Enfantin lui-même et d'autres compagnons de moindre notoriété comme Corrèze, Bousdouquié et Boullanger. L'œuvre à accomplir est gigantesque. Il faut diriger les milliers de travailleurs recrutés par le système de la corvée en même temps que mettre au point les projets définitifs de l'ouvrage.

Le dur labeur quotidien est d'ailleurs coupé de loin en loin par des fêtes saint-simoniennes. C'est ainsi que, le 15 août 1834, l'on veut célébrer à la fois le souvenir de Napoléon Ier et l'Assomption de la Vierge par de plantureuses agapes auxquelles prennent part dix-neuf convives dont Soliman-pacha, Ferdinand de Lesseps, alors vice-consul à Alexandrie, Linant de Bellefonds, et plusieurs Saint-Simoniens notables comme Enfantin, Lambert, Barrault, Prax. La petite histoire a noté que de nombreux toasts furent portés à la mémoire de Napoléon, à la gloire du Souverain d'Egypte, au succès des travaux du barrage, ce qui ne nécessita pas, en tout, moins de quarante-et-une bouteilles de vins divers et choisis.

Cependant, malgré l'ardeur du début, les travaux vont bientôt languir pour un certain nombre de motifs techniques qu'il serait trop long d'exposer ici et aussi parce qu'en 1835 une sévère épidémie de peste s'abattit sur les chantiers. Parmi les Saint-Simoniens Hoart meurt ainsi que deux de ses confrères ; Enfantin et Lambert gagnent la Haute-Egypte. Le Vice-Roi décide

alors de suspendre les travaux mais, pour bien montrer que cette suspension ne peut être imputée à faute à Linant, il le nomme en 1837 Directeur au nouveau Ministère de l'Instruction publique et des Travaux publics.

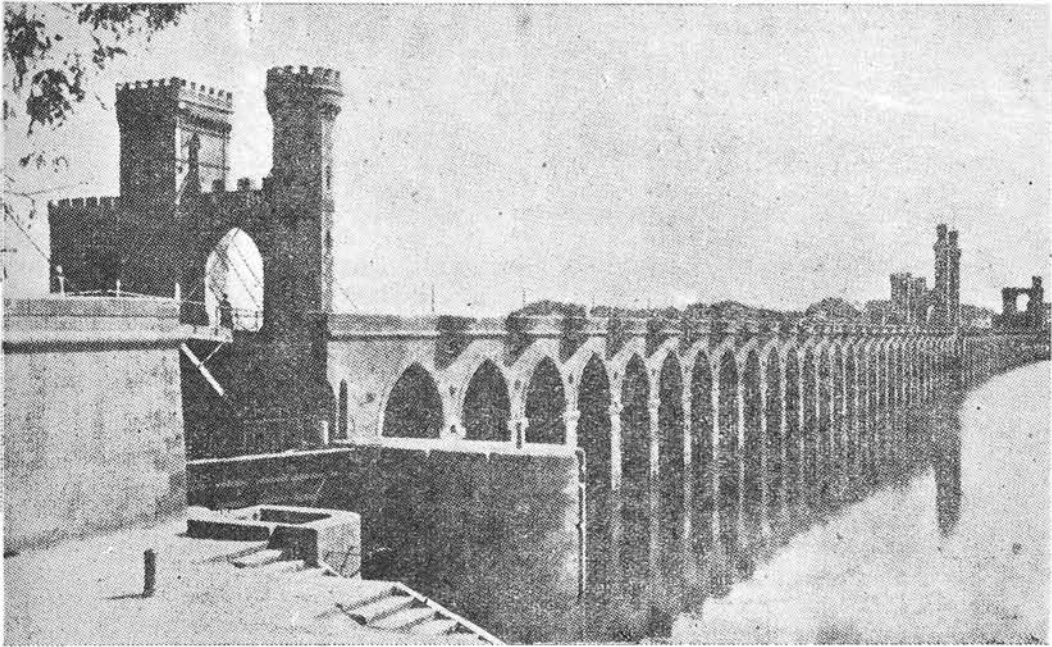
Pour être complet, je dois dire que les travaux des barrages furent repris plus tard par un autre ingénieur français, Mougel, ancien polytechnicien, ancien élève de l'Ecole des Ponts-et-Chaussées, par conséquent de formation très différente de celle de l'autodidacte Linant de Bellefonds.

En 1839, Mougel fut chargé de la construction de la forme de radoub d'Alexandrie, travail qu'il mena avec une compétence et une ardeur telles que la confiance du Souverain lui fut acquise si bien qu'en 1842 Méhémet-Ali lui demanda de reprendre les travaux des barrages. Ce ne fut pas sans une amertume bien compréhensible que Linant dut céder toute sa documentation à Mougel qui d'ailleurs ne put pas, lui non plus, mener les travaux à bonne fin. Mais cette question n'intéressant pas la vie de Linant, je n'insisterai pas, pour me consacrer maintenant à l'étude du rôle de Linant dans le percement de l'Isthme de Suez.

\*  
\*\*

Je n'ignore pas que Linant finit par se brouiller définitivement avec Ferdinand de Lesseps. Je sais fort bien qu'il y a dans les *Mémoires sur les principaux travaux* des appréciations assez dures sur le Président-Fondateur de la Compagnie universelle du Canal maritime de Suez. J'ai bien été obligé de constater que dans la copieuse bibliographie de l'ouvrage de Charles-Roux, *l'Isthme et le Canal de Suez*, il n'est pas fait mention du maître-livre de Linant dont deux cent cinquante pages environ sont consacrées à la géographie historique de l'Isthme et à l'histoire du Canal, alors qu'un mémoire beaucoup moins important du même Linant sur le lac Moeris n'est pas oublié. Mais, comme seize lustres se sont écoulés depuis les différends entre Linant et de Lesseps, je crois qu'il n'y a plus lieu d'y attacher une grande importance, pas plus qu'il ne conviendrait de jeter le manteau de Noé sur les rivalités entre Linant et Mougel.

Je ne vous apprendrai pas que, quelques années avant la guerre de 1939, l'on a vu se développer, dans un certain pays, une campagne de presse tendant à démontrer que le mérite de la construction du Canal de Suez ne revenait nullement au « Perceur d'Isthme » mais à un ingénieur non français, sous prétexte que celui-ci prit une part notable aux travaux préparatoires. En fait, quatre ou cinq ingénieurs français apportèrent à la réussite du Canal une contribution égale ou supérieure à celle de l'Autrichien Negrelli, et il n'est pas



Le barrage du Delta

douteux que s'il fallait nommer le « Précurseur No. 1 du Canal de Suez », il serait conforme à la justice de désigner Linant de Bellefonds. Et ce disant l'on n'enlèverait absolument rien à la gloire du Khédive Mohamed-Saïd ni au mérite incomparable de Ferdinand de Lesseps sans lesquels le percement de l'Isthme de Suez eut été retardé d'un nombre indéterminable de décades.

C'est en 1822 que Linant parcourt l'Isthme de Suez pour la première fois, de Péluse à Suez. L'année suivante, il séjourne six mois dans l'isthme et dans les déserts qui le bordent, en poussant jusqu'aux couvents de Saint-Antoine et de Saint-Paul. Il revient en 1827, en 1829, en 1830 et en 1833. Dès 1827, il veut dresser un projet de communication entre les deux mers et, pour commencer, vérifier lui-même le nivellement des ingénieurs de l'Expédition d'Égypte, et cela sans avoir de subvention de qui que ce soit.

Cette question de nivellement joue un tel rôle dans l'histoire du début du Canal que je crois indispensable de la résumer brièvement ici.

Le premier nivellement moderne fut effectué en 1799 par plusieurs brigades d'ingénieurs des Ponts-et-Chaussées opérant sous la direction de l'Ingénieur-en-Chef Jacques-Marie Le Père. Les résultats en sont rapportés dans le *Mémoire sur le Canal des Deux-Mers* qui fut inséré dans la *Description de l'Égypte*. Malheureusement

on peut lire, à la page 336 du Tome XI de la seconde édition :

« Résultat de la différence du niveau des deux mers : 9m,908, mer Rouge supérieure à la Méditerranée ».

Or, vous le savez, il n'y a pas de différence de niveau appréciable entre les deux mers.

J'ajouterai que l'on ne doit pas jeter trop vite la pierre aux ingénieurs de l'Expédition de Bonaparte. Il faut avoir travaillé soi-même dans les déserts de l'Isthme pour savoir vraiment que, à certaines heures de la journée, cela est plus pénible que de manier un porte-plume dans un bureau au frais. Et pourtant, aujourd'hui, une voiture est là toute proche qui ramènera l'opérateur chez lui dans quelques heures ; nulle mauvaise rencontre n'est à craindre ; les bédouins ou les fellahs que l'on peut croiser vous gratifient d'un amical « sayedah ! » ; les instruments topographiques dont l'on dispose proviennent des meilleures maisons spécialisées d'Europe. Le Père et ses ingénieurs circulaient uniquement à pied et à cheval ; leur ravitaillement était malaisé ; la sécurité de la contrée était loin d'être parfaite, et pour différentes raisons leur nivellement dut être interrompu à plusieurs reprises. Enfin, presque tous les instruments topographiques apportés de France avaient été détruits ou dété-



riorés lors de la première révolte du Caire, et il avait fallu en fabriquer d'autres avec les ressources locales.

Quoiqu'il en soit, les ingénieurs de 1799 se sont trompés. Bien plus, la malchance a voulu que cette erreur s'accordât précisément avec un courant d'idées généralement reçues jusque là. Cette erreur explique le tracé prévu par Le Père pour le Canal de la mer Rouge à la Méditerranée qui devait emprunter la vallée du Nil.

Lorsque Linant vint en Egypte, la parution de la première édition de la *Description de l'Égypte* n'était pas terminée et, au cours des premières années de son séjour, le lancement de la seconde édition vint redonner une pleine actualité aux problèmes soulevés par les ingénieurs de Bonaparte.

Il faut dire que Linant qui, pendant plus de trente ans, s'intéressa au percement de l'Isthme de Suez, eut l'intuition immédiate de la bonne solution, le tracé direct, bien qu'il ait aussi étudié un projet de canal passant par le Caire.

Très légitimement, Linant désire d'abord vérifier si le nivellement de Le Père était exact. En 1829, il opère donc entre Suez et le Sérapeum. En 1830, il nivelle la région comprise entre Péluse et Abou-Eurouq, presque à l'extrémité des lagunes au sud du lac Menzaleh. Les résultats partiels qu'il obtient lui paraissent concorder avec ceux de Le Père, et il juge inutile de « raccorder » si vous voulez bien me permettre ce terme technique, les deux points extrêmes où il s'était arrêté. L'on doit ajouter que ces opérations furent entreprises de sa propre initiative, les frais étant entièrement couverts par lui.

Evidemment, Linant est passé à côté d'une découverte aussi intéressante pour la science que pour la technique. Cela prouve combien il faut se méfier de ce que les philosophes appellent « la méthode d'autorité » et que l'on symbolise d'ordinaire par : « Aristote a dit... ». Tout aussi dangereuses sont les formules : « L'illustre savant affirme que... » ou bien : « Le grand ingénieur pense que... ».

Quoiqu'il en soit, Linant dresse son projet de canal en admettant une différence de niveau d'une dizaine de mètres entre les deux mers ; il se contente de prévoir des digues de protection pour éviter que les parties basses de l'Égypte ne soient inondées, et estime qu'il est inutile de construire des écluses. Il calcule qu'il y aura dans le canal un courant d'un mètre par seconde ou, si vous préférez, de deux nœuds, ce qui d'après lui est parfaitement admissible.

Linant communique son projet en 1830 et en 1833 à Mimaut, Consul de France à Alexandrie, ainsi qu'au vice-consul Ferdinand-Marie de Lesseps. L'historiographe de la construction du

canal de Suez, Voisin bey, autre ingénieur qui prit une part éminente au percement de l'isthme, a noté <sup>(1)</sup> que ce fut cette première et intéressante communication qui fit naître chez de Lesseps l'impérieux désir de devenir le persévérant promoteur de l'exécution du grand œuvre.

Quant à Linant, il complète et améliore son projet dans les années qui suivent, pour autant que ses autres occupations le lui permettent. En février 1841, il forme une association avec l'Anglais Anderson, qui devait plus tard devenir directeur de la Cie Péninsulaire et Orientale, et deux autres sujets britanniques, John et Georges Gliddon, en vue de préparer la construction d'un canal maritime direct entre la mer Rouge et la Méditerranée.

Aussi bien, Linant n'est pas le seul à s'intéresser au futur Canal. Les Saint-Simoniens, l'ingénieur Collin, l'officier du génie français Gallice bey, directeur des travaux de fortification d'Alexandrie, étudient des projets de percement de l'Isthme mais, tous, sans résultat.

En 1845, l'un des fils de Louis-Philippe, le duc de Montpensier, fait un voyage en Egypte ; il se rend dans l'Isthme, accompagné de Linant ; l'ingénieur communique son projet au prince ; ce dernier est vivement intéressé et, rentré en France, il favorise la constitution d'une Société d'études du Canal de Suez, constituée à la fin de novembre 1846. Cette Société comprenait trois groupes. Le groupe français était composé surtout de Saint-Simoniens ; les membres les plus notables étaient Enfantin lui-même, Arlès-Dufour et les trois frères Talabot ; le groupe devait s'occuper du nivellement de l'Isthme de Suez. Au groupe autrichien, dirigé par Negrelli, était dévolue l'étude de la côte de Péluse. Au groupe britannique de l'ingénieur Robert Stephenson, était confié le relevé de la rade de Suez.

En 1847, débarque en Egypte une brigade de techniciens français conduite par Adrien-Paul Bourdaloue qui entreprend immédiatement le nivellement de l'Isthme. Le Vice-Roi met tout en œuvre pour faciliter la tâche de la mission ; il donne, d'autre part, l'ordre à Linant d'adjoindre aux Français une brigade d'ingénieurs égyptiens ainsi qu'une compagnie d'artillerie et deux du génie. Bourdaloue et Linant mènent le travail rondement, et trouvent que la différence de niveau entre la mer Rouge et la Méditerranée était négligeable, contrairement à ce qu'avaient cru Le Père et ses adjoints.

Bien entendu, ces résultats furent passionnément discutés. En particulier, quelques ingénieurs survivants de l'Expédition d'Égypte, qui étaient

(1) Cf. Voisin bey, le *Canal de Suez*, Tome I, page 6.

alors des vieillards chargés d'ans et d'honneurs, ne laissèrent pas de s'émouvoir. Jomard et de Villiers du Terrage signalèrent quelques erreurs dans le rapport de Paulin Talabot publié à la suite des opérations de Bourdaloue et Linant. Quant à l'Inspecteur général Favier, qui avait pris part au nivellement de 1799, il publia une lettre de laquelle il ressortait que le nivellement de 1847 ne pouvait qu'être fautif, tant il est difficile de faire admettre aux hommes qu'ils ont pu se tromper.

À la suite de ces polémiques, le Khédivé Abbas 1<sup>er</sup> donne, en 1853, l'ordre à Linant de reprendre à nouveau les opérations de nivellement. Linant se met aussitôt en campagne, opérant avec l'aide de l'ingénieur égyptien Michel Aivas. Les précautions les plus minutieuses ayant été prises, Linant retrouve à peu de chose près les résultats de 1847. Aucun doute n'est plus alors possible. En 1853 le monde savant est absolument certain que la mer Rouge est au même niveau que la Méditerranée. Sans doute Linant n'avait pas été le seul à démontrer ce fait capital, mais il est juste de lui faire partager avec Bourdaloue le mérite de la découverte.

C'est le 30 novembre 1854 que Ferdinand de Lesseps obtint du Vice-Roi Mohamed-Saïd le firman de concession du Canal. Débarqué à Alexandrie le 7 novembre, il entretenait le Khédivé de son projet pour la première fois le 15 ; le 17 il rendait visite à Linant ; au cours de cette entrevue l'ancien diplomate aurait dit à l'ingénieur :

« Vous savez que l'on va faire le Canal de Suez et, comme depuis fort longtemps vous avez travaillé à ce projet, car je me rappelle qu'en 1833 déjà vous aviez fait un travail sur l'Isthme que vous me communiquâtes, c'est vous que l'on choisit pour être l'ingénieur-en-chef de ces immenses travaux, puisque votre expérience d'ailleurs doit décider ce choix, comme aussi vos travaux et votre position en Égypte ; Son Altesse le Vice-Roi approuve cela. »

En fait, au moment où il voyait Linant, de Lesseps s'était aussi assuré le concours de Mougel bey et, deux jours plus tard, de Lesseps revenait trouver Linant pour lui demander s'il ne voyait pas d'objection à partager les fonctions d'ingénieur-en-chef avec Mougel. Linant, qui avait eu à se plaindre de Mougel lors de l'affaire des barrages du Nil, mais qui aussi se rendait compte qu'il lui serait bien impossible d'assumer seul des fonctions aussi absorbantes que celles d'ingénieur-en-chef de la construction, accepta à la condition que Mougel « marcherait loyalement ». Toujours selon Linant, de Lesseps lui donna sa parole d'honneur qu'il en serait bien ainsi. Ajoutons que, dans le firman de concession du 30 novembre, Linant était expressément désigné

en qualité de Commissaire-ingénieur du Vice-Roi, chargé de délimiter les terrains concédés à la Compagnie.

Quoiqu'il en soit, Linant, dès le mois de décembre 1854, conduit de Lesseps et Mougel dans l'isthme de Suez. Ce voyage eut pour l'histoire du Canal une importance capitale puisque ce fut à cette époque que l'on arrêta définitivement le tracé direct malgré l'opposition des partisans du tracé indirect.

Entre janvier et mars 1855, un avant-projet de canal fut mis au point par Mougel à l'aide des documents fournis par Linant : à cette époque en effet, ce dernier, sur l'ordre du Khédivé accompagnait en Haute-Égypte le duc de Brabant, futur Léopold II. Certaines idées de Mougel ne furent pas approuvées par Linant. En particulier, ce dernier n'était pas partisan des écluses qui devaient fermer le canal de manière à permettre l'utilisation du jeu des marées de la mer Rouge comme cela se fait dans les bassins de certains ports de l'Atlantique. D'autre part, Linant aurait été d'avis de prévoir le débouquement sud du Canal dans le voisinage de la Pointe de l'Addabieh.

Mais, ces suggestions de Linant ne furent pas retenues parce que Lesseps était pressé de présenter le projet en France.

Quant à Linant, il reste en Égypte pour diriger le travail des ingénieurs qui devaient, sur le terrain, faire les relevés de détail pour permettre la mise au point d'un projet d'exécution puis, en septembre, il part pour la France en vue d'assister avec Mougel à diverses réunions devant aboutir à la formation de la Compagnie universelle du Canal maritime de Suez.

De Lesseps, ayant désiré s'entourer de toutes les garanties techniques désirables, provoqua la réunion d'une « Commission internationale » d'ingénieurs appartenant à sept pays différents. Cette commission, après avoir tenu deux séances à Paris, délégua cinq de ses membres pour se rendre en Égypte ; de Lesseps, Linant et Mougel accompagnèrent la Commission qui se rendit d'abord à Suez puis parcourut tout l'Isthme. Dans les *Mémoires sur les principaux travaux* Linant a jugé avec une pointe d'ironie l'activité des membres de la Commission internationale ; il constate aussi que ces Européens d'Europe, qui mettaient pour la première fois le pied dans un désert, s'égarèrent avec une facilité déplorable...

Quoiqu'il en soit, la Commission mit au point un nouvel avant-projet différent du précédent en ce que le débouquement nord du Canal, fixé primitivement au voisinage de Péluse était reporté 28 kilomètres plus à l'ouest ; d'autre part, les écluses étaient supprimées.

Au cours des années suivantes, les rapports de Lesseps et de Linant ne s'améliorèrent point. Il est vrai que la situation de Linant vis-à-vis de la Compagnie était quelque peu fautive. Il cumulait, en effet, les fonctions de Directeur-général des Travaux publics d'Égypte, de Commissaire du Vice-Roi dans l'affaire du Canal de Suez, et d'ingénieur-en-chef des travaux du Canal. Certaines de ses attributions risquaient d'être incompatibles entre elles. Quoiqu'il en soit, à la fin de 1858, peu de jours après la clôture de la souscription des actions de la Compagnie, de Lesseps faisait savoir à Linant qu'il le proposait au conseil d'administration en qualité d'Inspecteur général des terrains et domaines de la Compagnie. Linant refusa tout net, et ses rapports avec la Compagnie cessèrent à cette époque.

Encore une fois, il est bien difficile, à distance, de déterminer de quels côtés furent les torts dans la mésintelligence entre Linant et de Lesseps. Je l'ai déjà dit, je suis persuadé qu'il n'y a plus lieu d'attacher d'importance à leurs divergences de vues. Qu'il suffise de reconnaître que Linant fut un des bons artisans du creusement du Canal, comme le furent après lui Voisin bey, Laroche, Larousse, de Montaut, Cazaux et tant d'autres...

\*  
\*\*

Cependant que le Canal passait de l'état de projet à celui de réalité tangible, Linant continuait sa belle carrière administrative, gravissant peu à peu tous les degrés du *cursus honorum* puisque, quelques mois avant de se retirer définitivement, il fut nommé par le Khédive Ministre des Travaux publics et membre du Conseil privé.

Lorsque l'âge l'eut contraint de résigner ses charges, il mit en ordre quelques-unes des nombreuses notes dont il avait couvert ses carnets. Ce fut au cours de l'hiver 1872-1873 que parurent les *Mémoires sur les principaux travaux exécutés en Égypte depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours*. Il est à présumer que le bel ouvrage de Linant, qui constitue aussi un juste hommage au fondateur de la dynastie régnante et à ses succes-

seurs, s'ajoutant à tous les services déjà rendus à l'Égypte, a contribué à lui faire conférer, en juin 1873, le titre envié de pacha.

\*  
\*\*

Et maintenant quel jugement convient-il de porter sur l'œuvre de l'ingénieur dont nous avons essayé de retracer la carrière si bien remplie en même temps que de montrer quelle sympathie il méritait ? Sans doute Linant n'a pas découvert les sources du Nil; il n'a pas davantage terminé la construction des barrages, non plus qu'il n'a dirigé les travaux de creusement du canal de Suez. Par suite, comme la gloire sanctionne seulement la réussite éclatante, Linant n'est pas, ne sera jamais un homme véritablement célèbre. Mais, des hommes célèbres uniquement par leurs mérites exceptionnels en même temps que favorisés par une chance particulière, il n'y en a pas beaucoup. Et puis, une œuvre aussi importante que le développement de l'Égypte moderne a demandé, pour suivre la voie tracée par les grands monarques du XIX<sup>ème</sup> et du XX<sup>ème</sup> Siècle, un nombre infini de talents, de dévouements, de vertus. Il a fallu que tous ces hommes coopérant à la tâche commune soient guidés par des chefs de file pleins de ténacité et d'initiative. Linant fut, sans aucun doute, de ceux-là.

Si l'on se borne, comme on doit le faire dans la série de conférences qui seront faites devant vous, au rôle des seuls Français, l'on doit évidemment reconnaître que Linant pacha de Bellefonds fut l'un des princes des grands Français, les Coste, les Jumel, les Cérisy, les Clot, les Lambert, les Mougel, les de Lesseps, les Mariette, venus au XIX<sup>ème</sup> Siècle dans la vallée du Nil contribuer à l'essor et à la grandeur de l'Égypte.

Son nom et sa mémoire méritent donc d'être honorés par les Égyptiens, les Français d'Égypte, et les Français de France si attentifs à tout ce qui touche à la terre millénaire des Pharaons, de Mohamed Ali et de sa dynastie.

JEAN-EDOUARD GOBY.



# Les Beaux-Arts en Amérique

Conférence de

## M. Maurice d'ArLAN Needham

Professeur à l'Université de Georgetown, Washington, D.C.

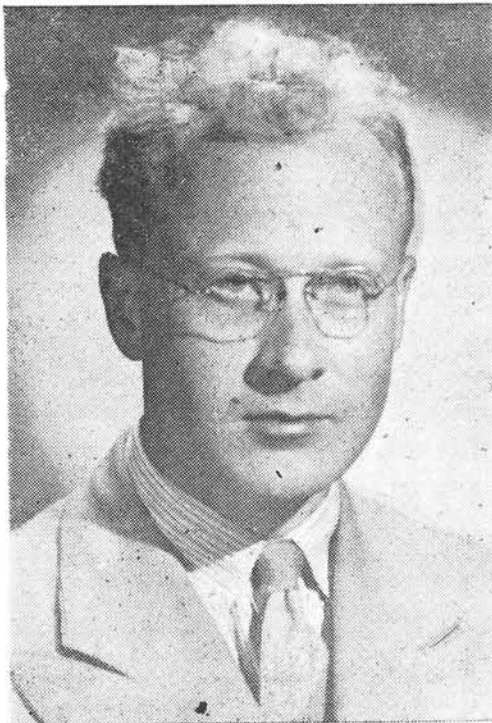
*Donnée le 29 Mars 1945, au Caire, à l'amphithéâtre  
de la Société Royale de Géographie, sous les auspices de la "Société des Amis de l'Art"  
(avec projections lumineuses)*

Mesdames,  
Messieurs,

En Amérique, les beaux-arts, pendant la période coloniale, sont dérivés en grande partie, des beaux-arts de la mère patrie, l'Angleterre, sauf dans les régions colonisées par les populations d'autres pays. Il peut être intéressant de relever que — pour ce qui est de la superficie — la plus grande partie du territoire des Etats-Unis était, au début, d'origine latine; alors les soldats et les colons, venus de France et d'Espagne, contrôlaient ce qui constitue aujourd'hui la majeure partie de ce territoire.

A ce propos, il est curieux plutôt de constater que le territoire actuel des Etats-Unis eût été une colonie de la France, ou, peut-être, une république française indépendante, sans l'interférence de deux accidents historiques, ou parce que deux événements que le monde pouvait prévoir, n'eurent pas le cours prévu.

Il faut expliquer cette hypothèse: Le premier de ces événements fut le résultat de la guerre franco-anglaise qui dura de 1756 à 1763, pendant laquelle les Français et les Indiens luttèrent, en Amérique, contre les Anglais. Si, à cette époque, la France, en dépit de sa faiblesse croissante, avait jeté plus de soldats et consenti plus de dépenses dans son entreprise



M. MAURICE D'ARLAN NEEDHAM

Sud-Ouest nous fut acquise en 1848 à la suite de notre guerre avec le Mexique. Par conventions avec le Canada, nous eûmes en 1859 le territoire d'Oregon et l'Union s'est agrandie, à cause de notre colonisation de cette région. L'Etat du Texas, qui était révolté contre le Mexique, s'éri-

contre la Grande-Bretagne, il est évident qu'elle n'aurait pas perdu ses colonies.

Le second événement fut la tentative de Napoléon Ier, de reconquérir les colonies du nouveau monde dont il voulait faire la base d'un grand Empire. Il inaugura cet effort par un débarquement à Haïti.

Mais, grâce à l'habileté de deux généraux haïtiens, cette opération échoua. Les troupes françaises d'invasion subirent une grave défaite, et Napoléon dut renoncer à son rêve d'un vaste empire américain. Peu de temps après, en 1803, Napoléon accepta l'offre que lui fit l'Amérique d'acheter à la France les territoires de la Louisiane.

Par la Révolution américaine, qui dura de 1776 à 1781, nous avons gagné l'indépendance des treize colonies riveraines de l'Atlantique. C'est par voie d'achat que nous avons obtenu la Floride en 1812 et, en 1819, le vaste territoire de la Louisiane, comme je vous l'ai déjà expliqué. La possession des terres de l'Ouest et du

Sud-Ouest nous fut acquise en 1848 à la suite de notre guerre avec le Mexique. Par conventions avec le Canada, nous eûmes en 1859 le territoire d'Oregon et l'Union s'est agrandie, à cause de notre colonisation de cette région. L'Etat du Texas, qui était révolté contre le Mexique, s'éri-



Les agrandissements successifs des Etats-Unis d'Amérique.

gea, d'abord en pays indépendant, puis, plus tard, en 1845, demanda son accession au sein des Etats-Unis.

Dans les colonies de la Nouvelle Angleterre, l'architecture et la décoration suivirent les styles qui prédominaient à l'époque en Angleterre. New-York et la Pennsylvanie, subirent l'influence hollandaise. On trouvait, dans le Delaware, des bâtiments et un style décoratif d'origine suédoise.

Nous pouvons, ici, dissiper l'opinion en cours, même parmi les Américains, d'après laquelle le plan principal de l'architecture américaine de la première période était axé sur la «log cabin» — la cabane ou la maisonnette en bois. La log cabin, faite de branches et de troncs d'arbres, n'est pas d'origine américaine; mais plutôt norvégienne. A tort on l'attribue aux premiers colons établis sur les côtes de l'Atlantique. Ce furent les immigrants venus plus tard qui adoptèrent ce modèle d'habitation au fur et à mesure qu'ils poussaient vers l'Ouest, et en général il n'en fut ainsi qu'après la Révolution.

A l'époque des colonies, le plan habituel de la maison du colon, était une sorte de copie réduite de la maisonnette ou de la maison d'Angleterre, la patrie d'origine.

Mais, dans la période du début, les colons ne disposaient que de peu de temps pour orner leur demeure et la rendre plus attrayante. Et les immigrants qui vinrent après n'avaient ni le temps ni les moyens de faire beaucoup mieux. Ils se contentèrent de construire des habitations plus grandes et moins frustes.

Ces maisons étaient certainement confortables et, parfois, assez grandes. La «Parson Capen House» près de Salem, Massachusetts, fournit un

exemple typique de l'architecture américaine de la Nouvelle-Angleterre au XVIIIème siècle.

Dans la Floride, colonisée par les Espagnols, on trouve encore des traces, à Saint Agostine, de l'architecture espagnole, et, dans les Etats du Sud-Ouest, du Texas jusqu'à la Californie, les Américains ont utilisé pour les maisons modernes, le style et la décoration dérivés de l'architecture et de la décoration de la période coloniale.

Le palais du Gouverneur Colonial, à Santa Fé, demeure, à ce jour, un excellent modèle de la simplicité de l'architecture des *Conquistadores* espagnols. Les constructions de l'Université de New-Mexico sont toutes conformes à ce style colonial.

Tant dans le New Mexico que dans l'Arizona, où les Indiens Pueblos avaient développé leur architecture à un haut degré avant l'arrivée des Espagnols, le style Pueblo, si attrayant, a aussi inspiré les plans et la décoration de maisons admirablement adaptées à ce climat sec et poussiéreux. Le grand Taos Pueblo de New Mexico peut même être considéré comme un précurseur — comme structure et comme dessin — de certains des gratte-ciel massifs de notre époque.

Le style des missions du XVIIIème siècle, développé par les Pères et les Frères Franciscains dans tout le Sud-Ouest, a de même marqué fréquemment de son empreinte nos modernes constructions de l'Ouest. Dans son cadre, la simplicité de cette construction *adobe* (en briques crues) est très plaisante autant qu'attrayante.

Puis, dans les villes riveraines du Mississipi, en remontant de la Louisiane jusqu'à la frontière canadienne, on peut encore trouver quelques effets de l'influence architecturale française.

Cette influence est encore plus apparente dans le «Vieux Carré» de Nouvelle-Orléans, où l'on trouve tout un groupe de belles et anciennes demeures françaises d'une grâce charmante, avec leurs longs balcons qui s'étendent au-dessus des rues étroites, jetant comme une frange de dentelle en fer forgé, en bordure des deux côtés de la rue.

Tout le long de la côte de l'Atlantique, les colons hollandais et huguenots ont laissé de nombreuses traces de leur influence. Aujourd'hui encore en Pennsylvanie on peut retrouver cette influence dans la construction, robuste et massive, dans le style des fermes hollandaises avec leurs vastes granges.

Pendant la période coloniale florissante, peu de temps avant la Révolution en 1776, l'architecture géorgienne dominait dans les grandes résidences et les bâtiments publics. «Mount Vernon», la demeure de Georges Washington, illustre la fin de cette période géorgienne. Bientôt, le style géorgien fusionne avec les motifs accessoires et les formes introduites par la renaissance des styles grec et romain. Monticello, la maison de Thomas Jefferson, offre un superbe spécimen de la réurrection du style romain.

Et le magnifique palais «Andalusia», sur le Delaware, est témoin de la renaissance des formes grecques pendant la floraison de la période coloniale.

A travers tout l'Est et le Sud, l'inspiration classique, latine et hellénique, a déterminé, même dans les constructions modernes, le dessin des porches, des portes extérieures, des fenêtres et des escaliers.

Peu de temps avant la guerre civile américaine, en 1860, presque toutes les grandes résidences du Sud étaient ornées de portiques à colonnades dérivés des styles dorique ou ionique. Un grand nombre de ces résidences d'avant la guerre civile ont été rénovées: ainsi les superbes demeures «antibellum» à Natchez, Mississipi, dont, à chaque printemps, les propriétaires ouvrent, toutes grandes, les portes au flot des visiteurs touristes qu'ils accueillent — les dames en jupes à cerceaux, les hommes en jacquette à basque — et dont ils se font les hôtes bénévoles.

Il faut noter qu'il n'y eut, tout d'abord, que peu de gens riches. Si quelques-uns des colons appartenaient à la classe moyenne anglaise, la plupart d'entre eux n'étaient dans leur Mère Patrie que des ouvriers agricoles, des domestiques, ou appartenaient même à une classe plus basse. Dans le nombre, il n'y eut que quelques artisans.

En présence d'une quantité énorme de terres disponibles, et que l'on n'avait, pour ainsi dire, qu'à ramasser, l'artisan lui-même préféra s'installer sur sa propre ferme et travailler pour son propre compte, plutôt que de s'employer chez les autres, même à des gages élevés.

Il résulte de cette situation que les travaux manuels, autres que ceux du foyer, ne florissaient pas dans l'Amérique de cette première période. L'artisanat était, en quelque sorte, limité aux besoins utilitaires de l'individu et de la commu-

nauté: constructions de maisons d'habitation, de chapelles, de bâtiments publics. Dans la théocratique Massachusetts, l'Etat s'élevait contre les dépenses inutiles. Même dans l'aristocratique Sud, les maisons du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XVIII<sup>e</sup> siècle frappaient par leur simplicité absolue.

Pour l'ameublement de leur maison, les colons ne disposaient que des objets qu'ils avaient apportés de leur pays d'origine, et ne pouvaient compter que sur leur ingéniosité pour créer et fabriquer ce dont ils avaient besoin.

Nous contemplons avec une révérente nostalgie ces tentures, ces couvre-lits, ces rideaux, ces tapis tissés par les mains de femmes qui imprimèrent dans ces travaux, toutes leurs aspirations vers la beauté.

Vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, la décoration et l'ameublement prirent, toutefois, une tendance presque luxueuse. On adopta les dessins de Chippendale, Hepplewhite et Sheraton pour l'argenterie, les verreries, la tapisserie murale, les tapis et les meubles.

Même au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, lorsque les colons commencèrent à disposer de quelques loisirs, l'éducation des filles comportait non seulement l'enseignement de la couture et de la broderie, mais aussi de leçons de dessin et de peinture sur verre et sur porcelaine. Les maisons purent ainsi montrer quelques exemples de ce que nous appelons aujourd'hui les Beaux-Arts.

Les premiers colons avaient apporté avec eux des tableaux dont la plupart étaient des portraits de famille. A cette même époque, il était devenu de mode de faire peindre des portraits par les artistes en quête d'aventure qui venaient d'Angleterre ou d'autres pays d'Europe, et les puritains du Massachusetts, tout en tenant l'art de la décoration pour une sorte de souillure du foyer, croyaient, néanmoins, qu'il était de leur devoir d'y laisser à leurs descendants, le souvenir de leur usage. Le premier portrait colonial fut peint en 1641. C'est celui du Gouverneur de Massachusetts.

Naturellement, les Hollandais de la Nouvelle-Amsterdam amenèrent avec eux, comme immigrants, des portraitistes spécialistes. Il est possible de voir, dans leurs peintures précoces, deux influences au moins de leur formation hollandaise: l'attention qu'ils ont accordée au fond du tableau, et leur effort à rendre leurs sujets vivants.

Un autre immigrant, Gustavus Hesselius, vint de Suède pour s'installer dans la colonie suédoise de Delaware, d'où il voyagea à travers les colonies en peignant des portraits. Une illustration de cette œuvre est son portrait de Madame Anne Galloway.

Toujours dans le genre et dans cette période se classe le portrait de Chief Justice Oliver Ellsworth et de sa femme, peint en 1792 par Ralph Earl. A ce portrait il est possible de les connaître, car leurs caractéristiques ont été très clairement dépeintes par l'artiste. Par le fond du tableau nous voyons beaucoup de leur vie. Et par leurs visages durs et sévères, nous pouvons beaucoup pénétrer leur personnalité.



Toutefois, pour la plupart, les peintres coloniaux américains ont suivi le style des peintres anglais, mais en maniant le pinceau avec plus d'esprit et moins de flatterie. La magnifique facture ainsi que la finesse et la précision du des-



Portrait de Madame Anne Galloway,  
par Gustavus Hasselius (1682-1755)

sin de costume que l'on trouve dans le portrait de Madame James Baudoin par Robert Feke offrent un des meilleurs échantillons de ce style. Un autre exemple de ces portraits est celui d'un membre de la famille d'Isaac Royall.

Vers la moitié du XVIII<sup>ème</sup> siècle, l'un des meilleurs peintres d'Amérique, John Singleton Copley, commença à produire.

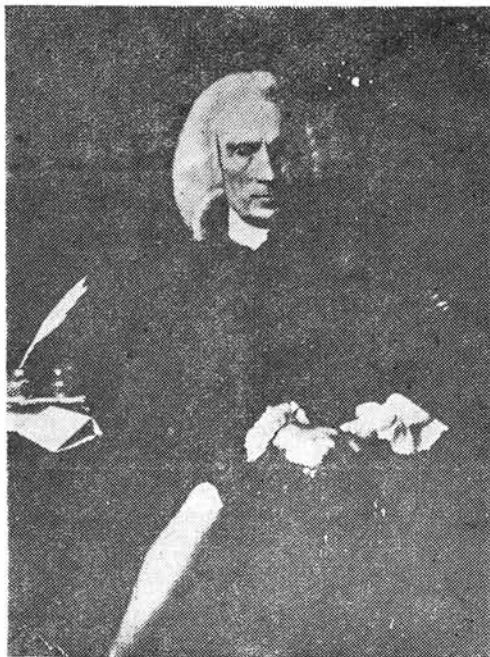
A une époque où les portraitistes anglais trouvaient nécessaire ou désirable d'embellir les femmes et de rendre les hommes plus imposants, Copley s'en tint toujours à un réalisme fidèle. Ses portraits de John Erving et de Madame Seymour Fort attestent son habileté de grand peintre, par l'acuité de son observation, son honnêteté et sa fidélité à la ressemblance, sans pour cela diminuer la puissance de l'effet. Son portrait d'Elizabeth Goldthwaite donne encore une autre preuve de son talent considérable.

Comme Rembrandt, il réussit à donner à ses portraits non seulement la ressemblance physique, mais quelque chose de la personnalité et de la mentalité du modèle. Quand il quitta l'Amérique pour l'Angleterre, juste avant la Révolution Américaine, il avait traité beaucoup de sujets parmi lesquels le spectacle dramatique d'un

pauvre Mr. Watson sauvé au dernier moment de la mâchoire d'un requin. Certes, c'est une peinture d'une émotion intense. Mais peut-on croire que la scène ait été prise sur le vif?

Dans la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, les arts en Amérique furent affectés par le grand changement intervenu dans l'ordre social. La distinction primordiale qui s'était introduite dans la nouvelle république fut la substitution de la richesse à la caste. En même temps, malheureusement, les mœurs bourgeoises se substituaient à la culture aristocratique. Néanmoins, l'art américain semble fleurir, même dans ces circonstances, car, pour citer un écrivain anglais de la période de 1830: «Le pays semblait fourmiller de peintres». Ceci ne veut pas dire qu'il y avait vraiment beaucoup de bons peintres, ni que l'on appréciait leur travail à sa juste valeur.

Gilbert Stuart et Thomas Sully ont continué la tradition du XVIII<sup>ème</sup> siècle pour le portrait. Stuart est surtout célèbre pour ses portraits des



Portrait de John Erving,  
par John Singleton Copley (1738-1815).

premiers hommes d'Etat américains. Son portrait de Georges Washington est celui dont la ressemblance est ancrée dans l'esprit des Américains quand ils pensent au grand Président. Plus bel encore est celui du premier évêque catholique d'Amérique, l'Archevêque Carrol, fondateur de l'Université de Georgetown. Stuart possédait vraiment un don d'observation aigu, lui permettant de faire ressortir les caractéristiques de son modèle, ainsi qu'une remarquable largeur d'exécu-

tion et une puissance de coloris dont le temps n'a pas terni la richesse. Avec lui s'est continuée la tradition du XVIII<sup>ème</sup> siècle pour la peinture aristocratique du portrait, tel son portrait de Don Josef de Jaudenes y Nebot.

Thomas Sully, au contraire, a été influencé, jusqu'à un certain point, par l'esprit libéral du XIX<sup>ème</sup> siècle. On peut en juger à son portrait de Mr. Chamberlain, qui est un exemple de ces quelques portraits empreints de cette vérité de caractérisation dont cet artiste était capable lorsqu'il s'élevait de la tradition aristocratique.

L'œuvre de Washington Allston représente la peinture de la première génération d'artistes américains qui avaient définitivement rompu toutes attaches avec les influences directes politiques ou sociales d'Europe. Il s'efforça de peindre des sujets historiques, mais il eut plus de succès avec



Portrait de Don Josef de Jaudenes y Nebot,  
par John Stuart (1755-1828).

«ses paysages de sentiments». Dans cette dernière voie il lança le ton de romantisme de la peinture américaine du commencement du XIX<sup>ème</sup> siècle, et donna l'impulsion au mouvement d'expression imaginative qui fut suivi par plusieurs peintres venus après lui, y compris Sergeant, Bingham, et l'artiste contemporain John Marin.

L'imposant paysage d'Allston, «Le déluge», peint en 1804, est le premier véritable «paysage de sentiment». «Diane chasseresse et ses nymphes», daté de 1805, est un autre paysage idyllique et romantique, qui vous plonge dans un sentiment de réverie nostalgique et splendide. Son

portrait rêveur de Coleridge (1806), bien que non terminé, présente le poète dans une attitude d'extase à laquelle nous reconnaissons l'inspiration de ses grands poèmes d'imagination.

C'est Georges Caleb Bingham qui a développé le paysage sentimental. Cet art lui a servi à exprimer la vie contemporaine américaine. Par exemple, il est une toile de Bingham, avec un



Portrait de M. Chamberlain,  
par Thomas Sully (1783-1872).

fond de tableau comme celui d'Allston, qui montre deux marchands du Mississippi River, en bateau plat, descendant peut-être vers la Nouvelle-Orléans.

Après Allston et Bingham, ce genre de paysages est devenu plus romantique. Avec Thomas Cole et Frédéric Edwin Church, on assiste à la floraison des pittoresques paysages de la soi-disant Ecole de Hudson River, qui devint très populaire au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle. Un tableau tel que «Paysage montagneux» de Cole, ou «Cotopaxi» de Church, évoque le type de paysage romantique auxquels se délectaient les peintres de cette époque.

C'est Georges Inness qui découvrit les paysagistes français lorsqu'il partit pour l'Europe en 1847, et, parce qu'il n'était pas satisfait des résultats superficiels obtenus par les peintres de la Hudson River tels que Church, il se mit à peindre des paysages sévères et imaginatifs dans lesquels on sent que les expressions harmoniques sont justes et délicatement correctes. Par ce côté Inness suivait la tradition romantique des peintures des paysages de sentiment, établie par Washington Allston. «Le moine» et son «L'appro-

che de l'Orage» sont caractéristiques du style rêveur et imaginaire de ses paysages, et «Le repaire du Héron», peint vers la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, offre un splendide exemple de son style sombre.

Un homme à qui l'art américain doit beaucoup est William Morris Hunt, qui fit ses études en France sous la direction de Couture et qui fut un grand ami de Millet.

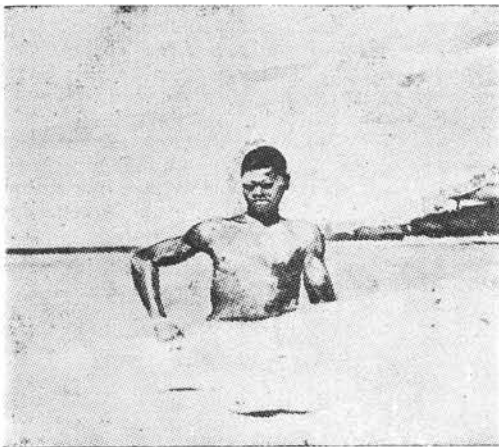
Le sentiment poétique qui se dégage de son charmant tableau «Les Baigneurs» nous ravit par la fraîcheur de sa verte berge ombragée et l'éclat de l'eau. C'est à Hunt, plus qu'à tout autre artiste, que nous devons la profonde influence de l'art français sur les artistes américains de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle.

Albert Ryder ressemble beaucoup aux peintres français de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, bien que son esprit et sa technique demeurent intensément individuels. Son étude «Marine au clair de lune» atteste la puissance de son imagination, et nous fait communier avec l'intensité de son émotion. Du même genre, un autre tableau célèbre de Ryder est sa «Forêt des Ardennes».

La sobriété de ses moyens est remarquable. Ryder fut l'un des plus gros travailleurs parmi les artistes américains. Il ne se désintéressait pas de ses tableaux après les avoir achevés, il continuait au contraire à les travailler pendant plusieurs années. «La résurrection» illustre le soin mis à ses œuvres.

Winslow Homer apprit à éviter le réalisme erroné de l'École de Hudson River et à faire ressortir la structure essentielle de la forme ou du paysage, en étudiant ses contemporains en France. Il a particulièrement excellé dans ses aquarelles, dont on peut citer le tableau bien connu «Le Baigneur». Mais il réussit, tout aussi bien en peignant à l'huile le fond essentiel d'une scène quelconque, comme dans son «Carnaval».

Si nous portons maintenant notre attention sur l'œuvre splendide de Thomas Eakins, nous trou-



«Le baigneur»,  
par Winslow Homer (1836-1910).



Portrait de la «Signora Gomez d'Arza»,  
par Thomas Eakins (1844-1916).

vons en lui un portraitiste qui analysait profondément l'apparence physique de ses modèles tout en soumettant leur caractère à une analyse pénétrante. Eakins ne flattait jamais, ses portraits portaient toujours un cachet de parfaite objectivité.

Le portrait de la Signora Gomez d'Arza a peut-être offensé la célèbre actrice, mais il possède toute la grande austérité d'un Greco.

Il est à noter que ses portraits n'ont rencontré l'approbation ni de ses modèles ni du public en général. Mais, aujourd'hui, nous avons appris à reconnaître en Thomas Eakins un peintre grand et génial, probablement le plus grand portraitiste américain du XIX<sup>ème</sup> siècle.

L'œuvre de Julian Alden Weir traduit non seulement l'influence des impressionnistes français, mais aussi celle de Velasquez et de Manet.

Il occupe une place de premier plan parmi les impressionnistes américains, et le plus charmant de ses tableaux est peut-être «Le Donkey Ride».

Au moment de l'anniversaire du Centenaire Américain, en 1876, l'art américain avait atteint un haut degré de mérite et de talent individuel — mais, même avant cela, le célèbre artiste américain James McNaill Whistler avait déchaîné une tempête dans le monde artistique d'Angleterre par ses peintures et sa critique des critiques anglais qui l'attaquaient. Il trouva toutefois dans ce pays, en plus de l'amitié et du patronage de hautes personnalités anglaises, les scènes qu'il adorait peindre dans Londres sous le brouillard



et sur la brume de la Tamise. Venise également lui a fourni matière à des tableaux.

Mais, pendant qu'il était sous l'influence de ses collègues français, il peignit, en 1864, une «Symphonie en blanc» — «La Petite Fille Blanche» — magnifiquement posée et dessinée. Ce tableau est, à juste raison, considéré comme son



«The donkey ride»,  
par J. Alden Weir (1852-1919).

chef-d'œuvre pour la peinture à l'huile. Non moins célèbre est le portrait de sa mère qui se trouve, ou se trouvait avant la guerre, au Musée du Louvre. Son portrait de Thomas Carlyle mérite estime.

C'est Whistler qui a publié ce recueil si amusant de ses démêlés avec les critiques anglais, intitulé «L'art aimable de se faire des ennemis». Ainsi que l'a écrit un historien de l'art bien connu: «Les critiques (anglais) n'aimaient pas son œuvre parce qu'elle n'était ni littéraire comme sujet, ni achevée avec la monotone perfection à laquelle ils étaient accoutumés; et ils haïssaient l'homme parce qu'il démasquait nettement et sans merci leur stupidité». Mais, je crois que la critique anglaise d'aujourd'hui reconnaît avec gratitude l'influence de Whistler sur l'art en Angleterre.

C'est lui qui essaya de combattre la pruderie de l'Angleterre victorienne. L'académicien Horsley s'étant étendu, dans une conférence publique, sur l'indécence du nu dans les arts, Whistler

envoya à une exposition trois petits dessins de Nu avec la légende: «Horsley soit qui mal y pense».

Le plus connu des portraitistes américains de la fin du XIXème siècle, et qui vécut jusqu'en 1925, est John Singer Sargent. Sa facilité de travail était remarquable; il développa rapidement sa personnalité, attirant beaucoup l'attention, même pendant ses années d'études.

Dans ses premières années, il créa son fameux «El Jaleo» qui est un extraordinaire tour de force, où la figure de la danseuse est de grandeur naturelle alors que la scène a toute la spontanéité d'un sketch. Dans ce tableau, Sargent a réussi à «attraper» le mouvement au vol, et nous sentons que, dans un instant, la danseuse va continuer à danser.

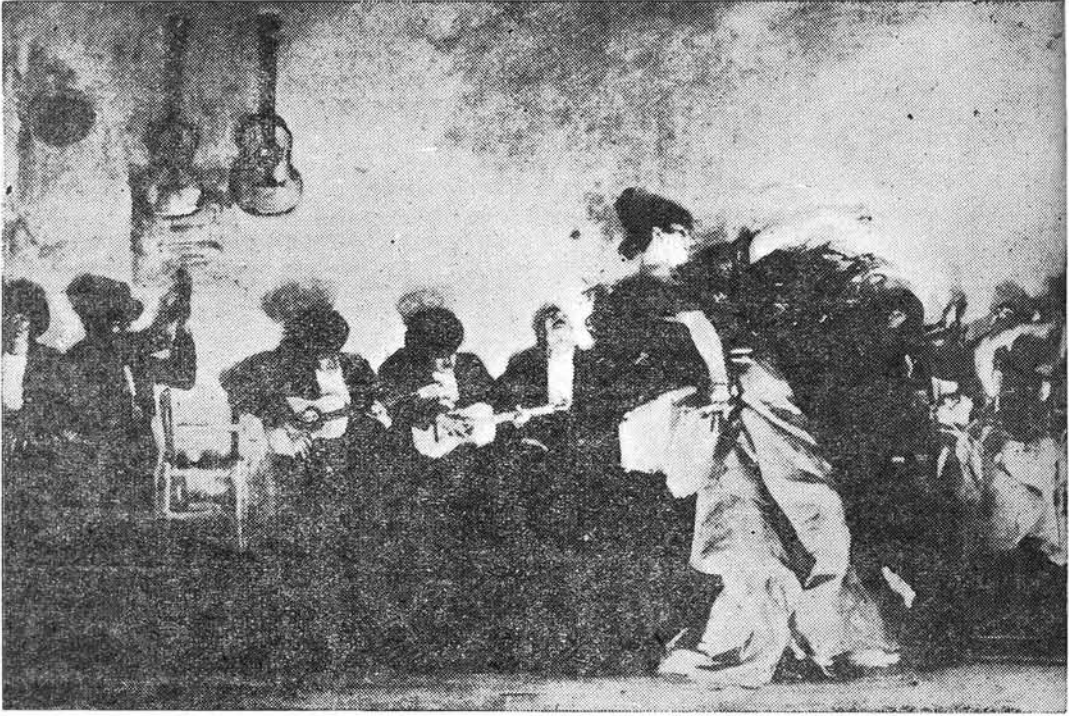
Mais, trop tôt, malheureusement, Sargent devint le portraitiste à la mode des gens riches, se livrant à une production où le vide le dispute à l'ostentation, telles ses «Wyndham Sisters».



«La petite fille blanche»  
par James McNaill Whistler (1834-1903).

Néanmoins, le grand talent de Sargent s'est épanoui de temps en temps dans des portraits sérieux, comme celui de Robert Louis Stevenson. Ici encore nous avons une belle étude de mouvement pris sur le vif.





«El Jaleo», par John Singer Sargent (1856-1925)

En architecture, pendant le XIX<sup>ème</sup> siècle, le mouvement romantique retourna au style gothique produisant de pauvres imitations dans les emprunts très larges qu'il a faits dans la construction de monuments publics et d'églises. Le mobilier des maisons d'habitation, vers la fin du siècle, subit des «embellissements», et d'horribles monstruosité remplirent les salons. Tout ceci n'était qu'un reflet de l'impuissance artistique d'une société qui subissait la profonde modification apportée par l'âge de l'industrie et de la machine. Ce n'est d'ailleurs pas seulement en Amérique que le décor de la vie s'est trouvé ainsi appauvri. Il en était de même en Angleterre, en France, en Allemagne, où le goût, dans l'architecture et la décoration, atteignit, en quelque sorte, le fond de la dégradation.

Le premier sculpteur américain est William Rush qui commença par sculpter les ornements des proues de navires. Il produit également sa nymphe de bronze du Schuylkill, empreinte d'élégance et de grâce.

Nous avons eu plusieurs sculpteurs de nos héros nationaux, mais la plupart de leurs œuvres manquent de puissance et de concentration.

Un contemporain de Sargent, August Saint Gaudens, a été le sculpteur américain le plus célèbre de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et du commencement du XX<sup>ème</sup> siècle, et qui a joui d'un succès considérable. C'est d'ailleurs, en un sens,

le seul sculpteur véritable de sa période, et son influence sur l'art monumental américain fut, dans l'ensemble, excellente.

C'est à lui que nous devons notre plus belle et certainement notre plus populaire œuvre sculpturale d'une seule pièce: femme assise dans un cimetière de Washington, que l'on appelle l'Adams Memorial. L'expression du visage dénote une profonde communion intérieure, mélancolique et hautaine. Ce monument a été érigé à la mémoire de la femme du fameux Henry Adams, l'auteur de deux livres importants: *Mont Saint Michel* et *Chartres*, une étude sur l'unité du XIII<sup>ème</sup> siècle; et *L'éducation de Henry Adams*, une étude sur la multiplicité de tous les aspects de la vie du XX<sup>ème</sup> siècle.

Une exposition de l'art américain du XIX<sup>ème</sup> siècle a eu lieu récemment au Musée de l'Art Américain de New-York. A cette occasion, un de nos critiques, a fait ressortir qu'en résumé, en comparaison avec les galeries romantiques d'Europe et d'Angleterre du XIX<sup>ème</sup> siècle: «On ne découvre ici ni le brillant dramatique ni la richesse de la peinture romantique française... ni l'atmosphère des contes de fée de Grimm que l'on trouve chez les Allemands... Au lieu de cela, prévaut, ici, un esprit grave et méditatif plus objectif que l'allemand et plus sombre que chez les romantiques français et anglais. L'impression qui s'en dégage, de profonde rêverie et de soli-

*tude, qui commença avec Allston, donne le ton caractéristique de l'art américain pendant près d'un siècle.... Au lieu de la splendeur médiévale et orientale, ces premiers artistes avaient la forêt sans fin, les mers immenses, les gigantesques rivières d'un Continent vierge.*

*«Au lieu d'une riche et romantique littérature, les guidant et contrôlant leur art, comme en France et en Allemagne, et d'une atmosphère de studio professionnel pour travailler, nos artistes ne pouvaient compter que sur leurs propres intuitions pour les guider, dans leur chemin solitaire, dans une société où les artistes n'étaient que des pionniers disséminés».*

Il était inévitable que les artistes américains se ressentent de l'influence du mouvement révolutionnaire qui surgit en France à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et au commencement du XX<sup>ème</sup> siècle. Les artistes américains, comme les post-impressionnistes en France — Cézanne, Seurat, Redon, et Gauguin — étaient opposés à la tradition et à l'austérité. Sous l'impulsion et la direction de l'Américain Robert Henri, les artistes américains rejetèrent l'enseignement académique en faveur de l'étude indépendante. Cette influence prévaut jusqu'aujourd'hui dans l'art américain contemporain, et c'est la raison pour laquelle nous possédons une si vaste équipe d'artistes très différents les uns des autres, qui ont suivi leurs propres règles et ont pu imposer en toute indépendance leur propre conception du caractère essentiel de la vie américaine.

Nous trouvons donc que les artistes américains ne sont pas sujets à une discipline académique ou scolaire, mais plutôt qu'ils réussissent à se soumettre à une auto-discipline, avec des points de vue bien indépendants.

Il est impossible de mentionner tous les noms de nos peintres modernes américains qui sont doués d'un grand talent. Tout ce que je puis faire est d'appeler votre attention sur les différents types représentatifs des tendances du jour. La caractéristique essentielle de leur travail est que tous se sont efforcés d'insuffler à leur œuvre, d'une façon directe, droite, honnête et sans distorsion, la signification de la vie en Amérique telle qu'ils l'ont vue.

L'un des plus attrayants de nos artistes modernes est Maurice Prendergast, dont les tableaux semblent imprégnés de la joie de vivre. Pour lui, le monde est source de gaieté, et il aime peindre la vie par tous les aspects où elle exhale ses délices. Techniquement, son travail est d'un grand intérêt, car il ne mélange pas ses couleurs sur sa palette, mais les applique séparément et en grande quantité avec son couteau. Néanmoins, lorsque le tableau est fini, toutes ces touches de couleur séparées s'unissent en une vibrante et harmonieuse tonalité.

En association avec d'autres artistes, y compris R. Henri, il a aidé à organiser les premières expositions indépendantes qui culminèrent en 1913, avec la plus sensationnelle exposition des jeunes artistes américains d'alors, ainsi que des artistes

modernes européens. Cette exposition que l'on appela «Armory Show», stimula grandement non seulement les artistes mais aussi le public américain.

Lorsque l'exposition ouvrit ses portes, l'étalage d'œuvres des écoles impressionnistes, cubistes, futuristes et expressionnistes d'Amérique et d'Europe fut tourné en ridicule tant par le public que par les critiques d'art. Mais ce fut cette exposi-



«Patience sérieuse»,  
par Robert Henri (1865-1929).

tion de 1913 qui a provoqué, peu après, l'acceptation par le public de ces nouvelles formules d'art moderne et de ces nouveaux artistes.

De cette communion et dans ce climat sont nés des artistes tels que Jean Marin, auteur de viriles aquarelles qui lui donnent le droit d'être placé parmi les meilleurs paysagistes américains. La jolie aquarelle «Pluie et brouillard» est un exemple de son travail impressionniste où se découvre le tempérament lyrique de l'artiste.

Citons ensuite Georgia O'Keefe, un peintre de talent et original, bien que le raffinement distingué de sa perception frise parfois la préciosité. Elle a trouvé, dans de grands édifices, une inspiration qu'elle a rapportée sur ses toiles en délicates nuances de gris.

Il faut nommer l'œuvre de John Sloan qui, comme beaucoup d'autres, a composé de belles illustrations pour les magazines, et démontré le sérieux avec lequel ces artistes peuvent examiner la vie américaine.

Celle de Mary Cassat, fortement influencée par Degas, appartient surtout à l'école moderne française en raison de son long séjour en France.

George Bellows s'attache à tout ce que la vie extériorise de déplacement d'énergie, comme dans ses tableaux de boxeurs. Sa technique, faite de larges et lourds coups de pinceau, s'illustre par exemple dans «Le Cheval Blanc». Néanmoins, il était capable de dessins dramatiques, qui sont en même temps légers et souples, tels que son tableau frappant de «Nurse Cavell».

Charles Sheeler est parmi les artistes contemporains qui ont trouvé dans les principes du modernisme le moyen de rendre une expression individuelle. Son œuvre, tel son «Paysage américain», est empreinte de réalisme incisif.

Après avoir travaillé pendant quelque temps sur la formule cubiste, Walter Pach, a trouvé dans toutes les formes de la vie contemporaine l'inspiration pour ses gravures à l'eau forte, ses peintures à l'huile et ses fusains. Son portrait de «Muriel Morris» est un exemple de son don d'analyse des caractères.

C'est Charles Burchfield qui a rendu la hideur frappante des petites villes du Middle West. Ses tableaux sont comme un commentaire des vues étroites de la vie qui prédomine dans un tel cadre.

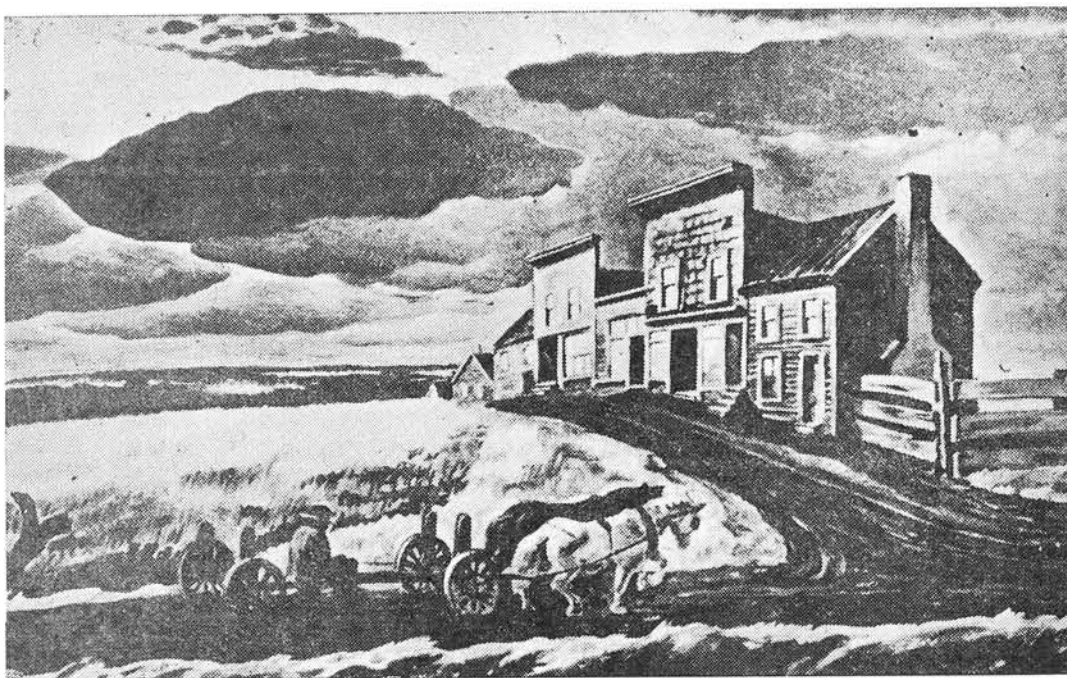
Quand Burchfield peint, nous voyons le tableau par ses yeux. Aurions-nous été à sa place, la scène ne nous aurait pas donné la même impression que celle éprouvée par l'artiste et qu'il

a réussi à rendre dans ses œuvres. Aussi dans sa «Maison du mystère», la maison elle-même n'est pas mystérieuse, mais le sentiment du peintre l'a rendue telle: la vision de l'artiste a créé un cauchemar. Il est de lui un autre tableau qui s'intitule «Vieille maison au bord d'une crique». Cette maison exhale des mystères, dûs aux sentiments de M. Burchfield.

Dans la même catégorie que Burchfield, on peut placer un autre peintre. C'est Edward Hooper; dans son tableau «La maison près du chemin de fer», il dépeint une vieille demeure de l'époque victorienne, une demeure triste et douloureuse.

Ivan de Lorraine Albright recourt à une forme de réalisme presque exagérée pour expliquer ses sentiments, comme dans son tableau «Ce que j'aurais dû faire». Sa virtuosité technique est superbe et sert à donner une impression d'horreur.

Thomas Benton s'est choisi pour cadre le Middle West. Il nous montre ici la vie dans une ferme de cette région. Actuellement, jetant son dévolu sur la peinture murale, il s'est consacré à l'histoire géographique des Etats-Unis. Ses couleurs s'orientent généralement dans le sombre, mais ses formes d'une facture solide se combinent bien. Deux traits caractérisent son exécution: le réalisme qui s'en dégage et la trace de son dessin en profondeur. Par le choix de ses sujets et par sa façon de rendre les types et leur cadre, Th. Benton est entièrement et incontestablement un Américain contemporain. Sa peinture mura-



«Soirée de Novembre», per Ch. Burchfield (1893-....).





«Les esclaves»

Tableau mural par Thomas Benton (1889-....).

le «L'art de vivre» révèle son grand talent de composition dans ce genre. «Les esclaves» fournit un autre genre de composition, et cette peinture murale s'est à juste titre attiré des louanges comme tribut à une œuvre d'un grand effet.

Les portraits d'Engène Speicher sont d'une facture vraiment forte et sincère.

Comme les portraits d'Engène Speicher, ceux de Maurice Sterne, qui est aussi un bon sculpteur, dénotent un art mûr et naturel.

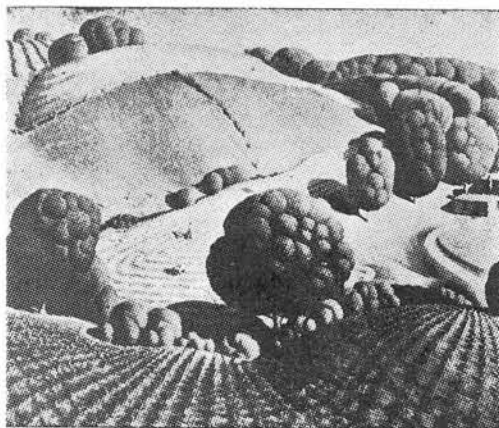
Morris Kantor qui se sert de l'abstraction libre des formes n'ayant entre elles qu'un rap-

«La maison hantée»,  
par Morris Kantor (1896-....).

port esthétique, est réputé pour ses remarquables qualités de coloriste. Un tableau tel que «La Maison hantée» donne une idée de son travail consciencieux.

L'un des peintres modernes que je considère comme un des plus représentatifs et des plus originaux, est Grant Wood qui est mort il y a deux ans. Dégoûté par le conventionalisme de ses professeurs à Paris, il retourna chez lui pour forger sa propre méthode, indépendante et originale. Ses portraits expriment une puissance de révélation de caractères à laquelle peu de modernes peuvent atteindre. Ses paysages doivent quelque chose à Seurat et aux autres peintres modernes français, mais les dépassent en originalité. Son tableau «Maïs précocé» témoigne de sa méthode et de sa grande habileté.

L'un des peintres du jour les plus productifs et les plus distingués est John Stewart Curry. Il ne se sert strictement que de la scène américaine. Ses peintures sont puissantes. Du fond des som-

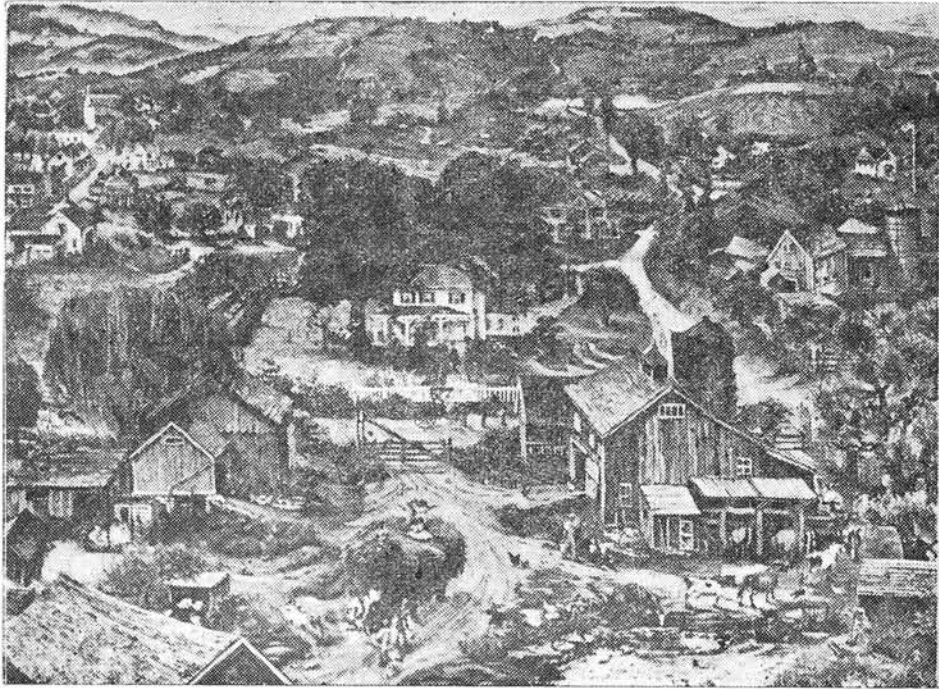
«Maïs précocé»,  
par Grant Wood (1892-1941).

bres forces de la nature il tire les plus profondes émotions humaines. On peut juger la puissance de son travail à sa peinture «Ondée printanière».

Le travail d'une femme de la Nouvelle Angleterre, Lauren Ford, est particulièrement intéressant parce qu'elle recrée la vie simple des petits villages de son pays. Elle transpose en costumes modernes, et dans le cadre de notre vie actuelle, des scènes des évangiles: sa «Naissance du Sauveur» dans une grange rouge d'une ferme moderne de la Nouvelle Angleterre est l'une de ses œuvres les plus charmantes et attrayantes. Son art, sans être une imitation, rappelle celui de Breughel Père. Un tableau comme «Le médecin de campagne» témoigne de son habileté à dépeindre la vie contemporaine de village d'une façon qui rend la scène absolument vivante.

Les tableaux de Ben Shahn sont toujours simples. Il choisit les faits d'une scène qui servent





«Le médecin de campagne», par Lauren Ford (1891-.....).

à dépeindre un aspect de la vie contemporaine, tel que les garçons jouant au «Jeu de paumes». Sa technique du retranchement lui sert à rendre plus vivantes les quelques scènes qu'il nous fait voir. Son réalisme est tellement fidèle qu'il est possible de voir, dans ses toiles, jusqu'aux titres des films aux cinémas RKO et Loew. Par cette image nous pouvons avoir une idée de la vie contemporaine.

D'Henry Billings, «La vallée de Lehigh» dénote un sens du dessin et de l'arrangement architectural.

Louis Bouché, qui a réalisé plusieurs peintures murales, est bien connu pour ses paysages.

Ilben Coleman adopte généralement le style cubiste, mais de temps en temps il a peint des tableaux agréables dans le style impressionniste.

Les peintures de Jon Corbino sont pleines de romantisme; il aime les couleurs riches comme Delacroix.

Dean Fausett aussi tire de sa palette une grande richesse de coloris, un peu à la façon des artistes flamands.

Walt Kuhn était un chef du mouvement qui s'était donné pour but de faire apprécier l'art européen, mais particulièrement l'art français. Par la simplification et l'emphase des faits et des choses qu'il fait ressortir, il donne à ses portraits une intensité d'expression, tout à fait remarquable.

Très influencé par les impressionnistes français, Waldo Pierce se plaît à peindre la vie américaine sous ses dehors toujours gais et charmants. Il préfère les couleurs riches et expressives, et, comme dans cette peinture «Plage de rivière», il essaye de saisir les mouvements pris sur le vif.

Henry Schnakenberg s'attache aux paysages pleins de soleil et de beauté. Ici il peint «une vallée de Vermont» dans un style à lui, toujours agréable.

Un Russe, un des trois frères artistes Soyer, s'intéresse aux sujets humains. Il dépeint les modèles dans des poses tout à fait naturelles, telles que «Les danseuses fatiguées».

«Le village des pêcheurs» de Bernard Karfiol donne une impression de vie calme et tranquille. Mais Siger se distingue par son style rêveur dans ses portraits, qui sont en même temps peints avec précision et réalisme.

Le sens prononcé des couleurs caractérise l'art de Hirsh Margules, comme dans sa toile «Les bateaux bleus». C'est un adepte de la technique et du style impressionnistes.

Stuart Davis n'aime pas être classé parmi les peintres «abstraites», parce qu'il dit que ses sujets traduisent la perception primordiale des objets véritables. Le profane ne peut voir dans un tableau comme celui intitulé «Paysage avec une pipe de terre» que très peu d'objets véritables.

A vous parler franchement je peux voir la pipe mais pas le paysage.

Mais il y a quelques artistes en Amérique qui voudraient à l'instar des écrivains s'ériger en critiques du système social. Tel est William Gropper qui a dépeint dans un tableau son idée du



« Le Sénat »,  
par William Gropper (1892-....).

Sénat Américain. Son style est expressionniste, et, pour rendre la satire plus effective, il a exagéré le portrait au point d'en faire une caricature.

A cette même manière de critique sociale appartiennent les tableaux de Jack Devine.

La désillusion provoquée en Amérique par la grande dépression était extrêmement forte parce que jusqu'à ce moment nous avions au-delà du superflu. La puissance des critiques tels que Philip Evergood, qui a dépeint une scène horrible intitulée «Ne pleure pas, Maman», a aidé notre regretté président Roosevelt dans son effort d'instituer son programme de justice sociale. Un tableau du même genre est «Sécurité sociale».

Peter Blume attaque le fascisme dans son tableau «La ville éternelle». Cette toile dépeint en détail les objets qui symbolisent la ville: les ruines de la civilisation ancienne, la tête horrible de Mussolini, la figure de Notre Seigneur parmi les bijoux et les armes de guerre, avec des soldats comme fond de tableau.

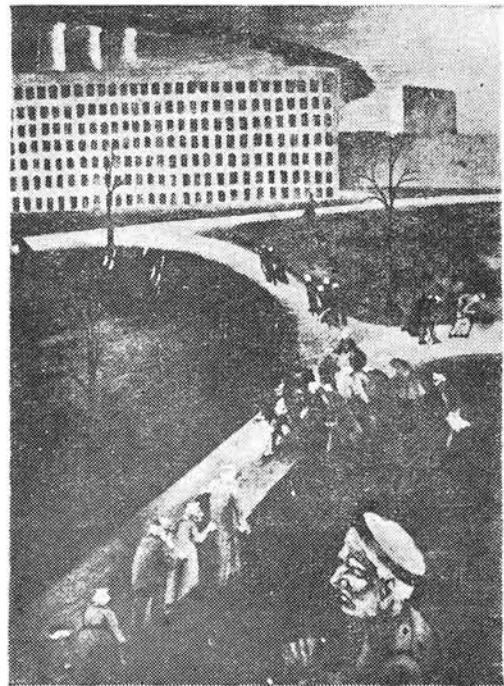
Max Weber a recours à la technique expressionniste. Pour lui, le sujet de la peinture n'est pas un but en lui-même, mais un moyen par lequel il est possible à l'artiste de raconter ses pensées et ses idées. Par conséquent nous pouvons savoir ce que pense Weber, et quelle est sa conception de la vie à ce moment.

Mais l'expressionnisme qui reflète l'influence du cubisme se manifeste plus clairement dans les toiles de Lyonel Feininger, tel son «Side-Wheeler». Ici le peintre a créé une atmosphère de mystère par cette apparition d'un bateau.

Le Cubisme encore relié au concret est développé par Charles Demuth, par exemple dans son tableau bien connu «L'escalier de Provincetown»; il est peut-être possible d'y découvrir un escalier.

Comme la plupart des sculpteurs modernes, les sculpteurs américains ne travaillent pas directement sur le matériel du produit fini, c'est-à-dire qu'ils ne s'attaquent pas directement à la pierre avec leur marteau et leur ciseau. Leurs bronzes sont en quelque sorte des productions de seconde main.

Une grande partie de la production de la fin du XIXème siècle et du commencement du XXème siècle s'est manifestée sous la forme de statues de bronze représentant des hommes d'Etat. L'un des plus populaires de ces travaux est la statue colossale de Lincoln dans le monument

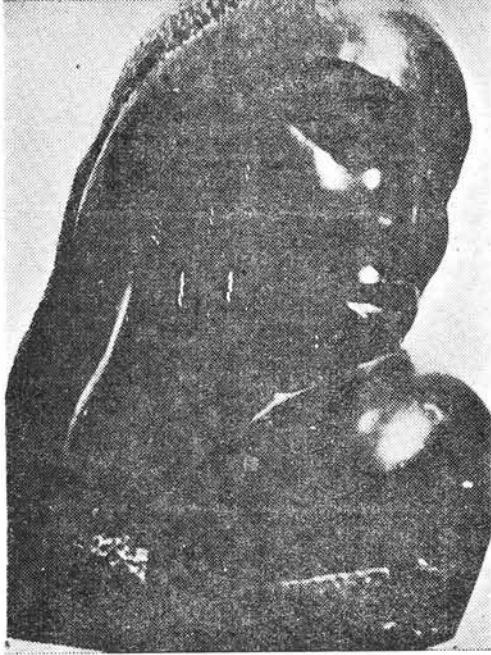


« Sécurité Sociale »,  
par Phillip Evergood (1901-....)

dédié à Lincoln à Washington, œuvre de Daniel Chester French. Aujourd'hui, l'Amérique est certainement fort bien représentée dans ce domaine de la sculpture.

Mais nous avons aussi des sculpteurs tels que Jo Davidson avec son extraordinaire tête de bronze de Gertrude Stein; citons le remarquable et puissant St. François d'Assise du jeune Bruce Moore, ainsi que la magnifique collection ethnologique de portraits de bronze des types les plus divers recueillis par Malvina Hoffman au cours de ses voyages.

N'oublions pas Jacob Epstein qui a passé une grande partie de son temps à Londres. Il s'est surtout occupé de dessin abstrait, mais, malheureusement, comme l'avait fait Whistler avant lui, il a été poussé à l'extravagance par son contact avec le Philistinisme anglais, et son art outrage



« La tête noire »,  
par José de Creeft (1894-.....).

les notions fondamentales de la beauté tout aussi délibérément qu'il viole les lois de la proportion naturaliste.

La sculpture de Gaston Lachaise peut être dénommée américaine, car il a vécu en Amérique pendant 30 ans. Ce sculpteur est non seulement un bon artisan qui travaille directement sur la pierre et sait donner un fini exquis à ses bronzes: il se préoccupe beaucoup des rapports harmonieux des masses et des lignes, obtenant ainsi une impressionnante simplification de la forme. Son idéal est de libérer la masse de tous signes apparents de lourdeur.

Parmi les membres du groupe des jeunes, celui des modernes et des expérimentateurs, nous en trouvons plusieurs qui s'acheminent dans des directions nouvelles:

Ainsi John Begg, qui a modelé en terre cuite l'instant d'un jeu de football où les deux équipes se heurtent sous un violent assaut.

Mentionnons le travail de John de Creeft, qui est né en Espagne. Sa sculpture a de l'harmonie et de la dignité. Un bon exemple de son œuvre est «La tête noire».

Chaim Gross se préoccupe moins des formes elles-mêmes que de leur arrangement. Il travaille fréquemment dans le bois.

On trouve dans l'œuvre de Isami Noguchi, un jeune Japonais américain, qui réalise l'équilibre entre l'abstrait et le concret, un souci de la représentation de la forme pure.

Concetta Scaravolgone, qui façonne des figures massives, réussit à conserver un degré considérable de sensibilité, comme on peut le voir dans l'œuvre intitulée «Groupe».

La sculpture en métal de David Smith, pleine de symbolisme et d'allusions, est abstraite au plus haut degré.

L'œuvre d'Alfeo Fagi est toujours intéressante. Son style se révèle dans sa statue de «St. François».



« Saint-François », par Alfeo Faggi (1897-.....).

Finalement, dans cette recherche de rénovation, faisons la part de William Zorach, qui se préoccupe principalement des rapports des formes. D'origine romaine, Zorach a exercé une forte influence sur le mouvement d'art américain. Dans «La mère et l'enfant» il donne la mesure de son habileté.

Ces artistes étudient les techniques nouvelles, l'emploi de nouveaux moyens, de nouveaux matériaux, de nouvelles formes, de nouveaux sujets, Malheureusement, trop souvent à mon goût, ils oublient ou récusent ce qui, à mon avis, constitue l'obligation primordiale de l'artiste: la recherche de la beauté. Ce n'est pas, il faut le dire, la seule obligation, mais c'est une grave obligation. Ce que je veux dire ici est qu'il me semble que, dans la recherche très sincère de la vérité — de toute la vérité — à laquelle il se livre, l'artiste moderne, a été plongé dans une certaine confusion par ses efforts pour saisir et comprendre tout ce qu'il y a dans la Vie, et qu'il a concentré son attention sur beaucoup de laideurs de la Vie. C'est sans doute une saine réaction contre la représentation antérieure d'une vie idéalisée et embellie à souhait, mais je crois que l'on tombe ainsi d'un extrême à l'autre.

Puis-je illustrer mon idée?

Rembrandt a peint des portraits de vieux bons-hommes très sales. Il en a peint plusieurs, à commencer par lui-même. Mais il ne s'est pas entièrement consacré à la peinture de tels sujets.

Ce n'est pas en s'arrêtant à un trait quelconque, ou à un aspect quelconque des formes, mais par une analyse constante et pénétrante que Rembrandt a pu décrire et élucider pour l'observateur tout ce qui constituait la vie du modèle : ses cupidités et ses générosités, ses péchés dans la chair et les envols de son esprit, ses petitesse et sa grandeur, ses amours et ses haines.

Si on prend l'homme dans un moment où il est livré à l'influence du mal, son visage est laid: ainsi se présentent de nombreux aspects de la vie d'un homme. Mais ce même visage de l'homme s'épanouit en beauté, lorsqu'il est pénétré d'une plus grande compréhension, et la vie, avec tous les attraits de sa signification interne, devient belle elle aussi.

Mais pour en revenir à l'architecture et à l'art de la décoration, signalons qu'avec la fin du dix-neuvième siècle, vint la renaissance du style roman dans l'architecture — et, qu'au XXème siècle, nous avons eu les splendides travaux des architectes modernes américains tels que William Lloyd Wright.

Louis Sullivan conçut le «Transportation Building» de l'Exposition de Columbia à la fin du XIXème siècle, ainsi que le «Wainwright Building» à Saint-Louis. Il a introduit dans l'architecture l'armature en acier, ce qui constituait une note révolutionnaire. Il insistait sur le fait que l'architecture étant fonctionnelle, il en résultait que, dans l'architecture comme dans la nature, la forme devait être déterminée par la fonction.

A cette même époque, des architectes classiques, tels que Ralph Adams Cram, demandaient, spécialement pour l'architecture des églises, le retour à l'honnête travail et aux belles lignes claires du Moyen-Age. C'est sur ce postulat que s'est développé, dans la construction des églises américaines, le style gothique et romanesque.

C'est à cette même idée, transportée dans l'art de la décoration des intérieurs, que l'on doit l'impulsion, donnée par des hommes comme Stanford White, au retour vers les anciens styles. Cette impulsion s'est traduite par l'importation d'intérieurs complets provenant d'anciennes de-

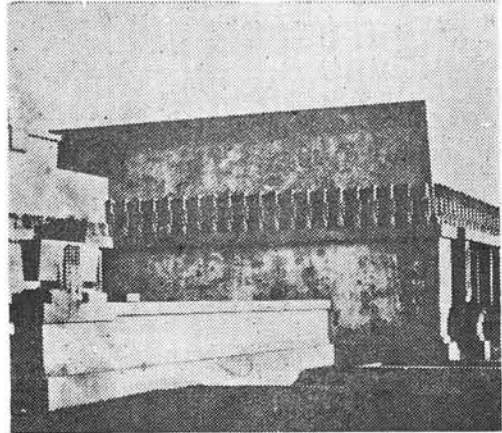


Photo d'une Villa conçue par l'architecte Frank Lloyd Wright (1869-....).

meures européennes, pour garnir les salons des résidences américaines pseudo-classiques. Malheureusement, ce retour aux influences du Vieux Monde, est accompagné d'un décor ridicule, telle l'immense structure verticale qu'est un gratte-ciel coiffé d'une cathédrale gothique. Pour beaucoup de gens la vue d'un cadre d'acier de cinquante à soixante étages garni à son sommet d'une cathédrale gothique ou d'un temple grec est franchement repoussante.

Mais, en 1920, un Finlandais, Eliel Saarinen, a dessiné un grand gratte-ciel sous forme de masses pyramidales en recul, dont l'essor s'appuyait sur une manipulation plastique des surfaces qui en accentuait les lignes verticales.

Grâce à cette saine influence qui pénètre de nombreux architectes américains, nos nouveaux gratte-ciel sont libérés de ces décorations initiales de pacotille.

Frank Lloyd Wright, qui a été l'associé le plus intime de Louis Sullivan, a profondément influencé l'architecture dans plusieurs pays. Il n'a pas été seulement un créateur de formes, mais également un ingénieur remarquable, comme le démontre son superbe Hôtel Impérial à Tokio, le seul bâtiment qui résista au tremblement de terre de 1923.



Il occupe surtout un rang prééminent comme architecte de foyers, son travail s'inspire du principe que

«la construction doit sortir naturellement et aisément de l'emplacement choisi. Son dessin doit s'harmoniser avec l'ambiance, si celle-ci est fournie par la nature. Dans le cas contraire, tâchez que le plan soit aussi sobre, aussi substantiel et organique que les circonstances s'y prêtent».

Dans ses maisons, il s'appuie, avec emphase, sur les lignes horizontales et sur les proportions des plans inférieurs. Dans la maison d'un de mes amis, on remarque les pentes douces des toits, la proportion des plans inférieurs, la sobriété des lignes d'horizon, les cheminées fortement assises, les terrasses basses, les murs qui s'étendent protégeant les jardins.

L'Amérique a maintenant une multitude de bons architectes à qui l'on doit des constructions d'une grande et simple beauté.

Il est évident que, dans un pays de 140.000.000 d'habitants, la décoration moderne des foyers diffère beaucoup.

La plupart des maisons sont garnies d'un mélange de meubles sans aucun plan et sans la moindre aspiration à créer une harmonie de couleurs ou un certain effet. Les meubles des époques classiques tels que les Louis XIV ou les Queen Anne, sont restés populaires.

La simplicité du mobilier des colons américains est fréquemment charmante, surtout dans les maisons dont l'architecture dérive de cette période coloniale. La décoration des maisons de l'Ouest et du Sud-Ouest est souvent empruntée au style des Indiens, tels que les Pueblos et les Navajos. Il en est de même pour la décoration des articles du foyer, tirée sur des créations des Mexicains.

Dans les grandes villes, les mobiliers modernes, où sont mélangés le chrome, l'acier et les couleurs frappantes, ont surtout les faveurs de ceux qui habitent les appartements des gratte-ciel.

Depuis le film «Autant en emporte le vent» qui parut pour la première fois il y a cinq ans, quelques femmes, beaucoup peut-être, ont trouvé les meubles de cette période victorienne très attrayants, et les ont ou copiés ou rachetés aux familles qui en avaient conservé quelques-uns dans leurs greniers.

Mais pour les autres maisons qui avaient suivi un plan, la décoration reproduit généralement les tendances popularisées par les films et les revues de décorations de foyers, dans lesquelles

de nombreuses photos montrent fréquemment les maisons des artistes de cinéma en vogue.

Il ne me semble pas utile de vous parler plus longuement de ces intérieurs, que vous aurez, tout comme moi, pu voir dans de nombreux films américains.

Pendant la grande dépression de 1929, jusqu'à la guerre actuelle, un programme de travaux publics avait été établi pour venir en aide aux chômeurs. Comme cette multitude de chômeurs comprenait nombre de gens de théâtre, des peintres, des sculpteurs, etc., des projets théâtraux et artistiques furent élaborés. Des artistes dans le besoin purent ainsi produire des peintures et des sculptures, et les vendre au gouvernement. Une grande quantité d'œuvres d'art furent ainsi recueillies, beaucoup d'entre elles franchement mauvaises, mais plusieurs de très haute qualité.

Les peintures et sculptures furent déposées dans les musées, les bâtiments publics et les écoles, et, de ce programme, est issue la Section des Beaux-Arts, fondée par le regretté Walter Bruce, un homme remarquable, et dirigée maintenant par mon bon ami Edward B. Rowan. A la prudente impulsion, la surveillance et le parrainage de ces hommes sympathiques et intelligents, nous devons ces belles décorations et ornements murales pour nos bâtiments publics. En fait, ces hommes ont développé, dans le public, le goût pour la décoration en plâtre.

Dans les petites villes, les bibliothèques, les bureaux de poste, les douanes, les écoles, les palais de justice, et la plupart des bâtiments publics à travers le pays, sont garnis aujourd'hui d'ornementations murales. En général, ces ornements représentent quelque aspect de l'histoire locale, et, généralement aussi, elles sont bonnes.

\*

\*\*

J'ai essayé de vous donner une idée des Beaux Arts en Amérique pendant presque trois siècles. Notre art est éclectique, naturellement, parce que nous sommes originaires de nationalités et de peuples si différents. Nous avons le bonheur, en Amérique, de tirer parti d'influences culturelles diverses, distinctes et divergentes, qui nous sont venues de toutes les parties du monde.

Nous sommes heureux aussi, que dans les arts, comme en toutes choses en Amérique, l'indépendance de pensée, d'action, de réalisation et d'accomplissement soit notre but.

MAURICE D'ARLAN NEEDHAM.

*Copyright, 1945, by Maurice d'Arlan Needham. All rights of translation and reproduction reserved.*

# CHARLES MORGAN

## romancier anglais et ami de la France

Conférence de

**Mlle Renée Guirguis**

*Faite au Caire sous les auspices des "Amis de la Culture Française en Egypte".*

Mesdames,  
Messieurs,

Vers la fin de la dernière guerre, Charles Morgan se posait cette question: Où va la contemplation? Au lendemain de l'armistice français de 1940, Charles Morgan se demande à nouveau: Où va la culture? Par un effet nullement dû au hasard mais à une rigoureuse propriété de termes, ces deux mots, contemplation et culture, désignent, mais sans l'étroitesse inhérente aux formules, les points de départ et d'arrivée d'une œuvre dont le cheminement est marqué par cette avance que Jacques Rivière exige de tout vrai romancier: «une avance en profondeur». Veut-il par là sous-entendre une dignité de la conscience, la connaissance supplémentaire du point secret où s'infirme le mystère de l'homme et dont la maîtrise assure au romancier la pérennité de ses moyens? Entend-il souligner davantage le décalage invisible qui fait qu'un romancier est toujours prématuré, en avance sur ses contemporains, les cernant dans la perspective d'un panorama psychologique, prophète en même temps que témoin? Et pourtant quand Lenormand salue en Charles Morgan un «romancier de l'époque victorienne, de la noble et subtile famille de romanciers qui a donné à l'Angleterre un Mérédith, un Thomas Hardy» c'est bien plutôt d'un retard qu'il semble mar-



Mlle RENÉE GUIRGUIS

quer son horaire à moins qu'il n'ait voulu l'honorer des privilèges de la onzième heure. L'actualité de Charles Morgan est celle du classicisme. Elle remonte donc à plus loin encore, jusqu'au XVIIème siècle, l'âge d'or de la littérature anglaise, dit-il, synthèse de l'esprit grec de la Renaissance et du prolongement chrétien du Moyen-Age. Ces données permanentes et complémentaires, initiatrices de tous les classicismes, sont celles de Milton aussi bien que de la pléiade des jeunes poètes anglicans et catholiques qui précèdent le rationalisme de la Restauration. Vers elles Morgan s'est tourné comme vers des sources intarissables. Pourquoi ces poètes et non les Victoriens dont Morgan partage la méthode, technique du roman aussi idéologique que psychologique en même temps que descriptif et sentimental? Et possédant comme eux, comme tous les romanciers anglais, le don évocatoire, une puissance de recréer l'atmosphère que seul le roman russe semble égaler sinon dépasser. Mais alors que l'évocation russe se fait à l'intersection du subconscient et du conscient et par là même éminemment psychologique, la manière anglaise fait vibrer à la fois l'âme de l'homme et l'âme de la nature: synchronisation qui est peut-être le secret de cette poésie que le plus petit roman diffuse; don lorsqu'indifférencié d'un auteur à

l'autre et qui justifie le succès de la très médiocre Rosamonde Lehman alors que plus justement nous lui devons l'immortalité des landes de la géniale Emily Bronte et plus récemment la vogue grandissante de Virginia Wolf. Il n'est de roman anglais — et à ce titre Morgan en remontre aux plus suggestifs — où ne se retrouve ce que John Middleton Murry appelle «ce parfum indéfinissable des pommeraies anglaises, «cette impénétrable et moelleuse lumière qui s'étend sur les chaumes aux premiers soleils de l'automne, cette essence où l'Anglais trouve le «secret de l'Angleterre et qui lorsqu'il la trouve dans une comédie de Shakespeare ou dans un roman de Hardy fait que l'Anglais en exil «souple après sa patrie». Cette essence est fatale, si fatale qu'un humoriste a remarqué que le «Paradis Perdu» de Milton ressemblait bien plus à un parc anglais qu'au séjour des bienheureux. Il n'empêche que ces éléments descriptifs ont leur poids de poésie. Ils affluent dans l'œuvre de Morgan et constituent, avec une sorte de surabondance du détail visuel et psychologique, avec une constante minutie de l'annotation, ses plus sérieuses fidélités à la tradition du roman anglais, et, plus précisément, au roman de l'époque victorienne. Ainsi s'explique la filiation qu'on lui impose et qui s'en tient à la manière, à l'écriture. La «matière» des victoriens lui est étrangère. Aux éléments descriptifs ces romanciers ajoutent une critique laborieuse de leur société. Moralisme et socialisme se partagent les talents. Et, comme le fait justement remarquer Madeleine Cazamian, les Victoriens étaient surtout des «antivictoriens». L'esprit de réforme les travaille. Détracteurs violents d'une société installée dans un bourgeoisisme douteux, ils n'ont de leur contexte qu'une vision négative. Carlyle l'Écossais s'insurge au nom d'un puritanisme obscurci d'idéalisme allemand. Il propose à cette société une reconstruction morale dont Goethe lui trace les normes.

Dickens, le socialiste du roman anglais, qui, terminant ses «Contes de Noël», souhaitait frapper un grand coup en l'honneur des pauvres, a surtout laissé un tableau vivant de cette société, de sa turpitude secrète et sa jovialité inaltérable. Thackeray, dont les titres se passent de commentaires: «Le livre des snobs», «La Foire aux vanités», prononce un jugement sans appel contre ceux que son acuité dénonce. Enfin, le grand Meredith, analyste passionné de l'âme humaine, et l'immense Thomas Hardy, au désespoir calciné, tous ces romanciers semblent être atteints d'un même mal romantique, quelque peu celui de toute la littérature d'Outre-Manche: un idéalisme outrancier converti en critique active dans le roman, en satire dans le théâtre, reprenant ses droits positifs dans la poésie dite d'évasion: poésie libérée des amarres du réel et hantant les sommets du rêve.

Et l'on se demande devant cette nostalgie vagabonde si André Chevillon, en la ramenant à une survivance de l'âme celtique «dont le trait «constant, dit-il, est une sorte singulière de rêve, rêve un peu fou tant il s'affranchit des réa-

«dités de la terre, tant le monde qui s'y évoque «est illogique, aérien, merveilleux, comme sus-«cité par une incantation de magiciens, tant les «choses y apparaissent expressives, pénétrées de «significations mystiques et qui se laissent seu-«lement pressentir, c'est un peu le monde en-«chanté des Mabinogion», on se demande si en même temps que cette survivance il n'y aurait pas d'autres explications à cette rupture d'équilibre. Si cet idéalisme en vacances n'aurait pas une raison philosophique — pour invoquer une très grande cause — mais l'âme d'un peuple n'est-elle pas pour finir façonnée par l'esprit et ses conquêtes?

Et que propose l'empirisme anglais sinon avec la primauté des faits, le recul des idées et leur assujettissement aux fluctuations de l'expérience? La grande «Charte du concret» signée par Bacon et contresignée par John Locke en confirmant la tendance pragmatiste de la mentalité anglaise a consacré la solitude de l'idéalisme anglais. Si Morgan revient si souvent au spiritualisme du XVII<sup>e</sup> siècle c'est à cause de «ce contact étroit qu'il permettait entre la philosophie et les choses de ce monde».

Ce contact désormais rompu, l'isolement des écrivains anglais, le cachet insulaire de leurs écrits se renouvellent à chaque décennie. Au sein de la grande île les écrivains ou artistes forment un autre îlot, et lorsque Shelley, Byron ou d'autres la quitteront en quête de milieux plus homogènes, ce n'est pas sans raison que leur exode se répète. Entre l'élite anglaise et son peuple il y a la même solution de continuité observée entre le fait et l'idée. Y aurait-il opposition entre cette élite et le peuple? Faudrait-il interpréter avec un jugement éliminatoire la séparation des plans intellectuels et vivants? Ce décalage trop souvent signalé est passé à l'état de fait, intégré dans la notion même de la fonction littéraire. Il ne laisse pas d'être quelquefois une épreuve, cette sorte d'épreuve que subissent tour à tour Shakespeare et Milton et que subit C. Morgan lorsque pour la première fois et dans un premier livre, «The gunroom», il fit appel à l'absolu et qu'à ce titre le livre fut saisi et condamné par l'amirauté britannique. Étant hors d'atteinte, l'absolu demeure l'axe de l'œuvre de C. Morgan, fil d'Ariane de toutes ses découvertes, et base de tous ses développements. À l'appui de la philosophie spiritualiste qu'il voudrait voir présider aux destinées de la vie, il apporte le témoignage d'un artiste dont la référence à l'absolu se fait non seulement sur le plan des idées, mais sur celui de la vie, et surtout sur celui de l'art. Car les arguments de Morgan sont des arguments d'artiste, d'un artiste qui croit «absolument» à sa propre vision, et cette vision est contagieuse. Les certitudes qui l'habitent relèvent d'un ordre que la raison seule ne peut entendre. Elles s'adressent plutôt à l'entendement du cœur, à ce qu'il dénomme «la faculté de s'émerveiller» et plus loin: «ce que nous avons «appelé omniscience il est préférable de l'envisager comme une infinie puissance d'émerveille-

«ment». Nous sommes au cœur même de la poésie et à la très fine pointe de la poésie du cœur. Il se défend d'ailleurs de toute autre démarche, «l'art tire le rideau, ce qui se passe après, regarde le moraliste et non l'artiste». Il faut donc le suivre sur cette voie royale et qui n'est pas sans dangers car sa création d'artiste-romancier porte sur la vie, et celle-ci sollicite l'intervention du moraliste. L'erreur serait de céder à cette sollicitation quand, par ailleurs, la rectitude de l'artiste est telle, que l'éthique se crée à force d'exigence et se déduit des expériences.

Le premier livre de C. Morgan, «The Gunroom», paru en 1917, autobiographie introuvable aujourd'hui, est l'histoire de sa vocation marine et surtout de son impuissance à la poursuivre. Il s'apercevait, rapporte Louis Gillet, qu'il n'avait aucune envie d'être amiral, et qu'il y avait des gloires préférables à celle de gagner la bataille de Trafalgar. Il n'avait soif que de vie spirituelle, et se demandait jusques à quand prévaudrait un ordre fondé sur la violence comme une armée d'occupation campée dans le royaume de Dieu. Le royaume de Dieu n'allant pas de pair avec les cadres de la marine, l'amirauté fit disparaître l'édition entière.

En fait ce n'était pas aux cadres de la marine que Morgan en avait, mais à tout nivellement des forces vives de l'être au profit du rendement matériel. Il se plaçait «du côté de Blake et de Jésus». «Que veux-tu? demandet-on, à l'héroïne du livre, une révolution au nom du Christ?» «Oui, c'est cela, dit la jeune fille». Ces contestations répétées dans «Je suis légion» ne contenaient pas d'intention socialisante. Ce n'était pas la répartition équitable des biens matériels qui inquiétait Morgan, mais l'avènement de cet autre royaume dont il est dit qu'il est au-dedans de nous-mêmes: l'homme intérieur et son devenir absolu. Que devenait dans tout ceci la contemplation, l'esprit contemplatif dont les victoriens avaient stigmatisé l'absence sans parvenir à l'instaurer, accessible seulement à l'élite intellectuelle, alors qu'il s'avère être le besoin essentiel de tout homme. «Lewis, écrit Morgan, se mit à envisager la contemplation non comme le domaine exclusif du génie mais comme le couronnement de tous les espoirs humains — un état de vivante paix qui contient ce qui est éternel, et il se remit à son Platon ouvert devant lui écoutant à travers sa voix non pas celle d'un homme mais celle de l'humanité».

«The Gunroom» et «Je suis légion» par leur note revendicatrice ont accrédité la filiation victorienne de Morgan, d'autant mieux que son roman suivant «Portrait dans un miroir», délicate esquisse d'une expérience de peintre, a pour cadre la fameuse société victorienne; mais elle n'est presque plus reconnaissable. Le prisme de Morgan la revêt de tonalités discrètes, de visions subtiles et toutes intérieures. Les thèmes de ce livre, un peu fragiles, seront renforcés dans «Sparkenbroke», nous les retrouverons à leur niveau de plénitude. «Portrait dans un miroir» est un prélude qu'il importe cependant de retenir, premier départ de Morgan vers la découverte

positive, humaniste de l'homme; car la définition qu'il donne de l'absolutisme intellectuel convient au premier chef à sa propre pensée. «Le pouvoir de s'assimiler une idée et de se reposer sur elle...» Attitude créatrice par excellence mais qui suppose une foi. A quelles idées fait-il appel pour mériter l'active détente de son œuvre, et à quelle discipline constructive fait-il ici allusion? «Beaucoup se laissent facilement convaincre par le désespoir qu'il n'y a de remède aux violences du monde contemporain que dans l'évasion et la destruction. Mais il en existe un autre à la portée de tous, de la femme au berceau de son enfant, du marin à son gouvernail, de l'homme de science à ses instruments ou du laboureur sur son sillon, des jeunes et des vieux lorsqu'ils aiment ou adorent — le remède qu'apporte l'esprit dirigé vers une aspiration unique, l'esprit actif passionné et constant qui a soutenu la pensée humaine à travers tant de tyrannies et qui continuera à la soutenir. Cette unité de l'esprit appelée par Jésus pureté du cœur, ce génie de l'amour de la science et de la foi ressemble dans le paysage confus de nos expériences à un fleuve étincelant aussi farouche et opiniâtre que le zèle des saints et auquel les rares êtres qui le découvrent se livrent sans réserve. On les appelle des fanatiques, et en effet, ils tolèrent difficilement qu'on cherche à les détourner de leur but. Mais dans le chaos de la politique c'est à travers eux que se poursuit l'aventure d'être un homme et une femme».

Quelle réalité Lewis Allison et Julie Narwitz entraînent-ils dans l'aventure d'être un homme et une femme pour valoir à «Fontaine» ce mot de Charles du Bos: «Fontaine est un livre absolu». En Angleterre aussi bien qu'en France — pour ne pas parler de l'Amérique — «Fontaine» fut accueilli avec un enthousiasme mêlé de respect. Un romancier s'avisait que les idées platoniciennes — et ne les confondons pas avec le platonisme — estimées abstraites et bonnes à divertir les spéculateurs de l'idéalisme, étaient abordées par toute expérience humaine, qu'elles étaient directement engagées dans le roman de deux cœurs; et que leur atteinte ou leur recul était l'enjeu même de l'amour, son aventure la plus authentique. De plus, ce romancier, non content d'impliquer les essences divines dans l'amour humain, les revêtait de vie ardente, de chair glorieuse, et d'enchantements concrets. Cependant «Fontaine» reste le roman de la contemplation parce que le problème de Lewis, prisonnier de guerre anglais dans un fort hollandais, (l'histoire se passe en 1917) est de poursuivre à travers le chaos de la politique une histoire de la vie contemplative, d'assimiler les conditions morales qu'elle requiert, et de reconnaître à travers tant de visions et de recherches antérieures à la sienne, l'objet vers lequel elles tendent toutes. Le problème ne change guère lorsque Julie Narwitz force sa prison et la transforme en retraite ardente. Aussi bien qu'un objet de contemplation qui assurerait par son emprise «l'invulnérabilité intérieure, l'immobilité de l'axe au milieu de la roue qui tourne», Lewis



Allison souhaite aussi une règle de vie qui lui donnerait la «*quiétude de l'âme, cette paix vivante*» à laquelle toute vie aspire. Vision de l'absolu et paix de l'âme ne sont pas toujours synonymes, et l'aridité de certains mystiques est là pour en témoigner. Entre ces deux rives de l'expérience humaine, leur versant la fécondité de ses eaux, passe *de fleuve étincelant*, le génie de l'amour, et il semble vraiment que pour Morgan l'amour soit le lieu de toutes les solutions, la seule puissance capable de regrouper les forces humaines pour un rendement ultime. A *l'unité de l'esprit* il a consacré un essai qui est une méthode de l'absolu. Et toute méthode sous-entend une morale. Il est même curieux de constater que celle que Morgan préconise, et qui ne veut être que la rigueur d'un artiste en quête de ses moyens, pourrait en remonter aux fauteurs de manuels. L'altitude à laquelle se haussent Julie et Lewis se poursuit hors des sentiers battus et leur code est quelque peu chiffré.

En effet, ce n'est pas un caprice qui scelle leur union et ce n'est pas une diversion qui rapproche leur vie. Julie grave et miraculeuse cristallise la recherche de Lewis. Elle la revêtait de la forme dont tout rêve d'artiste — dont tout rêve d'homme — a besoin pour s'épanouir. *«Vous faites mourir en moi tous les hivers, lui écrit Lewis, j'ai cherché la paix dans la solitude, elle était peuplée d'illusion et d'orgueil. Maintenant parce que vous m'aimez, l'hiver s'éloigne de mon âme et la solitude se vide de ses embûches. Il n'existe pas de surprise plus féérique que celle de se sentir aimé. C'est le doigt de Dieu posé sur l'épaule de l'homme. Il n'existe pas de paix plus grande que d'aimer. La beauté de ce monde est contenue en vous et les merveilles de l'autre sont symbolisées. Vous êtes toutes les saisons de la miséricorde.»*

Et pourtant Julie et Lewis interrogent leur amour comme s'il comportait une création indépendante d'eux-mêmes. Un artiste l'appellerait le chef-d'œuvre de sa vie, Julie et Lewis l'appellent une «hypostase», empruntant aux mystiques leur vocabulaire et leur foi. Ces interférences de plans sont nombreuses dans l'œuvre de Morgan. Elles témoignent de ce qu'il appelle *«l'unité de l'esprit»*, identité des trois expériences de l'amour de l'art et de la religion, qu'il affirme n'être que trois aspects d'une même expérience. Rodin, le disait aussi à sa manière, et elle demeure valable pour tout «état» artistique. «Il suffirait de remplacer Jésus-Christ par peinture pour faire de «l'imitation de Jésus-Christ» un parfait traité de peinture».

En d'autres termes, les formes et les noms de l'absolu peuvent varier, l'ascèse de sa méthode est identique, et sur ce versant psychologique les militants de l'absolu se reconnaissent à quelques traits irréfutables: l'impossibilité de divertir leur recherche, d'en altérer la nature ou d'en différer l'accomplissement; en un mot un comportement irréductible, c'est sur ce versant psychologique que Julie et Lewis se rencontrent, et le

débat s'engage entre leur âme qu'ils ne veulent pas trahir, et leur amour qu'ils ne peuvent pas omettre.

*«L'amour, l'amitié même, écrit encore Lewis, chaque association intime entre deux êtres contient je crois une substance sous-jacente... envisagez-la comme une personnalité à part (les métaphysiciens, excusez-les, l'appelleraient une hypostase) qui se distingue de chaque personnalité séparée, bien qu'elle n'existe que parce que ces deux êtres se sont confondus. Tromper, troubler, corrompre ou diminuer c'est commettre l'imparadonnable péché.»*

Se dépasser, créer, atteindre une essence permanente, tous les besoins de l'art en somme, mais transposés dans l'amour, aggravent ce débat. D'autant plus que Julie est mariée à un officier allemand, le Baron de Narwitz, personnage en qui Morgan concentre toute sa mystique du dépassement. Pour citer encore Charles du Bos «Narwitz une des plus grandes figures du roman», et il entendait par là le roman de tous les temps, Narwitz en effet est très grand. S'il a pleinement réalisé le vœu du contemplatif — *«vivre agenouillé devant sa vision»* — et invulnérable, axé dans la paix et affranchi de tout changement. Narwitz a réalisé cette paix au prix de toutes les tensions. Son corps mutilé, la vision d'un monde qui croule, la défaite de son pays, et la conscience que cette défaite est encore plus une débâcle de l'esprit, il domine toutes ces pertes, impeccable de maîtrise acquise et sereine.

Julie lui reste, seul jardin parmi tant de ruines, un irrémédiable enchantement. Il l'aime comme aiment tous les personnages de Morgan avec feu et lumière: passion du cœur et illumination de l'esprit. Il apprend sa trahison. Cet amour lui échappe, et la vie lui échappe aussi mais la vision que Julie avait permise et protégée reste en lui comme un aiguillon, comme un appel à parfaire le dépassement de soi-même que tout absolu suppose. *«Le vrai saint, le vrai philosophe, conclut Narwitz sur un ton qui n'avait rien d'affirmatif, est celui qui peut s'agenouiller sans image devant lui simplement parce qu'il se suit au second plan et que l'agenouillement lui est moralement nécessaire. La fatalité n'aura pas de prise sur cet homme, ou plutôt, même si elle le déchire corps et âme, elle sera impuissante à l'affecter.»*

Narwitz est cet homme-là, et sa voie celle des parfaits. La mort le déchire dans son corps mais n'a pas de prise spirituelle sur lui. Sauvé de la déchéance morale parce que sauvé de tout retour personnel, invulnérable dans sa paix, et maître de sa mort comme il le fut de sa vie, il unit Julie et Lewis. *«Il posa sa main sur les leurs: Ce sont vos fiançailles, vous n'êtes pas engagés vis-à-vis du mort mais vis-à-vis de vous-mêmes. La confirmation doit venir de votre propre discernement.»*

Julie et Lewis s'uniront, mais la condition humaine pèse sur eux de tout son poids de détresse humble et désenchantée, de tendresse exilée et désormais imparfaite. «Avec Allison et Julie

nous avons authentiquement revécu le drame d'Adam et d'Ève», écrit René Lalou. La volonté de Morgan était bien de redire le drame de la condition humaine; la vie telle qu'elle fut donnée, telle qu'elle s'efforce de le redevenir, et la solidarité presque farouche qu'elle peut créer entre deux êtres. *«Et Lewis crut en la regardant ne pas seulement la voir «elle» mais contempler la source de son être à lui, comme si une identité plus profonde que leurs dissemblances les liait à présent... tous ses desseins se fondirent dans l'unique vœu de ne jamais lui manquer... ils avaient définitivement partie liée quelle que fût l'issue».*



CHARLES MORGAN

«Fontaine» retrace les étapes de la voie contemplative et pose l'accent sur l'amour qui la transfigure comme il peut aussi l'entraver. «Sparkenbroke» va plus loin. Il affronte le problème le plus grave que l'humanité spirituelle ait à résoudre. Comment posséder Dieu et, à cet effet, quelle puissance d'anticipation est dévolue dès ici-bas à l'art et à ses moyens. Avec «Sparkenbroke» Morgan se détache de tout précédent et de tout contexte anglais. «Sparkenbroke» a l'autonomie de l'art et son universalité. Il serait vain d'y voir un procès de l'art et un débat autour de la morale de l'artiste. «Sparkenbroke» a la sincérité et le pathétique d'une épreuve dont le patient serait davantage encore victime. Il ne se propose qu'à l'entendement du cœur. En exergue ces lignes de Platon. *«Or toute âme humaine a par nature contemplé les réalités de cet autre monde: autrement elle ne serait pas entrée dans un corps. Mais trouver dans les choses de ce monde-ci le moyen de se ressouvenir de ces réalités n'est pas aisé».* Une citation de Keats suit: *«Je ne suis certain de rien si ce n'est de la sincérité des affections du cœur et de la vérité de l'imagination. La beauté saisie par l'imagination doit être vérité. L'imagination peut être*

*comparée au rêve d'Adam. Adam s'éveilla et le trouva vrai».*

Le personnage de «Sparkenbroke» qu'on pourrait assimiler à la personnalité de tout artiste — et non seulement à celle de Byron ou Proust ainsi qu'on l'a tenté — est en fait le personnage le plus explicite de Morgan. Des trois aspects de cette même *«force qui pousse l'homme à se récréer»* l'amour, l'art, la religion, Sparkenbroke subit la poussée la plus dangereuse: celle de l'art dont les lois pour être inscrites dans le cœur de l'homme, dans sa chair et dans son sang, sont implacables dans leur rythme et leur accomplissement.

Pour créer, Sparkenbroke a besoin d'un triple ébranlement: vision divine, beauté formelle, émotion sensible. Mais sa création ne le libère pas. Ou plutôt elle ne l'assouvit pas. Une inquiétante avidité l'assiège et un souvenir le tourmente.

A l'aube de sa vie il lui a été donné d'éprouver la somme de toutes les béatitudes: l'extase qui, ainsi que nous le savons, est attachée à la possession de Dieu. A l'âge de sept ans, enfermé une nuit entière dans un caveau, il fait à l'aide d'une mort des sens une mystérieuse expérience qui le livre à l'extase, et le laisse ébloui par on ne sait quelle vision d'au-delà. *«Piers remua les yeux... l'extase dont il sortait le pénétra d'un dernier jet de flammes, puis s'éteignit. Son visage s'assombrit comme s'il comprenait pour la première fois vers quoi il revenait et ses mains palpèrent le sol du geste tâtonnant des aveugles».*

La mort des sens est une expérience insolite, d'autant plus insolite pour l'artiste, que sa création est directement assumée par une vie active des sens. Et peu de choses sont à cet égard aussi révélatrices, que le tourment de Sparkenbroke, l'amour que Mary éveille en lui, la ferveur créatrice dont cet amour avive la source, et puis, cette distance sacrée qui les sépare de l'extase, et que Sparkenbroke ne parvient à franchir ni dans l'amour ni par l'art. S'il reprend le mythe de Tristan et Yseult c'est pour y déceler les vestiges de l'extase et sachant le filtre éternel lui dérober ses éléments révélateurs. L'œuvre achevée il reste seul. Mary lui fait défaut parce qu'elle est mariée et que l'insécurité de Sparkenbroke l'effraye. Dans cette poursuite de l'extase qu'elle n'arrive plus à assumer, elle n'éprouve que fièvre et dissolution. Sparkenbroke va vers la mort, expérience dernière aussi positive et nécessaire que celles de l'art et de l'amour. Il se dirige vers le caveau de son enfance.

*«Sparkenbroke ouvrit la grille et y entra; il n'apportait pas cet espoir de renouvellement en face du monde qui l'y avait conduit si souvent, ni le désir de visions... il venait là dans la certitude de se trouver en cette divine présence que son esprit saisissait jusqu'ici comme essence immédiate des choses créées et qui se révélait maintenant directe, éternelle... elle le pénétra comme le soleil la flamme de la bougie, dans une telle extase que l'émerveillement déposa ses armes et l'imagination, ses rêves».*

Traversé par la mort comme par un éclair précurseur, «Sparkenbroke» est un livre presque trop vivant pour ne pas déborder parfois la limite de l'exprimable. Et cette mort n'a pas la densité funèbre qui pèse sur l'œuvre de Thomas Hardy. Tess d'Urberville, l'innocente Tess, se promène un dimanche sur la route. Un inconnu lui apparaît, écrit sur un mur : «Ta damnation te guette», et disparaît.

Morgan met sur la tombe de Sparkenbroke cette épithète de salut : «*Bienheureux les cœurs purs car ils verront Dieu.*» Ici encore le désespoir victorien lui est étranger. De cette histoire il aurait pu faire un simple roman d'adultère d'autant plus équivoque que sa densité physique s'exprime par des vocables spirituels. Mais qui ne reconnaîtrait dans cette sublimation les effets les plus probants de l'amour ? Et la pureté étant toute dans l'intention, Sparkenbroke rivé à sa vision, meurt, sauvé de tous les compromis qui en matière d'art aussi bien que d'amour sont les seules impuretés et les plus graves.

Dans sa tentative même de devenir «semblable à des dieux» et qui, tel un leit motiv, rythme le livre, il y a plus de mémoire que d'orgueil. La noblesse atavique de l'homme issu de Dieu justifie ce besoin et stylise tous les écarts de cette poursuite. Dans la tâche ardue de «démêler les choses du ciel et celles de la terre» la moindre n'est pas celle de retrouver la trace de Dieu dans l'homme. Un intérêt exclusif attache Morgan aux reflets de cette ressemblance. Il y apporte un esprit de discrimination constant. Sa dialectique bien que poétique marque à chaque étape une avance en justesse autant qu'en profondeur.

Il peut paraître paradoxal que son œuvre suivante «Le Voyage», un grand livre verdoyant et doux, qui se déroule dans cette France que Morgan aime parce qu'elle est la patrie de l'esprit et des idées, n'offre presque plus de traces de l'idéologie passionnée de «Fontaine» et «Sparkenbroke». L'écart n'est qu'apparent. Il est dû à un déplacement subtil d'accent ou plutôt de plan. Des idées on passe à la vie. De l'aristocratie anglaise on passe au peuple de France, et les thèmes de «Fontaine» et «Sparkenbroke» se vident de leur contenu d'abstractions sans perdre de leur intensité, de leur élégance morale et encore moins de leur rayonnement spirituel. Une sorte de simplicité fondamentale succède à la complexité des œuvres précédentes. Ce n'est pourtant pas celle dont il parle dans l'épithète de Georges Moore. «*Seuls Ingres et l'Antiquité savaient simplifier.*» Car la sinuosité et la prolixité de la manière anglaise se répètent identiques dans «Le Voyage». Et ici il nous faut ouvrir une longue parenthèse et retrouver «Le Voyage» après une incursion quelque peu capricieuse à travers les professions de foi de Morgan et ce que nous savons de ses contacts avec les lettres françaises. Nous comprendrons mieux de quelle maturité «Le Voyage» participe et quelle expérience de la France l'auteur a voulu nous communiquer. Il avait donc écrit ce livre à la veille de la guerre, et le dédie à deux amis de France qu'il ne nomme pas, mais aussi à tou-

te la France de 1940 pour laquelle son amitié se fait pressante. Dans une lettre ouverte parue à la «Revue du Caire» de Novembre 1941 M. Fernand Leprêtre remercie Charles Morgan «pour cette merveilleuse preuve de fidélité donnée à la France en ces temps de deuil et d'affliction». Charles Morgan a répondu à M. Leprêtre, et avec l'aimable autorisation du destinataire je vais vous communiquer cette lettre. Je traduis :

Londres, 18 Mai 1943.

*Cher Monsieur,*

*La «Revue du Caire» de Novembre 41 m'est enfin parvenue, et je vous écris pour vous dire combien je vous suis profondément reconnaissant pour la lettre ouverte que vous m'y avez adressée. En Angleterre nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour prouver notre confiance en la France et notre amour pour elle. J'ai publié il n'y a pas longtemps une «Ode à la France» qui a été traduite en français et a paru dans le Mensuel «France Libre», édité par André Labarthe. Nous avons aussi fondé à Londres une organisation appelée «Les amis du génie français» qui a pour objet de maintenir auprès du public anglais (indépendamment des considérations politiques) l'idée de la France comme une force de la civilisation. Finalement quelques écrivains anglais ont envoyé des messages à un journal appelé «Aguedal» qu'on publie dans la Marine Française. C'est un grand encouragement pour les amis de la France ici de lire une lettre comme celle que vous avez éditée à la «Revue du Caire», et j'espère qu'en acceptant mon merci personnel vous voudrez bien aussi exprimer aux éditeurs de la Revue la gratitude des Anglais pour un tel geste de bonne volonté. Votre, etc.»*

Morgan aime donc la France d'un grand amour agissant, et pour une fois un grand amour est réciproque. En 1935, alors qu'il donnait une conférence à la Sorbonne, l'amphithéâtre Richelieu et les couloirs eux-mêmes étaient trop petits pour le public qui s'y pressait, rapporte Frédéric Lefèvre. A peine parus tous ses livres ont été traduits par Mme Germaine Delamain et leur tirage répété. «Avez-vous lu «Sparkenbroke»? Ainsi débute un article de la presse parisienne. C'est la question que l'on se pose aujourd'hui de tous les côtés et à laquelle on répond : «oui», ou encore : «je le lirai bientôt», mais jamais : «je n'en ai aucune envie».

L'humour ici pastiche l'engouement du public. Plus sérieusement les critiques, qu'ils s'appellent Charles du Bos, Louis Gillet, Michel Cote, Denis de Rougemont, Jean Cassou, Edmond Jaloux, Pierre Hourcade, René Lalou, René Laloy, pour ne nommer que les plus importants, se sont attardés sur cette œuvre avec ferveur. Et pour la situer, ils rappellent les leurs, les plus grands du roman français. Ils relèvent les affinités. Ils identifient les inspirations. Ils établissent des influences réciproques : des concordances entre «Portrait dans un miroir» et «Do-

minique» de Fromentin par exemple; entre «Fontaine» et «La Chartreuse de Parme»; entre Proust et «Sparkenbroke». Les plus poètes d'entre les critiques vont jusqu'à nommer «le Grand Meaulnes» quand ils ne remontent pas plus loin. «Il faut le remercier, dit Louis Gillet, d'avoir retrouvé par delà l'Héloïse, un dernier écho de d'Astrée, un reste de cette veine de poésie amoureuse qui coule en Europe depuis le Moyen-âge et cette qualité perdue: le romanesque».

Et c'est vrai. Mais ce n'est pas parce que, comme dans la chanson, Morgan parle d'amour que la critique française prête une telle audience à son message. Elle s'y est même appliquée avec une persistante gravité, discutant ses positions essentielles. Jacques Madaule, par exemple, dans une étude parue dans la revue «Esprit», «Recherche du Paradis perdu», aussi imprévu que cela puisse paraître reproche à Morgan d'ignorer le péché originel. Il y a quinze jours, ici même, on nous a révélé que le congrès de Nuremberg en 1936 en avait exempté les Allemands. Je ne crois pas que les personnages de Morgan partagent ce privilège. Je crois que «d'avance en profondeur» ici est certaine, que Morgan sait singulièrement bien qu'il est un point où s'infirme le mystère de l'homme. S'il ne l'appelle pas péché originel c'est parce qu'il fait de l'art et non de l'apologétique. Il serait étonnant de lui en vouloir de ce qu'il ait extrait de cette infirmité une telle source de poésie, alors que c'est justement sa notion humaniste de l'homme faillible mais perfectible qui lui donne accès au réalisme latin et le sauve de l'angélisme saxon. C'est ainsi que la France assimile Morgan à cause de cette science de l'homme qu'elle-même poursuit avant toute autre science. Elle l'assimile d'autant plus qu'il obéit aux lois qu'elle s'est toujours imposées: la très grande rigueur de l'esprit et la très grande liberté de l'art. Il faut rechercher les raisons de cette sympathie réciproque plus dans une affinité de base que de détails. Ainsi il avouera très simplement à Frédéric Lefevre l'interviewant: «que ses deux romans favoris sont *Manon Lescaut* et *Dominique*», j'ai aussi une passion pour *Balzac* et je prise énormément *Madame Bovary* et *Pécuchet*. J'adore *Stendhal* et surtout *la Chartreuse de Parme*. J'aime aussi *Graziella* de *Lamartine* et *la Muse* et le poète».

Mais à la demande de Frédéric Lefevre: «Et dans la littérature contemporaine», nous l'entendons avouer encore: «*Voyez-vous, j'hésite à la juger, la connaissance que j'ai de votre langue ne me permet de lire qu'en traduction. J'ai été très intéressé par les Hommes de Bonne Volonté*».

Ici s'arrêtent les confidences littéraires de Charles Morgan. Elles sont révélatrices. Il goûte la France sans en connaître la littérature et en cela nous le reconnaissons — absolu dans sa vision, aimant pour des raisons définitives qui n'ont rien à voir avec les changements, les révisions de valeur, avec tous ces dérivés du temps et du relatif. On appelle ceci, je crois, percevoir l'essence des choses par delà les accidents, et encore mieux, avoir l'esprit absolu. Dans l'apport français,

Charles Morgan considère surtout la permanence de certains traits qu'il pense être spécifiquement français: l'indépendance du jugement; l'autonomie de la pensée; la souveraine liberté de l'esprit.

«*Jamais la France, dit-il, n'a livré son intelligence à un dictateur, pas même à Napoléon, et Napoléon a eu le bon esprit de ne jamais lui demander de le faire.... C'est le propre des Français qu'on ne puisse les ramener à un modèle unique. Aucun journal ne peut à lui seul dire ce qu'il faut penser. Ils ont des centaines de feuilles de chou*» et ils les lisent toutes du même œil sceptique».

A cette disposition mentale, Morgan sait gré de lutter contre «la mécanisation des esprits».

«*Avec opiniâtreté, ils refusent de se laisser bercer par des mots d'ordre populaires. Nous sommes bon gré mal gré contraints de reconnaître que la faculté qu'ont les Français de résister à la standardisation des cerveaux, le respect qu'ils montrent pour la liberté individuelle des esprits constituent un apport dont notre civilisation ne peut pas se passer*».

Il y a aussi en France quelque chose de plus subtil, ce quelque chose qui parfume «Le Voyage», et Morgan y a été assez sensible pour acheter une propriété à Senlis et y passer une bonne partie de l'année.

«*L'ambiance, un climat spirituel. Quand on est heureux en France on parle d'ambiance, il ne s'agit pas de ce que nous appelons impression de bien-être*» le mot suggère un état d'âme que nous connaissons mais que nous cachons — un état d'âme diamétralement opposé à toute la *Waltauschaung* allemande — un état d'âme dont la civilisation ne saurait se passer et qui fait partie de l'attitude propre des Français devant la vie».

Il y a enfin et surtout l'attitude essentielle de l'esprit français sur laquelle Morgan ne cesse de revenir et dont nous avons signalé la déficience dans la pensée saxonne; la relation constante de cet esprit avec l'absolu et son corollaire: le primat des idées sur les faits.

«*L'essence, la raison d'être de la France, c'est d'émettre des idées, d'en imprégner le monde... L'idée de France est de façon prééminente celle d'Europe. Paul Valéry l'a clairement exprimé peu après la dernière guerre. L'idée de culture et d'intelligence, dit Paul Valéry, a de longue date été liée dans les esprits à celle de l'Europe. D'autres parties du globe ont produit de grandes civilisations, mais aucune n'a possédé cette singulière propriété physique: le plus intense pouvoir émissif uni au plus intense pouvoir absorbant. Tout est venu à l'Europe et tout en est venu ou presque tout*». Et Morgan d'achever: «*A la place du mot Europe lisez France et nous voilà au cœur de la vérité*».

Allons-nous conclure que la référence à l'absolu, la portée des idées sont absentes de l'Angleterre? Si elles ne figurent pas à l'ordre du jour de la pensée, le Christianisme sauvegarde



leurs droits. Pas assez cependant pour que l'infiltration des idées imprègne tous les tissus et toutes les cellules de la vie. C'est ce phénomène d'osmoses multiples que Morgan décèle en France et qu'il appelle culture. Car celle-ci n'est pas et ne peut pas être une juxtaposition de connaissances. Si, par contre, elle est une assimilation des idées par la vie, des idées à l'état de vie, «Le Voyage» n'est plus paradoxal, mais convaincant comme un théorème.

En reprenant les thèmes de «Fontaine» et «Sparkenbroke» au niveau du peuple de France, Morgan a voulu justement prouver l'efficacité de cette tradition spirituelle se poursuivant depuis la pensée médiévale et le rayonnement du catholicisme et s'achevant à travers une longue théorie de penseurs qui, lors même qu'ils sont sceptiques, ne cessent pas pour autant d'être moralistes. Tradition d'absolu qui a défriché et l'âme et la terre de France à ce point imprégnées d'idées qu'elles ne s'en distinguent plus, à ce point atteintes d'esprit que les plus humbles en ont leur part.

«En 1940, raconte Morgan, trois mois après le début de la guerre, l'Amirauté m'envoya à Paris. Je faisais partie du personnel de la mission navale britannique auprès de l'Amirauté Française dont les services exécutifs avaient été transférés du Ministère de la Marine à un groupe de baraquements proches du château de Maintenon. Il m'arrivait de prendre la garde de nuit. Le matin, peu avant l'heure du déjeuner, alors que j'attendais le collègue qui devait venir me relever, il arrivait souvent qu'on frappât à ma porte. Un marin français entraînait ou bien un fusilier-marin ou bien plusieurs tenant à la main la traduction française de tel ou tel de mes livres. Ces jeunes gens n'étaient pas ce qu'on appelle en Amérique des «fans». Ils n'étaient pas venus pour me regarder avec des yeux ronds ou m'endormir des autographes. Ils étaient venus pour discuter certains points extrêmement délicats de technique littéraire, de méthode, de construction; au bout d'un moment, toute critique française étant comparative et fondée sur la connaissance de grands maîtres, nous parlions de Balzac et de Stendhal et ces jeunes gens m'apprenaient des choses. C'étaient de simples matelots et appartenant à une marine qui est, je vous l'assure, une des meilleures du monde. Je ne crois pas qu'en aucun autre pays la même chose eût été possible».

«Le Voyage» illustre ce fait, et par le moyen de l'art en exalte les aspects.

Barbey Hazard aussi est un simple vigneron de la vallée de la Charente, et Thérèse Despreux une simple cantatrice, rappelant par plus d'un trait Marie Dorval, la brillante phalène du théâtre romantique, et, comme elle, brûlée à tous les feux de la rampe et de l'amour. Une idée anime le livre d'une présence aussi simple et toute française. Ce n'est pas une allégorie; car cette idée, la liberté, est aussi tangible qu'un personnage. C'est bien la liberté à son point culminant de poésie que nous sentons battre dans

le cœur de Barbey, libérant, transfigurant tout ce qui l'entoure.

C'est cette même liberté qui fait le désordre de Thérèse son charme imprenable, et l'infinie patience de Barbey en face de Thérèse qu'il aime. Il la verra parcourir le long voyage des passions, des illusions, des villes de mirage sans cesser de l'attendre, comme il attend le retour des saisons, le lent murmure de la vigne et le chant des oiseaux; comme il interroge le cours de la Charente; toutes choses de la vie et qu'il faut laisser libres d'accomplir leur destin secret et ne vivre que de mûrissement. Connivence profonde avec tout ce qui vit, telle est cette force qui en Barbey prévient la vie, la capte et la domine doucement. Et Thérèse ira vers Barbey comme la phalène vers la lumière.

«Barbey est complètement fou», dit à Thérèse un de ses amoureux. «Dans cette vie quelques-uns condamnent et quelques-uns pardonnent, mais il faut être un fou pour savoir que nous sommes innocents».

Barbey n'est pas fou mais prestigieux. Il porte en lui le germe de tous les miracles: une confiance docile, renseignée, humble, plus forte que tous les pouvoirs. D'ailleurs les habitants de Roussignac disent qu'il fait des miracles. Quand il va auprès des prisonniers que l'Etat lui confie, il y va sans armes et ils ne lui font pas de mal. Un soir de révolte dans la prison il montrera ses mains désarmées, son regard clair et la paix se refait, car il est une paix vivante. Un jour las d'enchaîner les hommes, il ouvre la porte de la prison et les rend à la liberté. Ces hommes enfermés étaient son problème d'homme libre. Il subira la loi et peut-être la prison. Sa mère, simple mère d'un vigneron, lui dit: «Dieu ne vous laissera pas là»... puis soudain elle ajoute: «La France ne vous laissera pas là».

«Je ne vous comprends pas mère, dit Barbey. Si nous arrivons là c'est la France qui m'y mettra».

«Ah, dit-elle, la loi peut vous y mettre, le gouvernement peut vous enfermer et ce serait la loi — œil pour œil, dent pour dent — mais la France ne vous laissera pas là»... puis soudain elle ajouta: «La France aime les hommes qui ont leurs propres idées et qui les réalisent. Elle sait être grave mais elle sait aussi, quand il faut, rire et quand elle rit les anges forment son escorte».

Il est, en effet, pour Charles Morgan quelque chose qui s'appelle la France, et ce n'est pas la loi, ce n'est pas le gouvernement. Ce ne sont même pas quelques contours géographiques — remparts et force d'une nation, la France les a fait sauter en vingt-quatre heures, et par delà les mers, en terres étrangères, c'est encore la France, le miracle spirituel de cette guerre — à l'égard du miracle moral de l'Angleterre.

Quand Morgan, «à travers le chaos» de la politique, dominant les désarrois, les tumultes, et les silences dangereux fait parvenir à la France ses messages d'amitié il les fonde sur une con-

fiance éprouvée, certaine de son fait. Une toute petite phrase rapide et pénétrante, une phrase de poète nous livre la clef de cette confiance.

*«Les Français libres, dit-il, projettent vers le ciel une idée nouvelle».*

Cette trajectoire le rassure, geste millénaire de la France il ne s'est jamais esquissé en vain.

Et la certitude de ceux qui, comme lui, croient que la France est «une idée nécessaire à la civilisation», c'est que cette idée projetée vers le ciel retombera étoilée sur la terre labourée de France prête pour de nouvelles moissons, pour une nouvelle culture.

RENÉE GUIRGUIS.

## Ode à la France

France bien-aimée, te louerai-je surtout  
pour tes grandes ou tes petites heures?  
ah! surtout pour tes soirs de sommeil doré,  
quand sur la Seine à Vernon,  
une barque attardée flotte vers la rive  
et que les chalands, à la fin de la journée,  
[reposent.

Demain, sans doute, à la première aube,  
ils s'en iront, au long du jardin de Monet,  
vers Mantes, vers Paris,  
et derrière eux, la tranquille image  
des peupliers de l'île se prolonge  
— jusque dans le cri de mon cœur  
jusque dans le cours de mon sang.

Jusque dans la terre brûlante et glacée  
de cet exil de soi-même, cette prison, cette mort  
imposée où ma bien-aimée,  
orgueil de la pensée, gloire de tous les rêves,  
gît prostituée au mal.

### II

Pour cela aussi même pour cela,  
Jésus commande le pardon.  
Qui peut distinguer contre lui?  
ou prononcer l'absolue damnation  
d'un de ceux que sa mort racheta;  
il n'existe pas d'infamie  
dont le pardon ne soit en germe contenu  
dans la graine du temps.

Pourtant, au-dessus de la douce terre,  
où cette graine lentement mûrit,  
la race des combattants et des rêveurs,  
issue du chêne de Domrémy  
mène sa vie persistante,  
et tous, du gouvernail à la charrue,  
de la forge à la roue des machines,  
dans leur premier cri et leur dernier soupir,

tous, dans ton nom, Allemagne, maudissent  
une corruption abhorrée,  
cancer dans la chair du printemps  
et la matrice des années,  
sans cesse acharné à la possession  
du vierge et vivace avenir,  
et toujours, oui toujours stérile,  
sauf des fruits du désespoir.

*France bien-aimée, garde l'espérance,  
ton destin n'est pas achevé,  
entre tes mains sacrées  
l'Esprit de l'Homme repose,  
sois toi-même, sois la France,  
devant les cieux écroulés  
reste l'étoile du monde  
et guide sa destinée.*

### III

Par un jour de fin d'octobre, jaune de pluie,  
pareil à ceux dont les enfants redoutent  
le poids de solitude et le frisson d'hiver,  
debout de nouveau dans Chartres sans vitraux  
sous un ciel tremblant du bruit des machines,

j'ai vu l'absence de la Vierge  
frapper les murs d'un éclat glacé,  
j'ai vu les lignes périlleuses  
dans leur nudité exaltée  
bondir plus libres vers la voûte,  
et comme des ailes d'anges  
unir au sommet des airs  
leurs nervures convergentes.

Combien de fois, ô ma France,  
suis-je depuis revenu par l'esprit  
à ce dernier écho d'amour  
avant que tombe le silence! *car tu es telle,*  
[ô France,  
*toi dont certains des fils nient la fidélité,  
qu'un jour encore le monde va frémir  
du bruit d'ascension de tes ailes.*

## IV

Consacre donc aux larmes et au deuil  
 juin, le premier jour, premier de tant de mois  
 empoisonnés et stériles,  
 fais-en le Jour Néfaste  
 de tes provinces reperdues,  
 de Strasbourg à nouveau voilée,  
 de Verdun même trahie  
 — et que ta seule pénitence  
 soit de t'en souvenir ;

au crépuscule de ce jour, sonne les cloches  
 [ennemies,  
 sonne à travers les ans, au coucher du soleil,  
 regarde vers le Rhin et regarde en ton cœur —  
 et toi-même Angleterre, regarde dans le tien,  
 en ce premier jour de juin  
 souviens-toi de la France et sonne le glas de  
 [la liberté.

Mais l'avenir nous cache encore  
 le jour rayonnant de gloire  
 où tu te lèveras, France, d'entre les morts —  
 pour rebâtir Vernon, pour illuminer Chartres.  
 Paris de nouveau sera tien,  
 et tes prisonniers revenus  
 brûleront leurs cierges à Saint Léonard ;

de ce jour-là aussi, sache te souvenir,  
 non par des cloches cette fois, mais en silence,

quand tes fils si longtemps divisés  
 seront réunis au foyer,  
 et que tu verras les enfants de ta race  
 — en silence alors bénis cette victoire  
 à laquelle ils devront leur vie.

Heureux qui comme Ulysse, revient en sa maison,  
 après un long exil et retrouve sa place,  
 revoit la paix de ses rivières et de ses collines,  
 entend de nouveau le langage des siens  
 et les petits mots de tendresse  
 qui n'ont de sens que pour lui.

Heureux qui, comme Ulysse, revient en sa maison,  
 voit enfin les grands mots avilis  
 recouvrer leur souverain prestige,  
 et qui, dans le chant silencieux  
 des souvenirs revécus,  
 comprend que l'amour est sans âge,  
 la foi sans limite.

*Tu es, ô France, la sagesse dans la connaissance,  
 le sel de toute joie. Qui meurt pour toi  
 meurt pour la rédemption de l'homme,  
 et nul en toi ne peut vivre  
 s'il n'a connu la mort des saints et des amants,  
 et par la haine et par la sainteté  
 subjugué l'Esprit de Ténèbres.*

CHARLES MORGAN.

# Quelques tendances de la philosophie française depuis 1940

Conférence de

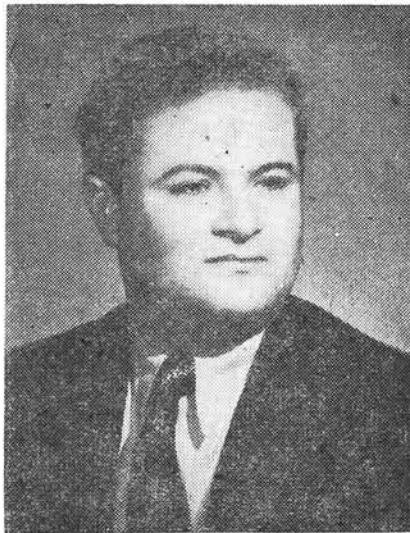
**M. Maurice Yaccarini**

*Faite au Caire, le 28 Février 1945, sous les auspices  
des "Amis de la Culture Française en Egypte".*

Mesdames,  
Messieurs,

Si l'on essayait de dégager l'esprit qui anime les œuvres philosophiques françaises parues depuis 1940, on pourrait, me semble-t-il, affirmer qu'elles se placent toutes sous le signe d'un profond humanisme. Quelle que soit la source d'où ils prennent leur point de départ, les philosophes sont d'accord pour reconnaître l'éminente dignité de la nature humaine, et pour réclamer en faveur de l'homme tout ce qui contribue à son épanouissement. Mais après les journées tragiques de juin 1940, devant les malheurs de la France, l'attention de ces penseurs s'est dirigée principalement vers la vie politique et sociale, et ils cherchent, chacun selon l'idéal dont il s'inspire, à préciser les conditions de la rénovation française. L'ensemble de leur œuvre constitue ainsi une synthèse de ce que l'on pourrait appeler un humanisme politique social.

Dans son livre sur «La Grande Epreuve des Démocraties», Julien Benda met les régimes de liberté en garde contre certains dangers qui, de nos jours, les menacent particulièrement. Dans «La Vie Française», le Père Sertillanges suit pas à pas les démarches de l'homme social, et tâche de montrer que le moral prime tout et que, s'il ne sert de fondement aux institutions, celles-ci,



M. MAURICE YACCARINI

(Photo Weinberg)

fussent-elles techniquement les meilleures, sont vouées à un échec certain. Dans «La Déclaration des Droits Sociaux», Georges Gurvitch, philosophe, juriste et sociologue, insiste sur la nécessité de réaliser la démocratie industrielle et sociale, et nous présente ses vues sur l'organisation sociale d'après-guerre dans un projet commenté de déclaration des droits sociaux. Lecomte du Noüy, philosophe et biologiste, essaie, dans «L'Avenir de l'Esprit» et dans «La Dignité Humaine», de placer l'évolution intellectuelle, morale et spirituelle de l'humanité dans le cadre de l'évolution générale de la nature, et indique la voie que doit suivre l'humanité pour rester fidèle à la grande loi de l'évo-

lution. Mais la principale activité philosophique de cette période qui commence en 1940 est, sans conteste, celle de Jacques Maritain. Sa pensée est l'un des plus beaux témoignages de la vitalité, de la profondeur et de la fécondité de l'intelligence française. Depuis 1940, à part de nombreux articles parus dans diverses revues, il publia «A travers le désastre», «Les Droits de l'homme et la Loi naturelle», «La Pensée de Saint Paul», «Christianisme et Démocratie», «Principes d'une Politique humaniste», «De Bergson à Thomas d'Aquin». Dans ces nombreux ouvrages, Jacques Ma-



ritain aborde, entre autres sujets, l'ensemble de la question sociale et politique. Il est juste, dans ces conditions, que son nom revienne plus souvent que celui des autres au cours de cette causerie.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que ces philosophes sont les seuls dont les œuvres nous soient parvenues. Comment ne pas mentionner le «Descartes et Pascal, lecteurs de Montaigne», de Léon Brunschvicg, ou «La Marche à la Délivrance», d'Yves Simon? Mais le livre de Brunschvicg, malgré l'intérêt capital des problèmes qu'il soulève au sujet de la connaissance humaine, se présente plutôt comme une œuvre d'exégèse. En situant Descartes et Pascal en face de Montaigne, en montrant, avec un art incomparable, l'influence que l'auteur des « Essais » a exercée sur ces deux écrivains « impatientes de s'opposer à lui, de lui répondre et de mettre leurs certitudes à l'abri de ses critiques », Léon Brunschvicg a voulu trouver « une chance sérieuse de préciser les termes du problème auquel la pensée française s'est attachée au sortir du Moyen-Âge et d'en définir les caractères essentiels ». Il est clair qu'un travail de ce genre déborde les cadres de cette causerie destinée à l'étude de quelques tendances de la philosophie française depuis 1940. Quant à «La Marche à la Délivrance», d'Yves Simon, malgré des pages très intéressantes sur l'influence des mystiques et des mythes en matière sociale et politique, c'est un livre presque exclusivement consacré aux événements politiques de la France. L'exposé ou la discussion de principes philosophiques y tient très peu de place. Aussi, ai-je pensé qu'il était préférable de ne pas en faire état au cours de cette conférence.

### La personne humaine

Tous ces philosophes, ai-je dit, sont d'accord pour reconnaître l'éminente dignité de la nature humaine, pour reconnaître donc certains droits à l'homme du seul fait qu'il est homme. Or, nous demande Jacques Maritain, que voulons-nous dire lorsque nous parlons des droits de l'homme? Ceux qui emploient cette expression ne reconnaissent-ils pas implicitement que l'homme forme un monde à part, qu'il n'est pas simple partie d'un tout, comme le sont un brin d'herbe, une mouche ou un éléphant? Est-ce qu'on parle des droits de la mouche ou de l'éléphant? Mais si l'on parle des droits de l'homme et s'il existe des hommes prêts à verser leur sang pour la défense de ces droits, c'est parce que la nature humaine, selon quelque chose qui est en elle, dépasse tout l'ordre de l'univers, c'est parce qu'elle peut contenir, par la pensée et l'amour, cet univers qui la contient matériellement, c'est parce qu'elle peut aller au delà de l'univers, jusqu'à Dieu qui en est la source. L'homme n'est pas seulement individu, c'est-à-dire partie d'un tout; il est aussi personne, c'est-à-dire que lui-même il forme un tout, il est principe d'intelligence et de liberté, il est orienté vers ce qui est

par Soi, indépendamment des contingences, vers ce qui fonde l'être et ses contingences, vers l'Absolu, vers Dieu.

C'est parce que la nature humaine est centrée sur Dieu que sa dignité est suréminente et dépasse infiniment l'ordre social tout entier. De son côté, Sertillanges écrit: «L'individu est sacré, comme notre espèce elle-même, en raison de ce qu'il porte en soi de divin et d'immortel».

Devant les ravages de la barbarie totalitaire, nous rappelle encore Jacques Maritain, l'un des vœux les plus urgents de notre époque est la réhabilitation de la créature. Ces deux philosophes nous montrent que c'est seulement dans sa liaison à Dieu que la créature peut être réhabilitée.

### La société

Mais à qui l'homme confiera-t-il le message qui illumine son intelligence et gonfle son cœur? L'homme, lui-même, à qui se racontera-t-il, écrit l'éminent philosophe, si ce n'est à son prochain? La présence qui l'habite, il voudra la communiquer; la personne humaine apparaît alors comme essentiellement ouverte sur autrui; elle réclame la société de ses semblables, non seulement pour trouver auprès d'eux ce qui comble son indigence, mais pour les faire profiter eux-mêmes de son expérience et de sa richesse.

La société politique peut subir de multiples variations à travers les âges, revêtir toutes les formes possibles et passer par toute une série de développements, elle est déjà inscrite dans la nature de l'homme, dans son indigence comme dans ses splendeurs.

### Le bien commun

Or, si les hommes entrent en société, c'est pour poursuivre ensemble une fin commune, c'est pour promouvoir un même bien commun. La fin de la société, enseigne Jacques Maritain, ne peut être que le bien commun du tout social. Mais afin de ne pas verser dans l'étatisme ou le collectivisme, il convient d'ajouter que le bien commun du tout social doit revêtir un caractère humain. Par un paradoxe dû à la nature humaine, le tout social est, en effet, composé de parties qui forment également des totalités, puisque la personne humaine est un tout supérieur à l'univers matériel. La société ne peut donc tout rapporter à elle-même et se sacrifier les parties. Le bien commun de la société, écrit Jacques Maritain, «c'est la bonne vie humaine de la multitude, d'une multitude de personnes, c'est-à-dire de totalités à la fois charnelles et spirituelles, et principalement spirituelles, bien qu'il leur arrive de vivre plus souvent dans la chair que dans l'esprit. Le bien commun de la cité est leur communion dans le bien-vivre, il est donc commun au tout et aux parties, je dis aux parties comme étant elles-mêmes des tous, puisque la notion de personne signifie totalité».

## La personne humaine et la société

Quelles sont, dans ces conditions, les relations entre la personne humaine et la société?

La personne humaine est un tout, mais c'est un tout faible et indigent, qui demande à être guidé, qui a besoin, pour remplir sa vocation, pour entreprendre sa démarche vers l'Absolu, de s'appuyer sur les autres. C'est un tout qui est aussi, sous certains rapports, une partie de la société. Grâce à l'organisation de la vie sociale, la personne humaine peut se nourrir, se vêtir, fréquenter les écoles, les universités, les



JACQUES MARITAIN

(photo Manuel)

groupements culturels, assurer la subsistance de son corps, l'épanouissement de son intelligence et de sa volonté. Pour le développement de sa vie tant charnelle que spirituelle, elle dépend totalement de la société. Celle-ci peut, en retour, invoquer des droits sur l'activité spirituelle et sur la vie même de l'homme. Dans des cas très graves, elle peut lui demander de sacrifier cette vie pour le salut du bien commun. Elle peut, dans les mêmes conjonctures et pour les mêmes raisons, demander, par exemple, à un mathématicien d'enseigner les mathématiques, à un chimiste d'enseigner la chimie.

D'un autre côté, cependant, l'homme est totalement supérieur à la société à cause de sa référence à l'Absolu. Il peut refuser de mourir pour une mauvaise cause. La société n'a pas le droit d'imposer au mathématicien ou au chimis-

te d'enseigner telles mathématiques ou telle chimie comme étant vraies, pour la seule raison qu'elles seraient conformes à l'intérêt social. Là, en effet, nous nous trouvons dans le domaine de la vérité et du bien, c'est-à-dire dans le domaine de l'Absolu, qui est supérieur à la société.

Ainsi donc, l'homme est totalement engagé dans la société et la transcende totalement, non pas selon la totalité de son être, mais selon certaines choses qui sont dans son être. Jacques Maritain évite ainsi la conception anarchiste qui veut que l'homme, selon tout son être, soit supérieur à la société (auquel cas la société n'aurait aucun droit sur l'homme) et la conception totalitaire qui veut que, selon tout son être, l'homme soit inférieur à la société (auquel cas l'homme n'aurait aucun droit sur la société).

## Le mouvement de la personne humaine dans la société

La vie sociale est ainsi naturelle à l'homme; mais parce que la personne humaine comme telle est une racine d'indépendance, il y aura toujours tension entre l'homme et le groupe. Dieu demeure, en effet, le principe et la fin de la personne humaine. L'homme, à cause de cela, sera toujours porté à dépasser le groupe auquel il appartient. Il sera dans la société un éternel insatisfait, passant de la société familiale à la société civile, créant au sein de cette dernière des groupements plus restreints et plus conformes à ses tendances intellectuelles et morales ou à ses intérêts professionnels, groupements qu'il cherchera encore à dépasser; entrant, tout en restant dans la société civile, dans une autre société supérieure à elle, l'Eglise, qui est dans le monde bien qu'elle ne soit pas du monde. C'est ce que Jacques Maritain appelle «le mouvement vertical de la personne au sein de la société».

## Les caractères de la société civile

A la suite de ces considérations, Jacques Maritain reconnaît quatre caractères principaux à une société civile conforme à l'idéal qu'il vient de tracer. Une telle société est *personnaliste*, parce qu'elle reconnaît qu'elle est un tout de personnes, dont la dignité lui est antérieure et qui aspirent vers une «parfaite liberté spirituelle que nulle société humaine ne suffit à donner». Elle est *communautaire* parce qu'elle reconnaît que l'homme tend naturellement au groupe et que le bien commun, comme tel, est supérieur aux biens particuliers des individus, c'est-à-dire des hommes considérés sous l'angle de leur appartenance au groupe et non de leur référence à l'Absolu. Elle est *pluraliste*, parce que, pour s'épanouir, l'homme s'appuie sur une pluralité de communautés soit inférieures, soit supérieures à la société civile et que celle-ci doit reconnaître juridiquement. Elle est *théiste ou chrétienne*, en ce sens qu'elle reconnaît que Dieu est le principe et la fin de la personne humaine, le principe du droit naturel, de la société poli-

tique et de l'autorité, en ce sens également qu'elle demeure ouverte aux courants de justice et de fraternité qui nous viennent de l'Évangile et qu'elle respecte l'activité spirituelle de l'Église et des diverses autres familles religieuses groupées au sein de la société civile.

### Le spirituel et le temporel

Développant ce dernier point de vue, Jacques Maritain nous dit que la société doit être *vitalement* et non *décorativement* chrétienne. Une société est décorativement chrétienne lorsque, par exemple, sa constitution commence par la formule trinitaire (Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit), lorsque les gens d'Église jouissent d'une situation privilégiée, lorsque les non chrétiens sont mis dans une situation d'infériorité civile ou politique, lorsque la religion chrétienne est déclarée religion d'État et que l'État punit des infractions à des règles purement religieuses, telles que la communion pascale ou le jeûne du carême; c'est, en somme, une société où le sort du christianisme en ce monde est livré aux soins et à la police de l'État.

Mais une société vitalement chrétienne est une société qui pratique les vertus chrétiennes de justice et de charité, qui reconnaît la liberté d'action de toutes les familles religieuses, qui respecte les consciences dans les questions mixtes où le temporel se mêle au spirituel, par exemple les questions concernant le mariage ou l'école, qui accorde aux fidèles de toutes les religions les facilités nécessaires dans leur œuvre d'assainissement moral auprès du peuple, qui se laisse pénétrer dans son ordre propre par les énergies surnaturelles de la grâce divine; c'est une société où le sort du christianisme en ce monde est livré à des moyens évangéliques et non pas à des moyens politiques, et cela non par je ne sais quelle indifférence à l'égard des religions, ou parce que toutes les religions auraient les mêmes droits — la vérité seule a des droits — mais par respect des consciences qui se dirigent vers Dieu dans la voie qu'elles ont reconnue comme étant la bonne.

Les deux sociétés politique et religieuse, dit avec insistance Jacques Maritain, ont aujourd'hui plus nettement défini leurs sphères respectives d'action. Le but de la société politique est l'aménagement de la cité temporelle qui groupe dans son sein des hommes appartenant à diverses croyances religieuses. Il est nécessaire, pour sauvegarder le bien commun de la cité, de reconnaître institutionnellement toutes les familles religieuses et de n'accorder de privilèges temporels à aucune d'elles, même s'il s'agit de la famille religieuse qui groupe l'immense majorité des citoyens. Agir autrement serait nuire au bien commun de la cité qui est un bien commun temporel.

### L'amitié fraternelle

Mais, demandera-t-on, sur le plan temporel lui-même une collaboration est-elle possible entre

des hommes appartenant à diverses familles religieuses, qui ont donc des conceptions différentes de l'homme, de sa destinée, de ses rapports avec ses semblables et avec la société politique? Sur quelle base établir une telle collaboration? On ne peut parler de tolérance, car la tolérance signifie que l'on se supporte et non que l'on collabore. Il faut des principes communs pour collaborer, et cette communauté de principes ne saurait être recherchée dans une amputation de nos doctrines religieuses, car la vérité est sainte et c'est elle qui a tous les droits.

La collaboration est possible, répond Jacques Maritain, si l'on reconnaît que le principe de l'unité politique de la nation réside dans l'amitié fraternelle de tous les membres de la cité, principe de conduite qui contient pratiquement bien des implications, parmi lesquelles Jacques Maritain cite principalement: *la sainteté de la vérité*, car «si l'homme peut courber la vérité au gré de ses désirs, comment ne voudrait-il pas courber de même autrui?»; *la valeur de la bonne volonté*, qu'il ne faut pas confondre avec la bonne velléité, car la bonne volonté représente cet effort permanent fourni par l'homme qui veut sortir de lui-même, se délivrer de la gangue de ses égoïsmes, pour aller au devant de ses frères, les comprendre et travailler à rendre plus humain leur séjour sur la terre; *la dignité de la personne humaine* «avec les droits qu'elle entraîne et les réalités qui la fondent, je veux dire la spiritualité de l'âme humaine et sa destinée éternelle».

### L'égalité

Mais si l'amitié fraternelle est la base de l'unité politique de la nation, base beaucoup plus vitale que juridique d'ailleurs, si donc elle est la base de la paix et du progrès social, ne faut-il pas reconnaître que tout progrès social se caractérise par un sens plus fort de l'égalité fondamentale qui existe entre les hommes? «L'amitié, nous dit Saint Thomas d'Aquin, ne peut pas exister entre des êtres trop distants les uns des autres. L'amitié suppose que les êtres sont rapprochés les uns des autres et sont parvenus à l'égalité entre eux».

Au point de vue institutionnel, cette égalité se réalisera dans la mesure où progresseront, dans la société, la justice et le droit, dans la mesure où chacun sera traité réellement selon son mérite, dans la mesure où sera donc réalisée l'égalité proportionnelle. Grâce à la justice, en effet, qui traite chacun selon son mérite, l'égalité fondamentale de tous les hommes passe ainsi dans le registre même des inégalités sociales, ce qui permet d'éviter le double écueil esclavagiste et égalitaire où versent respectivement le nominalisme et l'idéalisme. La première de ces philosophies refuse de reconnaître l'unité de l'essence humaine et ne concentre son attention que sur les inégalités de fait; elle mène ainsi plus ou moins rapidement à l'esclavage. La seconde refuse de considérer les inégalités de fait et ne

concentre son attention que sur l'unité de l'essence humaine: elle introduit dans la société un principe d'anarchie.

A part l'égalité proportionnelle requise en vertu du caractère organique de la société et de la différence des fonctions qui en découle, il faut reconnaître à tous les hommes une égalité absolue dans l'exercice de certains droits ou de certaines libertés qui reviennent à la personne humaine comme telle, c'est-à-dire indépendamment de son rôle social.

Le premier de ces droits, d'après Jacques Maritain, est la liberté de la conscience. La personne humaine doit aller vers Dieu dans le chemin que sa conscience a reconnu pour vrai. Elle est obligée vis-à-vis de Dieu, non vis-à-vis d'aucune autorité temporelle. Si la voie qu'elle a suivie est manifestement immorale et met l'ordre social en péril, l'Etat a le droit d'intervenir, non pour réformer le jugement de cette personne, mais pour l'empêcher de continuer son mal dans la société.

Avant d'appartenir à la société, la personne humaine appartient à la famille, par l'intermédiaire de laquelle elle s'intègre au corps social. L'Etat ne peut, sans verser dans la tyrannie, priver la famille de son rôle éducateur. Seule l'indignité manifeste des parents peut l'y autoriser, car, à la vérité, dans ce cas, ce n'est pas l'Etat qui prive la famille de son rôle éducateur, c'est elle-même qui s'en prive.

Les aspirations radicales de la personne humaine vers autrui fondent le droit d'association. Ce droit est antérieur et supérieur à l'Etat. Celui-ci peut en réglementer l'exercice, non le méconnaître. Par là se trouve justifié le droit d'entrer dans une congrégation religieuse, de faire partie d'un groupement culturel ou professionnel... Le droit de se marier avec qui l'on veut relève également de cette aspiration profonde de la personne humaine vers autrui. L'Etat (l'Eglise aussi pour les chrétiens) peut réglementer l'exercice de ce choix, il ne peut pas imposer le choix.

Enfin, le droit de choisir son travail intéresse aussi la personne humaine comme telle, car il est étroitement lié à son devoir d'épanouissement. L'Etat peut réglementer l'exercice de ce droit, par exemple exiger certains diplômes pour l'exercice d'une profession déterminée, mais il ne peut imposer le choix. Seules des conditions sociales particulières qui mettent en péril le bien commun de la cité, par exemple l'état de guerre, peuvent amener l'Etat à imposer un genre déterminé de travail. Son intervention sur ce point n'est pas justifiable en temps normal.

Tous ces droits — dont la liste n'est pas limitative — appartiennent au même degré à n'importe quel homme.

### Valeur humaine de la démocratie

Liberté de la personne humaine dans tout ce qui a rapport à l'Absolu; égalité, synonyme de

justice, requise en vertu de l'unité fondamentale de la nature humaine; fraternité, principe de l'unité politique de la nation, n'avons-nous pas ainsi les trois vertus, qui sont comme le ferment de l'idéal démocratique? Certes, elles peuvent exister sous n'importe quel régime, mais elles hâtent, sans aucun doute, l'avènement de la démocratie politique.

Retenons, par ailleurs, avec Jacques Maritain, que le droit positif doit déterminer des tendances qui appartiennent au droit naturel, concrétiser certains vœux qui, à un niveau plus profond, sont ceux de la nature humaine. Or, si celle-ci tend naturellement vers autrui, si l'homme, au dire d'Aristote, est un animal politique, ce n'est pas seulement qu'il veuille vivre en société politique, c'est qu'il veut aussi, étant un être responsable, participer à la vie politique dans laquelle il est engagé. Un régime démocratique, c'est-à-dire un régime de liberté où le peuple désigne lui-même les tenants de l'autorité, revêt ainsi, d'après Jacques Maritain, une signification beaucoup plus humaine que n'importe quel autre régime où le peuple ne fait qu'exécuter des ordres qui lui viennent d'en haut.

### La démocratie

Arrivés à ce point de notre exposé, nous demanderons à Julien Benda de nous définir la démocratie et de nous mettre en garde contre certains périls qui la menacent.

Le principe caractéristique de la démocratie, nous dit Benda, est le respect de la personne humaine, la reconnaissance de certains droits à l'homme du seul fait qu'il est homme. Je n'ai pas besoin de souligner le caractère humaniste d'une telle définition. S'appuyant sur le rationalisme kantien, Julien Benda rejoint, dans la pratique, les affirmations fondamentales de Sertilanges et de Maritain dont la philosophie est nettement théocentrique et chrétienne.

Dans l'ordre de la politique intérieure, continue Benda, la démocratie affirme la primauté de la personne humaine au service de laquelle est subordonné l'Etat. Dans les rapports des Etats, elle prône le principe d'une morale internationale et condamne donc le machiavélisme, c'est-à-dire la prétention que la politique doit se développer selon des considérations utilitaires, abstraction faite de toute règle supérieure de morale.

A la lumière de ces principes, Julien Benda reconnaît, comme traits essentiels de la démocratie, le droit pour la personne humaine de n'être soumise qu'aux lois et de ne jamais être punie qu'en vertu de la loi; le droit — après avoir «satisfait aux obligations de l'impôt et du service militaire» — d'exercer librement son activité, fût-elle entièrement indifférente à la vie publique; le droit d'élever sa condition sociale autant qu'elle le peut; le droit d'intervenir dans la gestion des affaires publiques soit directement, soit indirectement «par des représentants de la nation, élus, contrôlables et révocables». Ces prin-



cipes sont adaptés à l'état de paix; c'est que, pour la démocratie, la paix représente une valeur morale.

### Les dangers de la démocratie

Or, il importe que la démocratie se prémunisse contre certains dangers provoqués par l'abus de ses principes et par des idées arbitrairement introduites dans son concept. Les pages consacrées par Benda à la dénonciation de ces dangers sont, je crois, parmi les plus puissantes de son



JULIEN BENDA

livre, à cause du réalisme remarquable dont elles témoignent. On y trouve, magistralement développée, cette idée que la démocratie, étant un corps terrestre et non une réalité angélique, doit, sous peine de mort, se défendre contre ceux qui oublient sa condition.

On ne saurait, par exemple, écrit Benda, s'appuyer sur le principe de la liberté des opinions pour accorder la liberté à des hommes dont le seul but est la destruction de toute liberté. Prôner la liberté à tout prix, c'est aller contre la liberté, c'est la compromettre. Certains principes doivent être hors de discussion, ceux précisément qui concernent le respect dû à la personne humaine et son droit à la liberté d'action ou d'opinion dans les limites des principes fondamentaux de la vie nationale.

C'est également une erreur et même un crime de vouloir la paix à n'importe quelle condition, car la justice est supérieure à la paix, et ce faux pacifisme ne peut aboutir qu'à la disparition des nations et à la ruine des démocraties. Les démocraties

ne doivent pas aimer la guerre pour elle-même, mais à cause de la paix juste vers laquelle la guerre doit être orientée; quand elles prennent les armes dans cet esprit et pourvu qu'elles ne veuillent tirer aucun profit illégitime de leur action, elles servent en vérité leur idéal de paix au lieu de le trahir. Julien Benda rejoint ainsi l'enseignement même de Saint Thomas d'Aquin, dont il fait d'ailleurs état dans son livre.

Il existe aussi un égalitarisme et un universalisme funestes à la cause démocratique. C'est l'égalitarisme absolu, celui qui entend procéder à un nivellement par le bas, qui refuse de reconnaître tout mérite et qui ignore que la véritable égalité doit être proportionnelle et non uniforme. C'est l'universalisme qui prétend traiter tous les peuples sur le même pied, alors que certains d'entre eux manifestent de longue date le mépris de la personne humaine et des suprêmes valeurs morales. L'égalité à l'égard des peuples doit être, elle aussi, proportionnelle, elle doit tenir compte de leur degré de moralité, de leur degré de civilisation. «La démocratie, en expulsant ces agents de mort, écrit Julien Benda, montrera qu'elle constitue, comme les systèmes adverses, un organisme qui entend vivre; ce qui ne l'empêche pas, ce point hormis, de radicalement différer d'eux».

La démocratie court également un autre danger, d'ordre politique, sur lequel insiste Jacques Maritain. C'est le danger que le pouvoir soit exercé non pas au profit de la multitude, mais au profit du parti politique qui triomphe aux élections. Remarquons, toutefois, nous dit le philosophe, que ce danger n'est pas écarté sous un régime de dictature à parti unique; il y est, au contraire, porté à son paroxysme, car alors aucune critique, aucun contrôle ne viennent diminuer les abus du gouvernement. Il est, en outre, possible, sous un régime de pluralités de partis politiques, d'éviter ou, tout au moins, d'atténuer grandement ce danger. On pourrait, par exemple (et ce n'est qu'un exemple, car Jacques Maritain nous avertit qu'il est philosophe et non législateur et il ne donne cet exemple qu'à titre de simple illustration), on pourrait, par exemple, dit-il, tout en maintenant le contrôle des chambres législatives, leur refuser le droit de renverser le gouvernement. Le gouvernement n'échapperait pas (pour cela au contrôle des assemblées. Ce contrôle, essentiel à tout régime démocratique, n'est pas lié à la possibilité de renverser le gouvernement. Il a d'autres façons de s'exercer, tout d'abord par l'invalidation des décrets jugés contraires aux lois, et par bien d'autres moyens encore que la Constitution peut prévoir (par exemple, par le refus de voter les impôts proposés, ou par des admonitions adressées au Président, ou, dans les cas les plus graves, et sur un vote réunissant une forte majorité des assemblées, par un appel à un referendum populaire)). Quant au chef de l'Etat lui-même, sous un régime républicain, il pourrait être élu par le peuple, non pas sur une liste présentée par les partis politiques, mais entre deux candidats dont

l'un serait proposé par les assemblées législatives et l'autre par les corps consultatifs (représentant l'activité sociale du pays) dont Jacques Maritain souhaite la création. Le Chef de l'Etat ne serait plus alors l'homme d'un parti et il y aurait ainsi plus de chances pour que le gouvernement, formé par lui et responsable devant lui, tout en restant soumis au contrôle des chambres, ne soit pas l'instrument d'un parti politique. Je répète que c'est là un simple exemple proposé par Jacques Maritain pour montrer que, sous un régime démocratique, la continuité du pouvoir et la poursuite du bien commun sont choses possibles.

### Les élites populaires

A part les dangers qu'elle doit éviter, la démocratie politique soulève un grand problème, celui de l'éducation du peuple. Du moment qu'elle est le gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple, il est indispensable, si l'on veut éviter le désordre, l'anarchie et l'immoralité dans les affaires publiques, d'instruire le peuple, de travailler à la purification de ses mœurs, de lui apprendre à réfléchir, à se dégager de ses limites propres pour se hausser au niveau du bien commun, à dominer ses passions, à développer en lui le sens critique. Un tel effort est d'autant plus exigé dans un régime de démocratie que les personnes ne manqueront pas qui spéculeront sur les faiblesses et les besoins du peuple et qui chercheront à le corrompre et à faire de lui une masse informe soit en flattant ses instincts les plus vils, soit en aveuglant par une publicité tendancieuse, soit en achetant ses faveurs avec de l'argent. Ici se pose le problème des élites populaires. C'est du sein même du peuple, nous dit Jacques Maritain, c'est de ses propres profondeurs que doivent émerger les élites. Fortement enracinées dans leurs milieux, elles leur imprimeront un mouvement de générosité, elles y créeront un courant de purification, qui se distinguera par des exigences de vérité, de franchise, de domination de ses instincts, d'amour du bien public. La formation d'élites émergeant du sein même du peuple et vivant de sa propre vie redonnera à la démocratie une vigueur nouvelle qui en fera un régime plein de jeunesse, réellement adapté aux exigences actuelles de la vie publique et du respect de la personne humaine.

### La démocratie sociale

La démocratie, toutefois, sera bien loin d'avoir réalisé ses promesses tant qu'elle ne se sera pas incarnée dans la vie sociale. Ce chapitre est principalement traité par Georges Gurvitch et Jacques Maritain.

Il faut libérer le travailleur de ce que Jacques Maritain appelle «l'absolutisme du profit privé». Quelle confiance l'homme du peuple peut-il avoir dans la démocratie politique, quelle signification humaine peut-il lui conférer, lorsque, dans sa vie quotidienne, les exigences du patronat l'humili-

ent sans cesse et blessent gravement sa dignité, lorsque son sort et celui de sa famille ne dépendent en aucune façon de lui, mais sont réglés par des pouvoirs mystérieux qu'exercent de loin quelques seigneurs de la finance? Il est indispensable d'enraciner fortement la démocratie dans la vie sociale elle-même, en intégrant l'homme du peuple aux divers groupes auxquels il appartient, c'est-à-dire en lui donnant une part active dans leur organisation, dans leur développement ainsi que dans les droits et les devoirs qui en découlent.

Or, la vie sociale se présente comme un tout multiforme. Elle est caractérisée par une richesse de variétés qui jaillissent de son sein, par un pluralisme d'aspects, indispensable pour lui permettre d'atteindre sa fin, qui est l'épanouissement de la totale vie humaine. Il existe, dans la vie sociale, un pluralisme de fait, qui n'est pas une création de l'Etat, mais une création naturelle de la société, commandée par les exigences de la nature humaine, pluralisme qui se développe nécessairement avec les progrès et la complexité croissante de la vie sociale.

Ce pluralisme de fait demande à se projeter de lui-même sur le plan juridique. Dès qu'un groupe humain se forme, que ce soit dans le domaine de la profession, de la culture, de la religion, de la famille ou dans tout autre domaine que l'on puisse supposer, immédiatement ce groupe s'organise et institue entre ses membres des liens de droit qui correspondent au but que poursuit le groupe en question. Le groupe n'attend pas l'intervention de l'Etat pour établir ces liens de droit. L'histoire est là pour nous prouver qu'à une époque où l'Etat ne s'attribuait qu'une compétence très limitée, les exigences de la vie sociale faisaient surgir des groupements inférieurs à la société civile, destinés à répondre à des buts très précis. De nos jours même, où l'Etat est travaillé par le virus totalitaire, ce pluralisme de la vie sociale continue à se manifester avec force et l'Etat n'intervient que lorsque les groupements privés ont atteint une certaine importance qui intéresse la vie du tout social. Il intervient alors pour régler juridiquement la vie et l'activité de ces groupes. Mais cette réglementation existait déjà, elle avait été instituée par le groupe lui-même et, le plus souvent, l'Etat ne fait que sanctionner ce que le groupe avait déjà formulé. Il ne peut en être autrement si l'on songe que toute règle de droit, pour avoir un minimum de validité, doit nécessairement tenir compte du milieu dans lequel elle doit être appliquée.

Puisque le pluralisme de fait et de droit est une nécessité de la vie sociale, l'idéal est de trouver une technique pluraliste qui permette de se servir de cette nécessité dans l'œuvre d'affranchissement de l'homme, dans l'œuvre de libération humaine. De nos jours, la liberté de l'homme est menacée par deux graves dangers, le danger du féodalisme économique et celui des prétentions totalitaires de l'Etat. C'est contre ces deux dangers qu'il faut organiser la cité pluraliste.

La technique pluraliste n'est pas envisagée de la même façon par Georges Gurvitch et Jacques Maritain, mais le principe dont ils se réclament est le même. Ce principe est que l'homme de l'humanité commune doit pouvoir participer d'une manière active à tous les aspects sociaux qui intéressent sa vie. Il doit pouvoir, par ses représentants, gérer et contrôler l'activité professionnelle, gérer et contrôler ses caisses d'assurances, participer à l'œuvre de l'éducation scolaire de ses enfants, participer enfin d'une manière active à l'organisation même des groupes et des ensembles dans lesquels il est engagé.

Pour que cette participation devienne effective, il est nécessaire de transformer profondément le régime de la propriété des biens de production. Dans de larges secteurs de la vie économique, la propriété devra revêtir un caractère communautaire, non pas étatique —, c'est-à-dire qu'elle appartiendra à la communauté professionnelle organisée et composée de tous ceux qui en font partie: ouvriers, techniciens, bailleurs de fonds, consommateurs, usagers.

Georges Gurvitch pousse à une rigueur quelque peu extrême le souci de cette intégration de l'individu et du groupe à l'organisation de leur vie sociale. Il demande que les groupements de producteurs, de consommateurs et d'usagers soient représentés au sommet de l'échelle sociale par un Conseil National Economique, souverain dans son ordre, qui se réserverait le pouvoir «de diriger la marche générale de l'économie nationale» et qui traiterait d'égal à égal avec l'Etat dans toutes les affaires où le politique et l'économique se trouveraient liés, et cela afin d'arrêter les tendances totalitaires de l'Etat moderne.

Jacques Maritain aboutit à des conclusions plus modérées. Il importe, dit-il avec force, de distinguer la fonction politique de l'Etat et le caractère économique de la profession. Que l'Etat s'occupe de la profession dans le cadre du bien commun de la cité, nul ne pourrait le lui reprocher. Qu'il y ait, par ailleurs, des chambres professionnelles à côté des chambres politiques, la chose est recommandable. Mais ces chambres professionnelles, enseigne-t-il, ne peuvent avoir qu'un caractère consultatif. Il appartient aux chambres politiques de voter les lois et de prendre les mesures générales exigées par le bien commun de la cité qui inclut le bien de la profession. Le rôle de l'Etat est celui d'un ordonnateur, d'un régulateur du bien commun, non d'un organisateur qui substituerait son action à celle des membres de la profession. L'Etat, dans cette théorie, a le droit de s'occuper de la profession dans des questions «qui regardent la totalité même de la cité et de sa vie», qui dépassent donc le cadre de la profession, non dans des questions qui intéressent l'organisation et l'activité internes de la profession.

La vie sociale et politique se développera, dans ces conditions, sous un régime de démocratie intégrale. Dans la conscience du peuple, toutes les libertés seront alors liées et hiérarchisées, prenant leur point de départ presque au niveau de

la vie biologique pour s'épanouir dans l'ampleur d'une activité politique orientée vers le bien commun de la cité.

### Le machiavélisme

Ce bien commun est d'abord un bien humain. A ce titre, il ne saurait exister s'il est immoral. Mais, dira-t-on, le mal triomphe en politique, le machiavélisme se développe consciemment depuis quatre siècles et il a envahi tout le domaine de la chose publique. Comment pourra-t-on soumettre celle-ci à l'empire de la morale?

Le machiavélisme, répond Jacques Maritain, ne triomphe pas en politique. Il est, au contraire, un germe de dissolution et de mort dans l'Etat qui s'en réclame. L'illusion d'un triomphe quelconque du mal vient de ce que l'on confond la durée d'un Etat avec celle d'un homme. Le politicien qui méprise la morale et qui, à cause de ce mépris, remporte un ensemble de succès frappants, croit peut-être que sa politique réussit. Mais sa politique est insensée, car elle cherche à ramener à ses pauvres dimensions d'homme l'âge historique d'un Etat qui s'étend sur des siècles. Pour savoir si le machiavélisme réussit, il faut se demander quelles sont les conséquences des actes politiques immoraux dans la vie de la nation et non au cours de la vie d'un homme. Avec un luxe d'arguments prodigieusement lumineux, Jacques Maritain démontre que le mal, parce qu'il est essentiellement négatif, parce qu'il est essentiellement privation d'être, ne peut produire que des fruits de mort. Il détruit l'autorité morale de l'Etat et la cohésion de la communauté nationale; il provoque l'affaissement général des caractères et mène droit à la décadence. Le Père Sertillanges écrit dans le même sens: «Quand les pouvoirs abusent ou abdiquent, ils invitent le peuple entier à l'abus et à l'abandon de lui-même; ils provoquent les réactions; ils propagent des semences de révolutions. Il n'y a pas de révolution ou de désordre qui ne provienne de quelque vice de l'autorité, soit par action, soit par omission. Tout ce qui est bien gouverné se tient au calme et prospère. Et ce qui gouverne, directement ou indirectement, c'est la conscience».

Les fruits de mort, dont parle Maritain, n'apparaissent d'ordinaire dans la vie nationale que longtemps après le mal qui les a engendrés. C'est pourquoi, il est souvent difficile d'établir historiquement la relation de cause à effet entre le mal et ses lointaines conséquences catastrophiques. Mais cette relation existe, elle est dans la nature des choses.

Jacques Maritain se garde bien de confondre la morale politique avec la niaiserie de certains idéalistes. Si la politique doit être morale, la vraie morale est essentiellement réaliste. Elle tient compte des données de fait, elle enseigne la prudence et recommande au besoin la force. Mais elle est incompatible avec le mensonge, la mauvaise foi et le mépris de la dignité humaine.

Si certains Etats, malgré leur fidélité à la morale, sont vaincus, détruits et disparaissent en tant qu'Etats, la morale ne saurait en être tenue responsable, nous dit l'éminent philosophe. C'est pour des raisons étrangères à la morale que ces Etats disparaissent. On a, par exemple, affaire à un Etat petit, pauvre et désarmé, en face d'un Etat grand et puissant. Ce dernier absorbe l'autre. Il est faux de dire que c'est à cause de sa fidélité à la morale que le petit Etat a été absorbé. Sa défaite est due à sa faiblesse matérielle et non à sa force morale. Si, à cette faiblesse matérielle, le petit Etat avait ajouté une faiblesse morale, il aurait simplement introduit dans son sein une cause interne de désagrégation. Mais dans la mesure où un Etat reste fidèle à la morale politique, dans cette mesure — toutes choses égales sur les autres plans — il tend à vivre, et même si, à cause de sa faiblesse matérielle, il succombe et disparaît en tant qu'Etat, l'idéal moral qui avait animé son peuple et constitué l'âme de sa cohésion continuera à vivre dans le peuple et sera le gage d'une future résurrection nationale. Tel fut, par exemple, le cas de la Pologne. Au cours du XVIII<sup>ème</sup> siècle, elle fut partagée et absorbée par trois Etats machiavéliques. Mais l'idéal moral qui animait le peuple polonais continua à vivre sous l'oppression et permit, longtemps plus tard, à la nation polonaise de ressusciter et de se constituer en Etat.

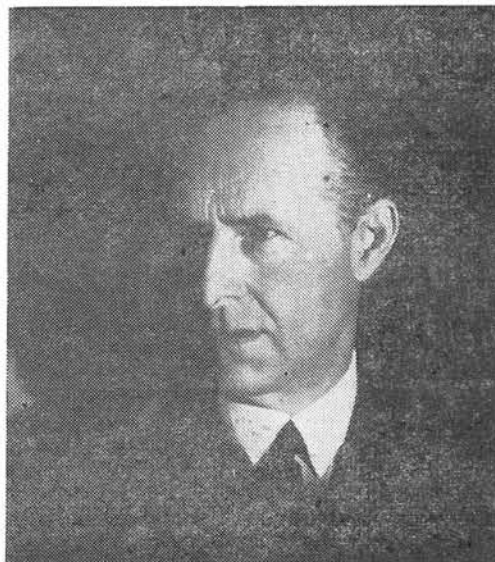
### L'évolution de l'humanité

Ces considérations sur le machiavélisme, qui impliquent la nécessité d'élargir nos horizons pour bien juger de la chose politique, nous font mieux comprendre le souci qu'ont certains philosophes de situer le présent dans la ligne de l'évolution générale de la nature. A la vérité, seul un grand poète au regard d'aigle, qui soit en même temps un homme de science, de philosophie et de foi, pourrait être à même de chanter convenablement la grande épopée de la nature qui, depuis l'apparition des corpuscules, poursuit sa marche de plusieurs millions de siècles jusqu'au triomphe définitif de l'esprit dans l'humanité.

Ce problème de l'évolution morale et spirituelle dans le cadre de l'évolution générale de la nature est principalement traité par Lecomte du Noüy dans ses deux livres sur «L'Avenir de l'Esprit» et «La Dignité Humaine». Jacques Maritain lui consacre aussi quelques développements dans «Les Droits de l'Homme et la Loi Naturelle».

Ramenée à ses traits essentiels, cette théorie consiste à enregistrer le prodigieux effort de la Nature qui, à travers une période que certains savants évaluent à dix milliards d'années, tendait, par l'apparition successive des corpuscules, des atomes, des molécules, de la vie végétale et des espèces animales, à l'apparition de l'homme et de la vie spirituelle. La spiritualité dans le monde s'affirme ainsi comme le but assigné par Dieu à l'effort de la Nature.

Les deux philosophes se rencontrent pour affirmer que l'effort de la nature n'a pas pris fin avec l'apparition de l'esprit. L'évolution doit continuer, désormais par le fait de l'homme conscient, dans le sens même de l'esprit, c'est-à-dire d'une connaissance plus profonde, d'une liberté, d'une justice et d'une fraternité toujours plus grandes, d'une organisation humaine parfaite qui ne soit pas imposée par quelque agent extérieur, mais qui jaillisse des propres énergies internes de l'homme. Ce progrès, qui s'inscrit dans la ligne même de la nature, ne peut pas être automatique: il est principalement dû aux



LECOMTE DU NOUY

énergies spirituelles qui travaillent l'histoire du monde, à l'action des saints, des penseurs, des héros, des savants, de tous ceux qui vivent leur conviction que l'humanité doit poursuivre sa marche en avant.

Par certains côtés, cependant, l'hypothèse de Lecomte du Noüy présente un grave danger. Ce savant expose que les espèces dont les organes s'adaptent le plus parfaitement au milieu ambiant acquièrent, de ce fait, une stabilité qui les élimine du mouvement évolutif. Les sujets qui évoluent sont inadaptés à leur milieu. C'est pourquoi, ils sont dans un état de déséquilibre qui empêche leur stabilisation et annonce l'apparition de nouvelles formes. Le malheur est que Lecomte du Noüy applique son hypothèse à l'humanité. D'après lui, de larges groupements humains se seraient peut-être adaptés déjà à un état dépassé. Ils ne pourraient plus progresser véritablement et se trouveraient ainsi dans une situation d'infériorité par rapport à la partie de l'humanité qui évolue. Sans le vouloir peut-être, ce penseur verse dans le racisme.



Pour Jacques Maritain, au contraire, l'universalisme et l'indépendance de l'esprit, qui existent en tout homme, témoignent de l'unité de la nature humaine. «Le primitif et le civilisé — écrit-il dans les «Principes d'une Politique Humaniste» — participent à des degrés différents et sous des rapports différents les communes vertus dont l'espèce humaine est capable, et si l'un manifeste davantage les richesses solaires de l'intelligence humaine, l'autre manifeste davantage les richesses nocturnes de l'humaine imagination et de l'humain instinct. L'animal sera toujours supérieur au végétal, mais la bourgeoisie industrielle peut remplacer la noblesse féodale à la tête de la société, et l'homme de couleur peut devenir, si les circonstances historiques s'y prêtent, supérieur au blanc en vertus de civilisation».

D'après Lecomte du Noüy, le but de l'évolution actuelle de l'humanité est l'apparition d'une nouvelle espèce qui soit «complètement libérée de ses chaînes héréditaires, de son esclavage physiologique». Il laisse entendre que cette nouvelle espèce fera son apparition dans l'histoire après plusieurs siècles d'efforts, d'épreuves et de douleurs. Le christianisme profond de Jacques Maritain lui inspire une autre conception des choses. Oui, nous devons tendre vers la cité parfaite où nous serons complètement libérés de tout esclavage physiologique, où triompheront sans partage l'amour et la liberté. Mais la cité parfaite ne sera pas édiflée dans le temps. Elle se réalisera pour l'humanité dans un jour qui se situe au delà de l'histoire, lors de la Parousie, c'est-à-dire du second avènement du Christ et de la résurrection des morts. L'évolution de la nature vers l'esprit prendra alors fin, car elle aura revêtu sa pleine signification.

### La vie spirituelle

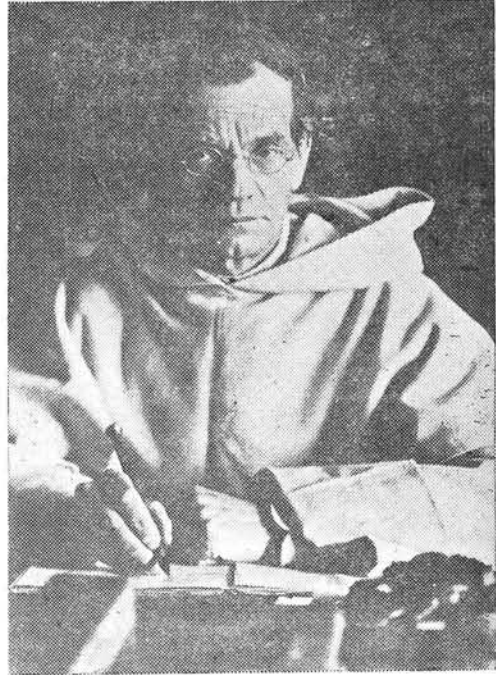
Pour hâter le progrès de l'humanité, ces philosophes insistent sur la nécessité d'un large courant de spiritualité qui traverse toutes les couches de la population. Nous sommes ainsi amenés à leur demander quelle conception ils se font de la vie spirituelle.

Cette question est traitée surtout par le Père Sertillanges et Jacques Maritain. Leur conception de la vie spirituelle est typiquement chrétienne. Je me contenterai de rapporter l'expression que lui donne Jacques Maritain, parce qu'elle me semble être la plus complète et la mieux formulée.

Les grandes civilisations antiques, nous dit-il, ont compris que la vie contemplative est supérieure à la vie active; mais, pour elles, cette vie contemplative constituait un état auquel on pouvait parvenir par la suprême tension des seules énergies intellectuelles de l'homme. C'est pourquoi, elle restait l'apanage de quelques privilégiés pour lesquels travaillait la multitude des esclaves. Le monde moderne, par contre, a proclamé l'affranchissement de cette multitude, mais il ne sait où trouver les biens qui lui permettront

de s'épanouir, car il préfère la technique à la sagesse et proclame que la béatitude ne réside pas dans la contemplation mais dans le travail qui nous rend maîtres et possesseurs de la nature.

Mais, répond Jacques Maritain, ce qui libère vraiment l'homme, c'est la contemplation qui est en nous l'œuvre de l'Amour divin, non de la suprême tension de nos énergies intellectuelles. Celui-là est dit libre, en effet, qui est cause de soi, qui n'agit donc pas sous l'influence d'une cause étrangère. Par ailleurs, si nous considérons les tendances radicales de la nature humai-



Père SERTILLANGES

(Photo Manuel)

ne comme telle, force nous est de reconnaître qu'elles s'orientent vers le bien, car elles sont l'une des multiples manifestations de l'infinie perfection divine. Or, par l'Amour qu'il infuse en nous, l'Esprit de Dieu incline actuellement notre volonté dans le sens de ces tendances radicales, dans le sens du bien par conséquent; et cette inclination se fait selon le poids même de la volonté, «car le propre de l'amitié, d'après Saint Thomas d'Aquin, est que l'ami soit à l'unisson de l'aimé dans les choses que celui-ci veut».

Par son action, l'Esprit de Dieu nous délivre ainsi d'un double esclavage, celui du péché et celui de la Loi. Par le péché, nous allons contre les tendances radicales de la nature humaine, nous obéissons donc à une cause étrangère dont nous devenons les esclaves. Mais le péché con-

sidéré selon la tendance actuelle de notre volonté revêt l'apparence du bien. Si, dans ces conditions, nous ne le commettons pas par crainte de la Loi, nous devenons les esclaves de la Loi, car nous obéissons à une cause étrangère à nos tendances actuelles. Mais l'amour divin épanouit notre liberté en nous faisant agir spontanément selon le vœu même de notre nature. C'est pourquoi, l'apôtre Paul écrit: «Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté» et encore: «Si vous êtes conduits par l'Esprit, vous n'êtes plus sous la Loi».

Cette contemplation surnaturelle, vraiment libératrice, demeure ouverte aux gens cultivés comme aux ignorants, aux riches comme aux pauvres, à ceux qui se livrent aux activités de l'esprit comme à ceux qui vivent du travail de leurs mains. Tous y ont droit et tous peuvent y avoir accès, puisqu'elle procède beaucoup plus de l'Amour divin que des forces de l'homme. Voilà, nous dit Jacques Maritain, ce que le Seigneur Jésus est venu nous enseigner et que le monde antique ignorait totalement.

Or la grâce ne détruit pas la nature; elle la suppose et la parfait. Aussi, la liberté spirituelle des enfants de Dieu, à laquelle le Seigneur Jésus convie tous les hommes sans exception, devait, par voie indirecte, délivrer de grandes vérités naturelles et produire de substantiels changements dans l'ordre temporel. Elle devait progressivement éliminer l'esclavage de la conscience humaine et des institutions sociales et, en faisant reconnaître l'égalité fondamentale de tous les hommes, promouvoir un ordre temporel où cet-

te égalité serait réalisée proportionnellement aux mérites et aux charges de chacun.

Cette grande révolution spirituelle, qui insiste sur la primauté de la vie intérieure, de la contemplation divine, devait aussi, par voie indirecte, nous révéler que, dans l'ordre naturel lui-même, le travail a pour fin les activités supérieures de l'âme humaine, c'est-à-dire la connaissance et l'amour. Aussi, répétant le vœu formulé par Bergson, Jacques Maritain espère qu'une grande transformation morale permettra un jour à la mécanique d'appeler la mystique, grâce aux larges moments de loisir qui pourront être accordés aux travailleurs et durant lesquels il leur sera possible de se livrer à ces activités de connaissance et d'amour.

Cette même révolution devait enfin nous révéler, toujours progressivement et par voie indirecte, que, dans l'ordre social, le bien commun de la cité est principalement constitué non par la domination politique des nations ni par la domination industrielle de la nature, mais par ce qui forme, en quelque sorte, la vie intérieure des civilisations, je veux dire la réalisation d'un «régime de justice et d'amitié civile, de liberté et de coopération fraternelle».

Tel est le message que, depuis 1940, nous transmettent quelques philosophes français. Par leur intermédiaire, la France nous signifie qu'elle entend ne pas trahir sa mission civilisatrice, car aujourd'hui comme hier, et malgré ses épreuves, la France demeure encore la conscience de l'humanité.

M. YACCARINI.

## Articles et Chroniques

# De l'exotisme à l'exodisme et de l'exodisme au roman régionaliste

par **René Maran**

L'exotisme tend, de jour en jour, à prendre dans le monde des lettres françaises contemporaines une place de plus en plus grande. M. Ernest Babut nous en donne excellemment la raison dans le cinquième fascicule de ses *Cahiers Indochinois*. «L'exotisme, y dit-il, flatte notre goût romanesque pour l'étrange; il excite notre curiosité; il nous promet des sensations nouvelles; il a l'attrait de ces fruits des tropiques qui mettent en nous comme un reflet ensoleillé de leur verger natal. L'exotisme est partout où les paysages sont différents de ceux qui servent de cadre à la vie de notre race, partout où les hommes paraissent être moins nos semblables; mais il est surtout dans le décor des floraisons luxuriantes, dans la beauté épanouie du ciel miraculeux, parmi la douceur parfumée des îles heureuses.

«Car nous gardons au fond de nous une nostalgique prédilection pour les pays du soleil. Le vieux rêve sémite a passé sur notre âme aryenne, et y a laissé le mirage de ses jardins paradisiaques, lumineux et tièdes dans leur splendeur équatoriale. Puis, nous subissons toujours l'hérédité millénaire de cet instinct qui oriente sans cesse l'exode de nos races, filles du nord glacé, vers le cœur brûlant de la terre.

«Enfin, la littérature exotique satisfait encore ce perpétuel désir de la lointaine aventure, reste de l'esprit nomade de nos primitifs ancêtres».

Il semble bien que le fondateur, en France, et le grand-maître de cette littérature exotique si parfaitement définie par M. Ernest Babut soit, non pas Bernardin de Saint-Pierre, dont les romans mièvres et touchants portent la marque de l'époque où florissaient le mythe du «bon sauvage» et les comédies larmoyantes de Nivelle de la Chaussée, mais plutôt François-René de Chateaubriand, qui tira de son *Voyage en Amérique* les matériaux dont il se servit pour composer *Atala*, *René* et *Les Natchez*.

Qui ne connaît l'admirable description qu'il nous a faite du grand Mesqaschébé ou Mississipi? «Ce fleuve, écrit-il, arrose une délicieuse contrée, que les habitants des Etats-Unis appellent le nouvel Eden, et à qui les Français ont laissé le doux nom de Louisiane...

«Quand tous ses tributaires se sont gonflés des déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, le temps assemble sur toutes les sources des arbres déracinés: il les unit avec des lianes, il les cimente avec des vases, il plante de jeunes arbrisseaux, et lance son ouvrage sur les ondes. Charriés par les vagues écuman-tes, ces radeaux descendent de toutes parts au Mississipi. Le vieux fleuve s'en empare, et les pousse à son embouchure pour y former une nouvelle branche.

«Par intervalles, il élève sa grande voix en passant sous les monts; il répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des pyramides des tombeaux indiens: c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature, et, tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit, sur les deux courants latéraux, remonter le long des rivages, des îles flottantes de pistia et de nénufar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpents verts, des hérons bleus, des flamants roses, de jeunes crocodiles s'embarquent, passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va aborder endormie dans quelque danse retirée du fleuve».

\*  
\*\*

Toute vie n'est qu'une succession d'efforts aboutissant à un peu de néant. Ces efforts portent malgré tout en eux leur récompense. Celle-ci est secrète. Ambition, richesse, imagination, rêves, aventures, joies neuves de la connaissance contribuent à assurer sa durée spirituelle et son éclat. On retrouve l'essentiel de ces contrastes dans les moindres pages de ces migrants professionnels que sont les grands voyageurs. Elles ont un accent qui ne trompe pas, un accent qui éveille en nous d'héritaires résonnances où se reconnaissent, si l'on ose du moins s'exprimer de la sorte, les réflexes assoupis de l'homme du temps des cavernes. La jeunesse a besoin de se pénétrer des enseignements que lui prodigue leur analyse.

Le premier de tous, c'est que vivre est une lutte de tous les instants et que l'on n'a pas le droit de douter de soi.

Mais cet enseignement, quelque bénéfique qu'il soit, ne laisse pas de paraître insuffisant. Le génie descriptif d'un Chateaubriand, d'un Théophile Gautier, d'un Flaubert, d'un Fromentin, d'un Loti, d'un Barrès ou d'un André Gide ne peut nous révéler que l'extérieur d'un pays, ses contours, sa lumière et ses ombres. Fernand Vandérem, qui était un fin critique et la subtilité même, a donné le nom d'*exotisme* à cette littérature itinérante dont Paul Morand a été, de 1918 à 1939, le représentant le plus remarquable.

Le public qui lit a, lui aussi, rendu son verdict, en se détournant peu à peu d'un genre qui l'a pourtant comblé d'images, de sensations et de chefs-d'œuvre. Il préfère désormais demander à l'étranger ce qu'il s'est lassé de ne pas trouver en eux. De là, sans doute, vient en partie la vogue dont jouissent, en France, les ouvrages de Kipling et de London, de Conrad et de Stevenson, de J.O. Curwood et de St. E. White, de Somerset Maugham et de John Russell, de Pearl S. Buck et de Margaret Mitchell, de Louis Bromfield et de Kenneth Roberts.

On doit à la vérité de reconnaître qu'on trouve en eux la substance qui fait d'ordinaire défaut aux meilleures productions de l'exotisme. Nutritifs et instructifs, par voie de conséquence dynamiques, ils ouvrent, sans même s'en donner la peine et sans qu'on y prenne garde, de singuliers aperçus sur le vaste monde. Aussi tire-t-on de leur fréquentation, et de l'expérience dont ils sont tout pleins, plus de profit que, par exemple, des histoires d'amour compliquées dans lesquelles s'enlise depuis trop longtemps le roman français. Comment, d'ailleurs, pourrait-il en être autrement ? N'apportent-ils pas la vie, qui est mouvement et risque ? Et, pour tout dire, ne sont-ils pas l'expression de la vie même, ne sont-ils pas la vie même ?

Mais est-il donc impossible à la jeunesse française de se procurer des ouvrages français pleins de force et pleins de sève, pleins de virilité et plein de passion ? Il n'y paraît guère. Au vrai, les écrivains français sont légion qui se sont spécialisés dans ce que l'on peut à bon droit appeler le roman régionaliste d'expression coloniale. Par malheur, personne, en France, ne se penche sur leurs travaux, ne s'intéresse à leurs révélations. Les critiques des grandes revues et des grands hebdomadaires littéraires, et ceux des grands journaux de Paris et de province, excellent à disserter des mérites comparés de Stevenson et de Kipling, de Conrad et de Russell (de Curwood et de White, mais croiraient perdre leur temps s'ils daignaient accorder la moindre attention aux romans de Pierre Mille ou de Robert Randau, d'Isabelle Eberhardt ou de Robert Delavignette, d'Henri Fauconnier ou de René Guillot, et de tant d'autres qui sont de probes ouvriers de la grandeur française.

Leur incuriosité est d'autant plus blâmable, qu'ils auraient fini par remarquer, si elle avait

été moins totale et moins méprisante, que le roman régionaliste français d'expression coloniale, d'exotique qu'il avait été tout d'abord, tendait de plus en plus à devenir ethnique, ou, si l'on préfère anthropogéographique.

Il faut entendre par là, qu'ils soient de l'Afrique blanche ou de l'Afrique noire, de Madagascar ou des Indes, des Possessions françaises de l'Océanie ou de l'Indochine, des Antilles ou de la Guyane, qu'on y voit agir des indigènes, non pas au gré d'une intrigue conventionnelle et européenne, mais en fonction de leur faune et de leur flore, de leurs mœurs et de leurs coutumes, de leur rites et de leurs croyances.

*Les Immémoriaux* de Max Anély, *De la rizière à la montagne* de Jean Marquet, *Cassard le Berbère*, *Les Colons* et *les Algériens* de Robert Randau, *Narâyana* et *La Favorite de dix ans*, de Makhali-Phal, *Salma et son village*, d'Amy Kher, *Sahara* de Charles Diégo, pseudonyme du regretté général Brosset, genre du général Mangin, *Barga, le maître de la Brousse* de Jean Sermaye, *Dogucimi*, de Paul Hazoumè, *Veillées noires* de L.G. Damas, *Les contes de Poindi* de Jean Mariotti, appartiennent à cette dernière catégorie d'ouvrages.

Quelques-uns d'entre eux sont de tout premier plan. La plupart méritent d'être traduits et lus à l'étranger.

RENÉ MARAN.

## A NOS LECTEURS

Un grand nombre de nos amis ont répondu aimablement à notre appel en nous faisant parvenir le bulletin de souscription d'un abonné nouveau que nous leur demandions.

Ne connaissant pas le nom de la plupart d'entre eux, nous leur exprimons ici toute notre gratitude, ainsi qu'à ceux qui, sans y réussir encore, travaillent à augmenter notre diffusion, et à ceux qui renouvellent leur effort.

## GRATUIT

Réparation de porcelaines, lavabos, lunettes, stylos, marbres, pièces antiques et 1.000 autres objets, à titre de démonstration, par DAG, 18, Rue Doubreh, Tél. 59375.



# Un coin de France à Londres

par **André Villers**

## Leicester square.

Pour tous les nouveaux arrivants dans la capitale britannique, il n'y a que Picadilly et Leicester Square. Le reste est une immensité vague, où émergent parfois des rares autres points de repère comme des écueils sur un océan illimité.

Toute cette immensité est riche d'Histoire française, mais il faut être initié pour en retrouver les traces. La colline qui domine la ville au sud Est s'appelait autrefois Beau Lieu. Il a fallu moins de deux siècles pour en faire Beulah. Un des principaux carrefours de la rive gauche de la Tamise se nomme «Elephant and Castle» (l'Éléphant et le Château). Qui se souvient qu'il doit ce nom à un «Pub» aujourd'hui disparu, à l'enseigne de «l'Infante de Castille?»

Dès le XIème siècle, des rois et des reines, natifs de Normandie et d'Anjou, régnaient sur l'Angleterre. Ils attiraient autour de leur trône une foule de servants et de courtisans, d'artistes et de marchands de modes, d'orfèvres et de cuis-

niers. Tous venus de France, amenant des trésors de bon goût et de bonne humeur, que les brumes de la terre d'exil ne réussissaient pas à ternir. Il y avait aussi tout un petit monde d'aventuriers, d'agioteurs, de courtisanes et de voleurs, qui trouvèrent la place bonne, la police plus naïve que celle de Paris, et qui s'installa à demeure. Les pickpockets britanniques dont l'habileté dépasse de loin celle de leurs collègues de tous les pays, eurent peut-être pour ancêtres les coupe bourses français, élevés à la dure école de la Cour des Miracles.

Plus tard, les huguenots, aux vêtements sévères, à la mine sombre, chassés par les guerres de religion et la Révocation de l'Edit de Nantes, vinrent apporter une note d'austérité dans ce milieu composite, qui ne se laissa pas submerger sans lutte par la vague de puritanisme qui se dessinait à l'horizon.

Tous ces Français s'aggloméraient aux alentours de Leicester Square, et en 1860, on évaluait leur nombre à vingt mille. Au 18ème Siècle, Leices-

*Employez*

**Queen Elisabeth**

*Eau de Cologne Extra-Fine 90°*

ter Square s'appelait «la Petite France», et un contemporain britannique a tracé dans des mémoires anonymes publiés en 1750 le tableau de ce quartier. Voici ce qu'il en dit: «On n'y parlait que français, et je m'y sentais plus étranger que parmi les sauvages d'Amérique. Je vis sur le pavé de Leicester Square un carrosse tout resplendissant d'or et dont le toit avait été aménagé en forme de terrasse. Un arracheur de dents y faisait son bouiment, et six nègres vêtus de beau brocart jouaient de la flûte et de la trompette pour étouffer les cris des patients. Je me laissais dire que ce charlatan qui prétendait opérer sans douleur, arrachait chaque jour jusqu'aux deux cents chicots à la populace, à six deniers l'un gagnant ainsi plus que l'évêque de Winchester».

Mais c'est la Terreur qui devait amener le plus grand flot d'émigrés aux alentours de Leicester Square. Les princes qui devaient devenir les rois Louis XVIII, Charles X et Louis Philippe y vécurent entourés d'une cour de fidèles. Cour sans gloire et sans éclat. Lorsque les courtisans eurent vendu les perles et les diamants de leurs épouses, la question du pain quotidien se fit angoissante. Ces grands seigneurs se virent obligés de gagner leur vie, et ils le firent avec élégance.

Il fut de bon ton dans la bourgeoisie anglaise d'avoir un marquis pour maître à danser. Et bien des cœurs de jeunes élèves blondes battirent secrètement pour le galant professeur de français qui avait par miracle échappé à la guillotine des méchants Sans Culottes.

J'ai vu, chez un antiquaire de Now Bond Street, une ravissante miniature sur ivoire, une douce figure de femme enveloppée dans un voile de mousseline bleu pâle, portrait sans doute de l'épouse ou de la fille d'un riche marchand de la Cité. A l'aide d'une loupe prêtée par le vendeur, j'ai déchiffré la signature. C'était un des plus beaux et des plus vieux noms de France qui était écrit au bas de ce petit chef-d'œuvre, et une date: 1793. J'aurais bien voulu acheter ce délicieux souvenir d'exil et de misère, mais c'était trop cher pour ma bourse, et je l'ai reposé avec un soupir de regret sur le comptoir.

### Trente Evêques, des milliers de Prêtres.

Mais en ces temps troublés, il n'y avait pas que les gentilshommes qui fuyaient la Révolution. Les Clubs, dans toute la France, travaillaient à faire proclamer la déchéance des cultes et à contraindre les prêtres à abjurer leurs erreurs. Ce fut Fouché, ancien élève, puis professeur de l'Oratoire qui fut le premier dans sa province à demander la suppression des prêtres. Il voulait aussi «changer en monnaie et en canons, dont la Révolution avait tant besoin, les vains et illusoire objets sacerdotaux».

Et Leicester Square vit passer sur ses pelouses trente évêques, et des milliers de prêtres. Le jardin était à cette époque beaucoup plus grand qu'il n'est maintenant. Il servait fréquemment de champs clos aux duellistes. Le Père Hébrard ra-

conte, dans ses «Souvenirs d'un prêtre émigré», sa première aventure dans la «Petite France».

«Je m'approchai d'un petit groupe qui venait de se former, et je vis deux gentilshommes français qui avaient mis bas la veste et se préparaient à tirer l'épée.

«Je me mis entre eux, et prononçai des paroles de paix et de conciliation. Le plus jeune paraissait disposé à m'écouter, mais le plus âgé et le plus enragé m'écarta sans rudesse, mais avec une grande force, et me dit: «l'Abbé, si vous voulez le confesser, je vous donne dix minutes, ce qui est bien peu pour le nombre de ses péchés, mais beaucoup pour ma patience. Mais quand je l'aurai tué, vous pourrez prendre tout votre temps pour l'Extrême Onction». Son adversaire refusa mon ministère d'un signe de tête, et le plus vieux le tua d'un coup d'épée à la première passe. Je m'agenouillais sur l'herbe, mais les yeux du pauvre gentilhomme n'avaient déjà plus de regards pour les choses de ce monde. Deux valets en livrée enlevèrent son corps et le chargèrent dans un carrosse qui attendait devant Saville House».

Mais ces prêtres émigrés, d'abord un peu désespérés dans la grande ville inconnue, ne tardèrent pas à se ressaisir. On les avait chassés de leurs églises. Eh bien, ils en ouvriraient d'autres, pour leur usage personnel et pour celui de leurs frères d'exil.

Il y eut à cette époque toute une floraison de chapelles neuves dans Londres; notamment à Soho, à Saint Georges the Fields, à Fitzroy Square et à Portman Square. La plus célèbre se trouvait dans ce dernier quartier, et s'appelait Saint Louis de France. Seize évêques et les princes de la famille royale assistèrent à la cérémonie de sa bénédiction. C'était un très modeste sanctuaire, érigé dans une ruelle d'arrière plan, appelée alors Little Georges Street, aujourd'hui Carton Street.

Les obsèques de la Reine Marie Joséphine de Savoie y furent célébrées, car il était dit que la pauvre épouse du Roi Louis XVIII ne devait pas revoir la douce terre de France.

Les autres chapelles disparurent avec le retour des émigrés, mais celle de Saint Louis de France devait subsister plus d'un siècle. Des représentants de diverses dynasties, détrônés par les révolutions successives, devaient venir encore y prier et y méditer avant que cet asile tout parfumé d'émouvants souvenirs fût contraint à son tour de fermer ses portes, ce qui arriva en 1911.

### Vingt-mille Français autour de Leicester square.

C'est sans doute le chiffre le plus élevé que ce quartier de Londres a connu, et il fut atteint au milieu du siècle dernier. Toutes les professions étaient représentées, même les moins honorables. Et pour un grand nombre de ces émigrés et de ces fils d'émigrés, la misère matérielle et morale était grande.

Si grande que les protestants britanniques s'émuèrent, et créèrent plusieurs œuvres « pour la moralisation des Français de Leicester Square ». De vénérables clergymen, de rigides diaconesses, ne craignirent pas de parcourir les ruelles du quartier pour prêcher la bonne parole aux pauvres filles et aux mauvais garçons qui y végétaient misérablement.

L'archevêque catholique de Westminster comprit la nécessité d'établir dans ce district une nouvelle église, car celle de Little Georges Street était trop éloignée, et ne correspondait pas aux besoins spéciaux des brebis égarées de Leicester Square. Il fallait là de vrais missionnaires, et non des prêtres mondains, des frères pêcheurs préparés à cette croisade populacière, et non des orateurs pleins d'onction aristocratique.

L'archevêque de Westminster se mit à la recherche d'un apôtre, et il le trouva en la personne du père Charles Faure, un prêtre bordelais, tout imprégné de mysticisme, mais aussi pourvu de beaucoup de sens pratique et de ce magnifique enthousiasme indispensable aux bâtisseurs d'églises.

Et dans les ruelles du district de Leicester Square, les clergymen et les diaconesses ne furent plus seuls à prêcher le repentir aux pécheuses. Un abbé maigre au visage pâle, à la voix puissante, évoqua pour elles les tourments de l'enfer et les joies du repentir.

Mais tout en parcourant le quartier, le père

Faure n'oubliait pas sa tâche principale: construire une église. Il faillit acheter l'Alhambra de Leicester Square, mais le caractère exagérément profane de cet endroit le fit hésiter.

### Le premier panorama du monde.

L'inventeur du panorama circulaire fut un Écossais, nommé Robert Baker. Mis en prison pour dettes et s'ennuyant dans sa cellule, l'idée lui vint de reprendre toutes les grandes batailles napoléoniennes et aussi les événements notables de la vie britannique. Lorsque ses créanciers, fatigués de payer sa pension à la prison de Dundee, autorisèrent sa mise en liberté, Baker vint à Londres, prit un brevet et construisit, grâce à l'argent de nouveaux créanciers, une vaste rotonde à Leicester Place. Le succès fut considérable. La série des sujets représentés s'ouvrit avec une vue de la grande flotte britannique en haute mer, en 1791, et se termina soixante quatorze ans plus tard par un panorama de Naples, où l'on pouvait voir le Vésuve cracher de vraies flammes.

Cependant, durant les dernières dix années, les recettes n'avaient cessé de baisser, et malgré la sensationnelle attraction des coulées de fausse lave sur la toile peinte représentant le fameux volcan, les successeurs de l'inventeur écossais cherchaient un acheteur pour le panorama circulaire et breveté.



*Grands Magasins*

*Cicular*

(S. A. E.)

**Les Magasins les plus élégants d'Égypte**

R. C. 26426

Le père Faure se présenta, et en moins d'un an, la rotonde fut transformée en Eglise, et ses annexes se transformèrent en école, en asile pour les petits enfants et en orphelinat.

Et comme le dit une pieuse brochure que j'ai sous les yeux: «Tels furent les modestes débuts de Notre Dame de France. L'humilité et la pauvreté entourèrent son berceau, comme il arrive d'ordinaire aux œuvres bénies du Ciel».

Depuis quatre-vingt ans, deux messes y ont été célébrées chaque jour. Elle est l'église d'une paroisse nationale française, qui n'a pas de territoire propre. A vrai dire, elle est même située dans les limites d'une autre paroisse catholique, celle de Saint-Patrick, de Soho Square. Mais ce sont là des frontières fictives, Notre Dame de France étend en fait sa juridiction sur tous les catholiques français de Grande Bretagne.

Pendant cette dernière guerre, un homme grand et maigre, la figure barrée d'une moustache, venait souvent y méditer. Il était vêtu d'habits civils, et même les desservants ignoraient son nom. Un jour, ce fidèle discret assista en qualité de parrain au baptême de l'enfant d'un officier français. Cette fois il était en uniforme, et l'on sut qu'il s'appelait le général de Gaulle.

Cela se passait en 1940. Puis l'église fut fermée pendant un an. Deux bombes étaient tombées devant le maître autel, écrasant les statues, l'orgue et le mobilier.

Elle fut rouverte un an plus tard, et l'on vit revenir le même fidèle qui s'effaçait derrière un pilier, et qui restait longtemps à prier et à penser dans cet asile de la Petite France.

La vraie France, la Grande France, à ce moment, se courbait sous le poids du malheur. Et nulle part sans doute ses plaintes et ses espérances ne trouvaient plus d'écho que dans cette salle circulaire, création d'un Ecossais un peu fou et perdu de dettes, mais où brillait maintenant aussi une flamme éternelle.

ANDRÉ VILLERS.

**La Direction de la Fabrique de Chocolat ICA présente à son honorable clientèle ses souhaits pour un Joyeux Noël et une Heureuse Année.**

Achetons à très bons prix tout objet cassé tel que: Objet d'art, bibelot, porcelaine, stylo, lunettes, instrument de musique, balle de ping-pong, raquettes, et 1.000 autres objets.

**DAG**  
**COLLETOUT**

18, Rue Doubréh, Tél. 59375.

# Chronique parisienne

par **Simonne Ratel**

**Prix de Saison**

Fut-ce un effet de l'hiver précoce, de l'électricité intermittente, de l'angoisse latente à l'est et à l'ouest? Ou bien la querelle existentialiste, poursuivie durant plus d'un mois autour des sartriens impavides, avait-elle épuisé momentanément le tonus du Paris littéraire? Toujours est-il que la semaine des grands prix fut terne.

D'abord, le Fémina et le Goncourt avaient mis entre eux quatre jours d'intervalle et le premier perdit à ce divorce pas mal de son lustre. Puis, les deux jurys opéraient chacun sur une sélection différente ce qui mit fin à l'excitant va-et-vient des pronostics. Enfin, le jury Fémina ayant annoncé son intention de couronner cette année un livre de femme, on oubliait Romain Rolland, Edouard Estaunié, Roland Dorgelès, Jacques de Lacretelle, Georges Bernanos, Saint-Exupéry et autres illustres qui lui durent leur consécration, pour ne plus voir dans cette récompense enviée qu'un prix de Diane réservé aux pouliches.

On crut longtemps que la lauréate serait Marguerite Combes pour *Le Renard du Levant*, un roman qui se passe en Bretagne aux environs de 1830. La personnalité de Marguerite Combes promettait riche moisson d'articles aux journalistes. Petite-fille et fille de naturalistes, de la ligne Van Tieghem — Gaston Bonnier, Marguerite Combes a fait à l'Académie des Sciences plusieurs communications remarquées sur les mœurs des fourmis. On lui doit aussi une étude sur les rêves. Mais, tout compte fait, et malgré un talent certain de conteuse, *Le Renard du Levant* parut un peu mince et le roman savoyard l'emporta sur le roman breton.

Madame Anne-Marie Monnet a situé son livre, *Le Chemin du Soleil* dans la vallée d'Annecy où s'est écoulée sa vie calme. «Une Maria Chapeleine savoyarde», a dit de sa lauréate Mme Saint-René Taillandier, présidente du Jury Fémina. A quoi le critique de «Combat», Maurice Nadeau, répondit: «Plutôt une seconde Henry Bordeaux». Nous ne saurions les départager: le livre est introuvable. Au temps paradoxal où nous vivons, toute œuvre couronnée devient immédiatement clandestine. Mais il est sûr que la taciturne campagnarde aux tresses grises, au visage empourpré de timidité qui dut subir l'assaut des reporters et des photographes a dû repartir pour ses montagnes, meurtrie jusqu'au sang des premières morsures de la notoriété. Qui donc écrira, un jour, l'envers d'un succès?



### Jean-Louis Bory, un Jules Renard Gai

Au Goncourt, où l'élection eut lieu aux chandelles, Jean-Louis Bory l'emporta, heureusement, sur le cynique et nauséabond *Drôle de Jeu* de Roger Vailland.

Jean-Louis Bory a 25 ans, les cheveux drus, l'air robuste et rieur, une malice terrible dans les yeux. *Mon Village à l'heure allemande*, fait de notations précises, impitoyables, pointes sèches à la Jules Renard, «bout de colère sous un couvercle». C'est un satiriste. Il n'écrit pas de romans cycliques. Ni *l'Enéide*, ni la *Chanson de Roland*. Mais il sera ce témoin cruel et gai, sincère et sain, dont notre nouveau conformisme a si grand besoin.

Trait sympathique entre beaucoup d'autres: le nouveau lauréat est un des animateurs de la troupe dramatique de la S.N.C.F. organisée par les cheminots à leurs heures de loisir. Albert Camus, l'existentialiste dissident, a, lui aussi, dirigé une troupe théâtrale où il jouait lui-même, reprenant le répertoire du Vieux-Colombier. On verra plus tard que l'effort de Copeau a porté ses fruits, non sur la génération de 25, mais sur celle de 45.

### Le Mas Theotime, Prix Theophraste Renaudat

Jean-Louis Bory, Beauceron, est professeur à Haguenau, en Alsace. Henri Bosco, Provençal, est professeur en retraite à Rabat. Albert Thibaudet, qui écrit *La République des Professeurs*, pourrait lui donner comme suite *La Littérature des Professeurs de la IV<sup>ème</sup> République*. Les sartrien en tête, nous sommes en plein cycle universitaire. Du moins *Le Mas Théotime* n'a-t-il rien de doctrinal. C'est un vrai roman, dense, âpre et lumineux comme la Provence dans laquelle il se déroule. Un *Hurlement* sous le soleil, disait Robert Kemp, qui ne cachait pas son enthousiasme. Le Roman le plus aromatique de la saison, car l'amour en fait la trame et l'on court de page en page jusqu'au dénouement.

### Les restants ou qui perd gagne

Et maintenant, les chandelles éteintes, accordons un salut aux vaincus de ces joutes annuelles en rappelant à leur propos le mot fameux: «Un prix littéraire ne prouve rien, pas même contre».

Il est certain, par exemple, que Jacques Lemarchand qui faillit décrocher le Prix des Critiques pour *Parenthèses* et *Geneviève* et se trouva de ce fait exclu de la compétition du Goncourt, n'a besoin d'aucune consécration officielle pour faire son chemin. Ce talent ironique, aisé, précis et profond, à mi-chemin entre le roman et l'essai, reste une des révélations de l'année. Et celui-ci ne doit rien à Faulkner ni à Kafka, les deux astres noirs de notre avant-garde.

### Jean-Jacques Bernard et le judaïsme.

Quand il se vit transféré par les Allemands au camp de Compiègne après la première rafle de décembre 41 qui marquait le début des mesures contre les Juifs de France, Jean-Jacques Bernard

confia à deux de ses compagnons de captivité, René Blum, le frère du ministre, et Jacques Angel, ce testament spirituel qu'il devait consigner plus tard dans *Le Camp de la Mort Lente*:

«Il est bien entendu que si je devais périr dans cette aventure, je serais mort pour la France. Je ne veux pas être revendiqué comme victime par le judaïsme».

Tel fut le résultat de la manœuvre allemande qui mêlait un noyau de juifs apatrides, récemment émigrés des ghettos d'Europe centrale, à quelques centaines d'intellectuels enracinés en France depuis des générations et totalement assimilés. Les Nazis s'attendaient à voir se constituer une masse juive au nom de la communauté de Race qui justifiait à leurs vœux la mort par la faim, les poux et la chambre à gaz.

«Or, si nous étions tous égaux devant la souffrance, dit aujourd'hui Jean Jacques Bernard, sur le plan juif un fossé se trouva instantanément creusé. D'un côté, les Juifs, de l'autre les Français».

La «Philosophie Biologique» qu'Hitler prétendait tenir de Nietzsche s'est toujours mal trouvée de ses rencontres avec l'esprit.

Le père de l'auteur de *Maritime*, arrêté, lui aussi, au nom de sa filiation avec Moïse, fut pourtant relâché au bout de quelques semaines. Les Nazis jugeaient sans doute qu'ils avaient infligé à ce vieillard de plus de quatre vingt ans une secousse suffisante pour le déraciner.

En quoi ils se trompaient, Tristan Bernard est toujours vert et une tradition vieille de plus de cinquante ans continue de lui attribuer les trois quarts des mots d'esprit qui courent les rues de Paris — vraie postérité biblique.

Mais son plus beau mot, authentique celui-là, le vieux philosophe humoriste le prononça quelques jours après son arrestation, en répondant à quelqu'un qui lui demandait de ses nouvelles:

— Comment je vais? Mais de mieux en mieux. Avant d'être arrêté, je vivais dans la crainte. Maintenant, je vis dans l'espoir. Voyez comme on gagne au change!

### Une héroïne polonaise.

De même que *Le Camp de la Mort Lente*, le saisissant récit de Pelagia Lewinska, *Vingt mois à Auschwitz*, est devenu introuvable chez les Libraires. Les droits de traduction en sont achetés pour le monde entier. Ce témoignage d'une lucidité et d'une dignité admirables parviendra-t-il à persuader ses millions de lecteurs de la réalité des faits qu'il rapporte?

Ce qui détache ce livre du peloton tragique des récits du même ordre, c'est le sobre classement des faits, leur cohérence, leur signification. Pas d'anecdote, nulle complaisance à l'émotion et surtout un effacement personnel dont plus d'un lecteur s'est plaint, voulant savoir qui était cette survivante et comment elle survécut.

Pelagia Lewinska vit aujourd'hui à Paris, dans un petit hôtel du quartier de l'Odéon. C'est une jeune femme émaciée dont le visage garde les traces des terribles souffrances qu'elle a subies. Mais elle se refuse obstinément à parler d'elle.

Quelques rares confidents savent qu'elle était professeur de philosophie à Cracovie, lorsqu'elle fut arrêtée avec son mari pour actes de résistance. Après plusieurs mois de détention à la prison de Cracovie, elle apprit que son mari avait été fusillé, et fut transférée à l'enfer d'Auschwitz.

Au printemps de 1944, elle fut désignée pour faire partie d'un transport qui se dirigeait vers quelque ossuaire de l'Allemagne de l'ouest. Pelagia Lewinska décida de jouer là son atout et, comme le train longeait un fleuve, elle réussit à sauter dans l'eau en pleine marche.

La fugitive était encore en terre polonaise et lorsqu'elle sortit du fleuve, épuisée et grelottante comme un gibier poursuivi, des paysans la recueillirent et lui donnèrent asile.

Après la libération, elle arriva en France, et son terrible réquisitoire contre les bourreaux hitlériens, fut écrit directement en français. Elle promène aujourd'hui ses poignants souvenirs sous les arbres du Luxembourg qui virent passer tant d'errants: Rilka, Lénine...

### Barbey d'Aurevilly sinistré.

Les «Nouvelles Littéraires» nous apprennent que le Musée Barbey d'Aurevilly, abrité dans une dépendance du vieux château de Saint-Sauveur le Vicomte, a été totalement détruit en juin 44, au moment de la bataille du Cotentin.

Les seuls souvenirs du Connétable des Lettres qui aient échappé au désastre, se trouvent à Paris dans un meuble légué par Louise Read, l'ange gardien du poète, à l'écrivain canadien Marcel Dugas.

Il s'en fallut de peu, d'ailleurs, que ces dernières reliques ne fussent dispersées par le commissaire-priseur. Marcel Dugas ayant regagné Ottawa avec une précipitation justifiée en juin 40, le gérant impayé fit saisir ses meubles, parmi lesquels le précieux secrétaire et il allait l'envoyer à l'hôtel des ventes lorsqu'une admiratrice de Barbey d'Aurevilly, informée du sacrilège, courut avertir le créancier.

Ce gérant, par bonheur, était un lettré, il mit le meuble en lieu sûr avec un pieux respect. L'ombre de Mademoiselle Read avait protégé son grand homme.

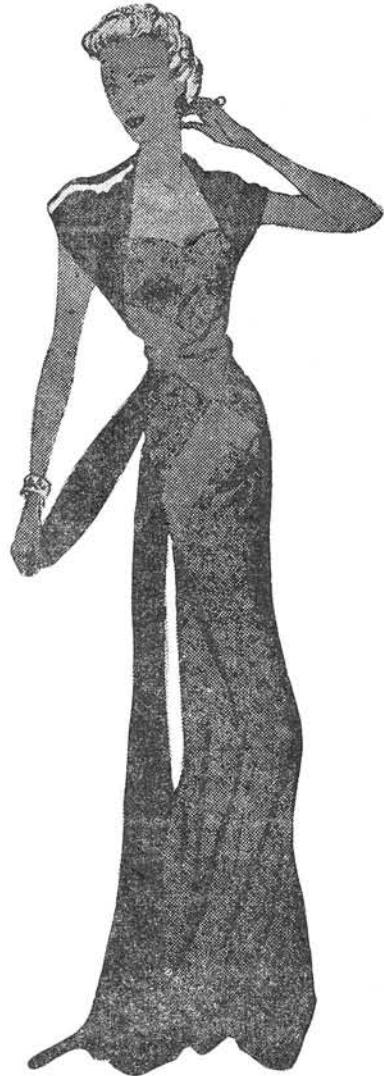
### La gardienne du souvenir.

La douce fille qui veilla sur les derniers jours du vieux Lion blessé avait été une de ces ravissantes Anglaises aux yeux bleus qui font penser à la reine Mab.

Elle eut dans sa vie deux grandes affections: Barbey d'Aurevilly et Charles Henri Read, son jeune frère, un poète qui mourut à vingt cinq ans.

Louise Read s'était vouée toute entière au culte de ces deux ombres. Pour mieux leur appartenir, elle se retrancha elle-même de la société des vivants, derrière les volets clos de son appartement du Boulevard Saint-Germain. Une jeune journaliste de *Comondia* qui fut lui rendre visite en 1926, en reçut une impression saisissante. Le

## Robes du Sair



Robellz

halo, des livres ensevelis sous la poussière. Des prunelles de chat brillèrent dans tous les coins, une odeur féline emplissait la vaste pièce noyée d'ombre. Les arrière-petits enfants de la chatte Barbey montaient la garde autour du léger fantôme d'une vieille dame aux yeux bleus courtoise et fine et qui ne savait plus bien en quelle année de la terre on était.

Et comme la visiteuse allait prendre congé, frissonnant jusqu'à l'âme devant cette ensevelie, Mademoiselle Read, à son tour, lui posa une question, avec le rire étouffé d'une mondaine qui s'excuse d'une incongruité:

— Mademoiselle, dites-moi... Comment vivent les jeunes femmes d'aujourd'hui? Est-ce qu'elles prennent toujours chaque soir un... enfin, une... médecine, pour s'éclaircir le teint?

C'était le temps où Victor Margueritte publiait *La Garçonne*...

### Regards sur les bagnes.

Quand les Américains délivrèrent les survivants du camp de Buchenwald, ils trouvèrent parmi eux le fils de l'illustre professeur Richet, Charles Richet, lui-même professeur et membre de l'Académie de Médecine.

La famille Richet, intégralement et ardemment «résistante», avait payé un lourd tribut à la vindicte allemande. Une nièce du professeur, Jacqueline Richet, arrêtée le 30 mai 1943, fut envoyée en Octobre à Ravensbrück, puis transférée à Mauthausen, où les Alliés la délivrèrent en avril 45.

Son cousin Olivier Richet, fils du professeur, séjourna au terrible camp de Dora de septembre 44 à avril 45. Un autre fils, Jacques, fut interné avec son père à Buchenwald.

Tous les Richet ont survécu, grâce à leur énergie et à une discipline mentale qui sauvegarda leur équilibre. Trois d'entre eux, Charles, Olivier, Jacqueline, portent aujourd'hui témoignage de ce qu'ils ont vu et subi.

Trois récits objectifs, secs, dépouillés, soumis à la même loi de probité scientifique: relater uniquement les faits constatés *de visu*. La valeur accusatrice d'un tel document n'en est que plus redoutable.

### La foire des esclaves

Dans le récit de Jacqueline Richet, notons cette précision qu'elle seule, croyons-nous, a donnée jusqu'à présent. Les camps étaient bien une ma-



**Fourrures**  
**DUPONT**

Madame Dupont, anciennement de la Maison "Reine d'Angleterre" de Paris, met à votre service son expérience dans l'art de la Fourrure.

Grand Choix de  
**Manteaux,**  
**Jaquettes,**  
**Renards, etc..**

Transformation & réparation.  
11, Place Ismailia, 6<sup>e</sup> étage. — LE CAIRE.

chine à exterminer, mais d'abord une machine à produire de l'argent par l'exploitation effrénée du bétail humain.

Le terrain marécageux sur lequel des équipes de prisonnières sacrifiées d'avance, édifièrent le camp de Ravensbrück, appartenait à Himmler qui le louait à l'Etat moyennant une forte somme. De son côté, l'administration du camp louait chaque prisonnière deux marks par jour à l'usine ou au chantier qui lui faisait travailler jusqu'à extinction de ses forces. Or, l'entretien du bétail — soupe aux rutabagas et faux café — coûtait exactement vingt-cinq pfennings. Bénéfice net: 1 mark 75 par tête et par jour.

Pendant ce temps les Jean-Héroid Paquis et les Philippe Henriot exaltaient la croisade menée par l'idéalisme nazi contre les ploutocraties enjuivées.

### Bombes à retardement.

Lira-ton, ne lira-t-on, verra-t-on, ne verra-t-on pas le journal inédit des Goncourt?

Question débattue au dernier déjeuner des dix, qui ce jour-là n'étaient que cinq à écouter l'exposé du conseiller juridique de l'Académie, M. Maurice Garçon.

Juridiquement, l'affaire est claire. La propriété matérielle du journal revient de droit à l'Etat, sa propriété littéraire à la société héritière.

Le dépositaire des secrets est donc le Ministre de l'Education Nationale, à qui les académiciens de la place Gaillon ont adressé une lettre collective, rédigée par leur avocat.

Dans cette lettre, ils demandent la communication d'une copie photographique du fameux document. Ainsi pourront-ils juger, de visu, si la publication est opportune, ou si elle doit être encore différée.

Au fond, cette dernière solution ne serait-elle pas conforme au vœu intime des Frères Goncourt, qui souhaitent occuper l'opinion jusqu'au dernier jour de la planète? On sait le désespoir qui saisit Edmond, le jour où un savant lui démontra que le refroidissement de la terre ne laissait à la race humaine qu'un avenir limité de quelques millions d'années. «Quoi! plus de lecteurs? Déjà!» songeait douloureusement l'homme de lettres.

Mais les derniers jours de la planète nous paraissent aujourd'hui singulièrement rapprochés. Ce n'est peut-être encore qu'une vue de l'esprit — mais l'esprit doit s'accommoder à des perspectives d'une si grande échelle que les petits scandales du temps des Goncourt risquent de nous paraître bien insignifiants.

Alors, si les Dix se hâtaient d'en publier au moins une photographie?

### Le jugement dernier dans un coffre-fort.

Une autre bombe à retardement, réservée, celle-là, à nos petits-neveux, c'est le journal de

Blaise Cendrars, «l'homme foudroyant», comme dit Maximilien Vox par allusion à son dernier livre, *l'Homme Foudroyé*. (1).

Dans le kaléidoscope qui compose ce livre extraordinaire, génial, Cendrars nous jette à la tête l'énorme blague qu'il a faite à ses contemporains.

Cela s'appelle, gentiment, *Notre Pain quotidien*, «chronique romancée de la société parisienne durant dix années de l'entre-deux guerres... comment on vivait pour se procurer de l'argent et paraître... la lutte pour la vie, politique, vanité, jouissance, jazz et krach...»

En tout dix volumes, tapés à la machine, de la main gauche (Cendrars, qui est Suisse, a laissé, comme on sait, son bras droit sur un champ de bataille français) et non signés. Où sont-ils?

Disséminés dans les coffres de différentes banques de l'Amérique du Sud au hasard des voyages de Cendrars, qui a pourchassé l'aventure sous tous les méridiens. Les dix clés de ces dix coffres ont été jetées par lui en haute mer, le diable sait où. A moins qu'un poisson ne les rapporte, comme l'année de Polycrate les coffres resteront fermés et leur contenu ignoré, jusqu'à expiration du délai de propriété légale.

A ce moment là, l'auteur étant mort depuis longtemps, on ouvrira les coffres. Et toute une société évanouie surgira de ses bandlettes.

Belle idée de poète. Le malheur, c'est que nous ne serons plus là pour jouir de la figure que feront nos contemporains devant cette première édition du Jugement dernier.

### A la Belle Etoile.

La crise du logement qui sévit à Paris dans des proportions encore jamais égalées n'épargne pas les écrivains.

Paul Claudel a dû retourner à la campagne, faute d'un toit parisien pour abriter sa tête. Julien Green, retour des Etats-Unis et qui avait imprudemment résilié son bail en partant, trouve que la France était belle, vue de Washington. André Gide émigré en Haute-Egypte, où du moins il aura le soleil pour se réchauffer. Et le P.E.N.—Club de France se voit menacé d'expropriation par le Ministère de la Production Industrielle, qui prétend loger la section de l'acier dans ses locaux de la rue Pierre-Charon.

L'acier contre la plume, symbole! Mais le Pen Club proteste vigoureusement et se cramponne au plancher, fort de cette pensée de Napoléon à Sainte Hélène:

«Il n'y a que deux puissances dans le monde, le sabre et l'esprit. A la longue, le sabre est toujours battu par l'esprit».

(1) *Denoël*.



### Hommage à Valéry.

Pour affirmer son existence, à la veille du jour fixé pour son déménagement, (qui n'aura pas lieu, affirment les intéressés), le Pen Club a tenu séance pour rendre hommage à Paul Valéry, son dernier président, remplacé par M. Jean Schlumberger.

Les pièces de résistance de la soirée étaient une causerie du Professeur Mondor et la lecture dialoguée d'une page de *Mon Faust*.

Le Professeur Mondor, qui n'est jamais à court d'inédits, avait déniché plusieurs textes quasi vierges, datant de «cet état naissant de l'homme et de l'esprit» où le jeune Valéry signait encore Paul Ambroise, «prénom d'une belle couleur rougeâtre et ecclésiastique», disait son ami Pierre Louys qui, lui, s'appelaient encore tout banalement Pierre Louis.

En ce temps là, environ 1885, si Paul Ambroise Valéry n'avait pas encore trouvé sa forme poétique, il avait déjà formulé son esthétique avec une autorité stupéfiante chez un jeune homme de 18 ans. On la trouve exposée dans le texte d'un article destiné à une revue qui périt avant d'avoir eu le temps de le publier.

«La technique littéraire, c'est l'art de se jouer de l'âme des autres», tout Valéry n'est-il pas déjà dans cette formule?

Il définit ensuite sa conception du poète: «Un

froid savant, presque un algébriste, au service d'un rêveur affiné».

Le Faust de Valéry, sa dernière incarnation, n'est pas autre chose. Devons-nous dire qu'en dépit du talent des interprètes, Isabelle Anderson et André Charnu, le dialogue de Faust-Valéry avec sa secrétaire Luste ou la Demoiselle de Cristal, a paru à ceux qui l'écoutaient un peu bien froid et un peu bien savant?

### L'enchanteur et les désenchantés.

Cela ne signifie pas pour autant que nous sommes d'accord avec M. Benda pour voir en Valéry un des faux dieux de la «France Byzantine». La Jeune Parque, ce n'est pas Byzance, mais l'Athènes de Phi Dias.

Et s'il est vrai que le temps du jeu est passé — et pour longtemps — nous ne dirons pas non plus qu'on se détourne de Giraudoux parce qu'il n'a fait que jouer.

On assure que Jovet cherche deux millions pour monter *La Folle de Chaillot*, qui comporte trente personnages et quatre décors et qu'il ne les a pas encore trouvés. Mais qu'est ce que cela prouve? Tout simplement que nos nouveaux Messieurs n'ont pas encore entendu parler du théâtre de Giraudoux comme d'un placement à l'abri du fisc. De là à conclure qu'on ne l'aime déjà plus chez les ci-devant bourgeois, il y a un pas.

*Retenez*

CE NOM  
ET CETTE ADRESSE,

VOUS EN  
AUREZ BESOIN.

26 et 26 A Rue Chérif  
Pacha - LE CAIRE

Un jeune écrivain, M. Gabriel du Genet, vient de publier une très intelligente petite plaquette, Jean Giraudoux ou *Un Essai sur les Rapports entre l'Écrivain et son Langage* (1). Il note au début que le premier remuement de la postérité devant Giraudoux se colore d'une nuance de désaveu et qu'il y a bien du vinaigre dans la libération qu'un Aragon, par exemple, répand à sa mémoire.

Parti de cette constatation, qui est juste, l'essai de Gabriel du Genet est une fine, hautaine, subtilement ironique réfutation de l'opinion qui veut que Giraudoux ait ignoré «des grands problèmes». Mais l'hommage est si publiquement nuancé — à la Giraudoux — que les Alguazils du Figaro s'y sont trompés. Et de partir à la défense de Giraudoux en traitant poliment M. du Genet de blanc-bec.

Les Alguazils ont lu trop vite. Car l'essai de Gabriel du Genet pourrait porter comme sous-titre «Défense et Illustration de l'Esprit Aristocratique en Littérature».

Le procès reste ouvert.

SIMONNE RATEL.

(1) Jean Vigneau.

**F ÉCOLES FAX**

**LANGUES VIVANTES  
COMMERCE - COMPTABILITÉ  
STÉNO - DACTYLO**

**LE CAIRE - 1, Avenue Fouad 1er  
ALEXANDRIE - 30, Bld. Zaghloui  
HELIOPOLIS - 10, Bld. Abbas  
PORT-SAID - 14, Rue Eugénie  
TANTAH - Midan El-Saa**

## Revue des livres

par **Henri Gal**

Les ouvrages sur la guerre, le maquis et la libération continuent de paraître à une cadence rapide. De tels sujets seront-ils jamais épuisés? Citons «Groupe Franc» de M. Albert Merglen, (1), pour la période 39-40, «Neuf braves» de M. Jean-Paul Neussey (1), émouvant témoignage sur la même période, «Ceux du Maquis» de M. Jean Dacier (1), qui est un témoignage aussi d'un vif intérêt sur le maquis du Vercors, «La délivrance de Paris» (1), de M. Bernard Aury, qui relate l'extraordinaire libération de la capitale; ce texte est agrémenté de photos d'un puissant effet. Dans «La Remontée» (2), M. Gérard Juvet, qui fut journaliste en Allemagne dans les années qui ont précédé le conflit, nous montre ce qu'était l'Allemagne nazie et ses chefs, puis il nous expose ce que fut la résistance et la «remontée» de la France Libre jusqu'à la libération de la patrie. Ouvrage documenté, écrit avec facilité et d'un intérêt soutenu. M. Vercors nous donne une édition du «Songe» (3), méditation d'une haute élévation de pensée, parue en 1943, en Suisse, et en avril 1945 à la «Revue des Conférences Françaises en Orient», ainsi que «La marche à l'étoile» (3), qui nous conte la vie et la mort d'un juif Thomas Muritz, Français de cœur et d'esprit. Madame Claude Aveline, brièvement et densément, nous conte dans «Le temps mort» (3), son arrestation, son emprisonnement et sa déportation; c'est simple et tragique, un témoignage, mais quel témoignage!

«Verteil et ses amours» (4), est un roman posthume de Lucie Delarue-Mardrus. C'est l'histoire d'un groupe de personnes qui, craignant la guerre (cela se passe en 1938-39), va s'installer dans un château, loué par une vieille fille, propriétaire et avare. Aventures sentimentales, légères et sans portée, jusqu'au moment où chacun rentre chez soi. Ce roman vaut par l'atmosphère et l'étude des caractères; il est le dernier adieu au monde des lettres d'une romancière de talent et d'une femme de cœur. Rien de plus délicieux, de plus fouillé que «Les contes de la Maternelle» (4) de Léon Frapié; l'étude des enfants, de ceux du peuple, est faite avec une maîtrise, une pitié et une malice qui charmeront tous ceux qui aiment les «petits». M. Jean de Kerdeland étudie Nostradamus, Saint-Germain, Cagliostro, et, avec infiniment d'esprit, nous expose que ces «surhommes» n'étaient que des escrocs sous des apparences supérieures. En lisant «De Nostradamus à Cagliostro» (4), on passe un moment bien agréable, d'abord parce que M. de Kerdeland a de l'esprit, ensuite parce qu'il prouve, documents

(1) Editions Arthaud.

(2) Editions du Myrte.

(3) Editions de Minuit.

(4) Editions Self.

en mains, les supercheries de ces trois devins. Si, après une telle lecture, un homme de bonne foi conserve une certaine confiance en Nostradamus, c'est que vraiment la foi est bien aveugle et qu'il y a des grâces d'état pour la conserver!

M. Georges Pillement fait paraître une «Anthologie du Théâtre Français Contemporain» (5). Le premier volume est consacré au Théâtre d'avant-garde. Citons: Alfred Jarry, Apollinaire, Claudel, Duhamel, Jules Romains, Vildrac, Lenormand, Sarment, Crommelynck, Arnaux, Cocteau, Achard, Zimmer, Stève Passeur, Raymond Roussel, Obey, Giraudoux, Salacrou, Vildrac, Gio, André de Richaud, Neveu, Jean Anouilh, on voit que de tels noms se suffisent à eux-mêmes, c'est un véritable palmarès du théâtre de l'entre-deux-guerres. L'ouvrage de M. Pillement paraît à point, il nous livre le bilan de vingt ans de paix et de recherche théâtrale. La préface est écrite avec une vigueur et une tenue qui plaisent. Les textes choisis sont, dans l'ensemble, bien représentatifs du talent et du genre de chaque auteur. Nous félicitons M. Pillement de son brillant travail et nous attendons, avec impatience et curiosité, les ouvrages suivants qui traiteront du théâtre du boulevard et du théâtre des romanciers et poètes.

(5) Editions du Béliet.

(6) Editions Dendel.

Notons la parution, sous la direction de M. Le Corbusier, des «Trois Etablissements Humains», (6), c'est-à-dire l'exploitation agricole, la cité industrielle, les cités d'échange, dans la collection de «l'Ascorab». C'est la recherche d'une civilisation du travail par des techniciens sous la direction de cet esprit supérieur qu'est M. Le Corbusier. Ouvrage curieux et documenté de précurseurs, qui, souhaitons-le, se feront entendre des pouvoirs publics.

HENRI GAL.

### “Mon âme” de Rolande Najar

«Poeta Nascitur» dit le dicton latin. En effet la muse chante dans le cœur du poète à son insu, alimente son subconscient de rythmes, de sensations, de couleurs, de visions merveilleuses où courent les ondes puissantes de l'amour qui passent entre la terre et les cieux. A quelle minute suprême le poète est-il prêt à recevoir en état de grâce cette étincelle divine qu'allume un feu immortel? Voilà le mystère profond, insaisissable. Mais cette flamme qui brûle vigoureuse, chantante en jets multiples, éclairant d'un reflet bleu toute chose, cet état de grâce chante et s'exprime dans toute la poésie de Rolande Najar.

*Pour savourer  
la bonne chère...*

UN  
**CHEBLIR**

LE ROI DES BLANCS  
VIN SÉLECTIONNÉ

PARLIER & FERMAUD Scrs.  
Maison fondée en 1847 en Alger

Retenez dès aujourd'hui votre commande pour le prochain arrivage:  
au CAIRE au N° 47368 — à ALEXANDRIE au N° 26757

Dès le premier poème, le mètre vous charme, le sujet vous enchante, vous tient lié à l'harmonie des mots qui poursuivent, à travers le rythme, l'expression d'une émotion vibrante dans un contrepoint impeccable.

*O Prunelle*

*Aide, ne sais-tu pas que je suis tes rêves, tes désirs toujours inassouvis.*

*Que sans cesse hors d'haleine, les veines parcourues d'une ardeur brûlante tu me poursuivis.*

Dès cette première poésie, on est captivé et tenu dans le charme de la sonorité vaste d'une musique céleste.

La nature se reflète dans le miroir de l'âme de notre poète avec des images colorées, chaudes, lumineuses, qui nous conduisent dans un temple élevé, immaculé, dans lequel le cœur et l'âme du poète s'unissent pour chanter la flamme purifiée que l'on peut appeler sans se tromper: «Mon Ame».

Trois rythmes transcendants chantent dans ce recueil, qui nous procurent, à travers la splendeur des images que chaque mot crée dans le cerveau du lecteur, la sensation sublime de la beauté d'une âme ouverte auréolée d'une lumière bleue infiniment pure; une âme qui, à travers la souffrance, a conquis le droit de chanter en liberté et facilement la divine expression de Dieu dans les rythmes de la nature, du cœur et de l'âme qui mêlent leurs cadences enchantées en des touches de palettes sûres riches de couleurs et d'harmonies, par des hexamètres ruisselant de lumière, châtiés dans une forme parfaite naturellement classique et puissamment originale.

Dans «Chant au Ciel»:

*O Vous là-haut, parmi les étoiles d'or,  
Répandez dans mon cœur une trace de votre*  
[splendeur

nous sentons avec émotion l'appel de l'être, dont le désir profond est d'être éclairé par la beauté, la beauté absolue, par la lumière divine de Dieu; ce besoin de la force ascendante du soleil, cette nécessité de la lumière fait que toute la poésie de Rolande Najar est parfumée par la senteur de la sanctification de son être.

Mais le cœur aussi a sa musique et dit son amour avec une douceur humaine:

*Tu seras mon orgueil, et je serai le tien, se penche plein de grâce sur l'enfant: Ses petites mains roses s'ouvrent comme des fleurs... Et sa grâce divine auréole le monde.*

C'est ainsi que sur sa harpe éolienne ces trois rythmes puissants donnent leurs accords attachants: La nature nous offre toute sa somptueuse pureté, l'âme et le cœur expriment leurs souffrances, la chaleur de leurs larmes, de leurs joies, la force de leurs appels en notes profondes, essentielles, sans recherches d'effets, mais avec un naturel émouvant qui nous touche jusqu'au plus profond de nous-mêmes, dans une beauté d'expressions d'une richesse et d'une ampleur de vers exceptionnelle, en recherchant l'affirmation de la vérité éternelle, généreuse, vivifiante comme le soleil qui nous éclaire et vers lequel «notre poète» cherche de monter, les mains tendues, l'âme ouverte, le cœur palpitant chaque jour davantage.

(Edition Schindler)

MARC R.

# ARWIL

*Parfumerie - Produits de beauté*

## HAMAMDJAN & Co.

Rue Adly Pacha - Passage Kodak — Le CAIRE



# La Vie spirituelle en France

## LA VIE ACADÉMIQUE

● M. D.-E. Galanis, professeur à l'école des Beaux-Arts, vient d'être élu membre de l'Institut.

Ce maître de la gravure sur bois, qui est bien connu en Egypte, a illustré de nombreux livres: *Voyage musical au pays du Passé*, par Romain Rolland; *Lorette*, d'Alfred de Vigny; *Inscription pour les sept péchés capitaux*, de Roger Allard; *Le Grand Meaulnes*, d'Alain Fournier.

## Nouvelles Diverses.

● Une délégation française s'est rendue à Londres, pour participer aux travaux préparatoires à la réunion de l'*Organisme International de Coopération Intellectuelle*, créé par la Conférence des Nations Unies. La délégation est présidée par M. Léon Blum.

Elle comprend en outre:

MM. Henri Bonnet, ambassadeur de France à Washington; Joxe, secrétaire général du gouvernement; Fouques-Duparc, ministre plénipotentiaire, directeur du Secrétariat des Conférences; le professeur Langier, directeur général des Relations Culturelles au ministère des Affaires étrangères; Thomas, chef du Service des Relations Universitaires avec l'Etranger; Julien Cain, admi-

nistrateur général de la Bibliothèque Nationale; le professeur Auger, directeur de l'Enseignement supérieur au Ministère de l'Education Nationale; MM. Jolliot-Curie, Lucien Febvre, Gilson et Henri Wallon, professeurs au Collège de France; Gazier, secrétaire de la C.G.T.

● Le professeur Massignon a fait à la Direction Générale des Relations Culturelles, un exposé sur «l'Egypte, la Syrie, le Liban, la Palestine, l'Irak, l'Iran, l'Afghanistan et la Turquie».

● *La célébration du cinquantenaire de Pasteur* est, pour des raisons matérielles remise au printemps prochain.

● A Londres, la conférence préparatoire de l'Organisme International de Coopération Intellectuelle a élu présidente Miss Wilkinson, ministre britannique de l'Education nationale, et co-président M. Léon Blum, chef de la délégation française.

Le Premier britannique, M. Attlee, a, dans son discours, rendu hommage à la France qui a eu l'initiative de la coopération intellectuelle internationale.

Dans son discours, M. Léon Blum a souligné le rôle pacifique de la coopération intellectuelle et déclaré que seule une coopération populaire démocratique pouvait être un facteur de progrès.

# Farajalla

## TRAVEL BUREAU

Organise actuellement des excursions journalières aux sites les plus pittoresques du Caire et de ses environs.

*Départs* : tous les matins à 9h.30 a.m. Le transport est assuré par des autos appartenant aux organisateurs.

### RENSEIGNEMENTS :

IMM. SHEPHEARD'S, LE CAIRE  
TELEPHONE 50583

### BUREAUX :

Alexandrie, Port-Saïd, Beyrouth,  
Damas, Alep, Haifa, Jérusalem.

*Pour vos...*

Cartes de souhaits,

Papeteries,

Cadeaux en tous genres

*Adressez-vous*

Chez **RUDMANN**

11, Rue de l'Ancienne Poste - Le Caire

Téléphone 43379

Rappelant que la culture française a toujours tendu à l'universalité, il a demandé que Paris soit choisi comme siège du futur organisme.

● L'Institut de France a célébré, le 26 octobre, le cent cinquantième de sa fondation par la Convention.

Après l'exécution de *Parie*, de Georges Bizet, par la musique de la garde républicaine, le président de l'Institut, M. Georges Leroux, fit l'historique de l'Institut «organisme d'Etat» qui n'en est pas moins un «organisme libre» s'efforçant d'accroître les valeurs spirituelles et de ramener la paix dans le monde.

M. Germain Martin, délégué de l'Académie des sciences morales et politiques, lut une notice sur «*La Révolution française de 1789 et l'abus de la réglementation*», exposant l'œuvre des révolutionnaires qui «libérèrent la nation d'une réglementation appauvrissante».

M. Charles Picard, délégué de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, lut une notice sur les *Recherches d'archéologie antique à l'Académie des Inscriptions*, faisant l'historique de la Compagnie et l'éloge de ses travaux.

Après l'exécution du *Carnaval Romain*, de Berlioz, le délégué de l'Académie des Sciences, M. Léon Binet, lut *Défenses et Adaptations de l'Organisme* et au nom de l'Académie Française, M. André Siegfried, la «*Continuité de la Langue et de la Civilisation Française*».

Le général de Gaulle s'était fait représenter à la cérémonie, à l'issue de laquelle les membres de l'Institut et leurs invités français et étrangers se réunirent à la bibliothèque Mazarine où le conservateur, M. Renault, a organisé avec le concours des bibliothécaires de l'Institut et des secrétaires des cinq académies membres, une exposition sur l'histoire de l'Institut.

De nombreuses adresses de félicitations des académies étrangères ont été lues par M. Valère Gille, de l'Académie royale de langue et littérature françaises de Belgique.

● Pour conserver le souvenir du 150<sup>e</sup> anniversaire de l'Institut de France, la Monnaie a fait graver une médaille par M. Dropsy. Elle représente une Minerve casquée, lance au poing; au revers: une vue en relief de l'Institut.

● Le musée Victor Hugo de Paris, vient d'acquiescer la robe que portait sa fille, Léopoldine, au moment où elle se noya. On peut lire à côté, le petit carré de papier jauni où Victor Hugo a écrit: «Costume avec lequel ma fille est morte». Relique sacrée, ce souvenir fait partie d'un legs de Mme Négroponde, «la petite Jeanne au pain sec dans le cabinet noir», petite-fille de Victor Hugo.

## LES LETTRES

● Depuis ce mois, la *Société des Amis de Romain Rolland* a une existence légale. Autour de Mme Romain Rolland et de Madeleine Rolland, la sœur du grand écrivain, qui l'a aidée particulièrement dans ses études sur la spiritualité hin-

# DESPINIS

## TYPEWRITER C°

6, Rue de la Banque Misr  
Tél. 53414 — LE CAIRE.

\*\*\*

**Machines à écrire**

**Machines à calculer**

**Duplicateurs**

**Rubans et papiers carbone**

**Accessoires de bureau**

**Pièces de rechange**

RÉPARATION et ENTRETIEN  
DE MACHINES.

## A MÉADI :

# ECOLE - PENSIONNAT

Fondée en 1932

Avenue Williamson, Tél. 75

Institution dirigée par Mme AURÉLIE

✱

**Pensionnat, Demi-Pensionnat,  
Externat.**

Inspectrice des classes : Mlle Ir. MASSALTO

**Français :** Jardin d'enfants, classes primaires, certificat d'études. Institutrices et Jardinières expérimentées.

**Anglais :** Tous les jours. Institutrices anglaises.

**Arabe :** Tous les jours. Programme officiel et inspection du Ministère de l'Instruction publique.

Dessin — Travaux manuels — Sports — Culture physique — Danse plastique.

Cours de piano et de violon.

(Prospectus sur demande).

doue, se sont réunis ses amis. M. Paul Claudel assure la présidence de la Société dont MM. Jean-Richard Bloch et Charles Vildrac sont les vice-présidents. MM. Georges Duhamel, Francis Jourdain, Aragon, Jean Cassou, Claude Aveline, Jean Guéhenno font partie du bureau. Une filiale de la Société a déjà été créée en Suisse. C'est l'éditeur E. Oprecht qui la présidera. M. Duhamel est en train d'en créer une autre au Canada. Et il en sera de même dans tous les pays du monde. La Société a été dotée par Mme Romain Rolland de fonds importants qui permettront la création d'un musée dans la maison de l'auteur à Vézelay. Le cabinet de travail de Romain Rolland sera conservé intact avec sa bibliothèque et ses manuscrits. Elle organisera, d'autre part, une exposition permanente de lettres et de documents au château de Clamecy. Toute l'œuvre de Romain Rolland et le *Journal* inédit, des documents, lettres et coupures, seront conservés à la Bibliothèque Nationale et seront microfilmés. Des copies pourront en être distribuées aux Sociétés filiales et aux universités étrangères. La Société se propose également de publier des Cahiers, de veiller à la publication de l'œuvre intégrale du maître, de donner des conférences et, enfin, de créer un grand prix littéraire.

● Interview de M. Julien Green, citoyen américain et écrivain français, dans *Les Nouvelles Littéraires*: «Je suis venu en France, au début de

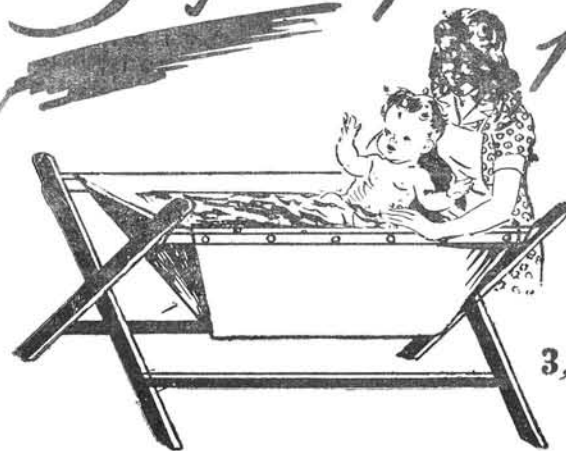
la guerre, offrir mes services à Jean Giraudoux, au ministère de l'Information. «Continuez à écrire, c'est ce que vous pouvez faire de mieux», me dit-il. J'ai publié en 1941 *Souvenirs des jours heureux*, un livre où, en racontant mon enfance à Paris, je m'efforçais de faire partager mon amour pour la France... Mais ce que j'ai fait, je crois, de plus utile à la cause française, ce sont les deux volumes de Péguy que nous avons publiés, ma sœur et moi... Ces traductions ont eu un immense succès... Mon éditeur parisien va publier bientôt mes dernières œuvres: deux romans, un ou deux volumes de mon *Journal*, et des essais sur la poésie».

● Une Société de conférences: «Figures de France» s'est fondée sous la direction du duc de La Force, de l'Académie française. Les conférences ont lieu le vendredi à 15 h. 30, à la salle Marceau. Le 24 novembre, le professeur Vallery-Radot a traité: «Pasteur eût-il été avec le général de Gaulle?». M. Fernand Gregh, a parlé de Verlaine, le 30 novembre; Hélène Vacaresco, de Mme de Noailles, le 7 décembre; et M. Albert Lebrun, de Raymond Poincaré, le 14 décembre.

● La revue mensuelle «Europe», fondée en 1923 par un groupe d'écrivains, en collaboration avec Romain Rolland va reparaitre le 1er janvier 1946. Cette revue avait interrompu sa publication en 1939. Jean Cassou, son rédacteur en chef d'alors,

# La Baignoire de Bébé

Baignoire peu encombrante,  
 pliante, robuste,  
 hygiénique,  
 économique...



3, RUE SOLIMAN PACHA  
 (Rez-de-Chaussée) LE CAIRE  
 Tél. 50852

y reprend son poste. Le Comité de direction est composé de: MM. Jean-Richard Bloch, Pierre Abraham, Aragon, René Arcos, Claude Aveline, André Chamson, Paul Eluard, Georges Friedmann, René Lalou, Louis Martin-Chauffier, René Maublanc, Vercors. Le secrétaire de rédaction est Jean Fouquet.

● Pour la sixième fois, le prix Lugdunum sera décerné à Lyon fin janvier 1946. Ce prix est réservé au premier roman d'un écrivain. Le lauréat est édité par les éditions Lugdunum. Le jury présidé par le professeur Edmond Locard, est composé d'écrivains parisiens et lyonnais.

Simultanément, les courriéristes lyonnais et parisiens invités décernent le prix Le Marguet dans les mêmes conditions.

● Organisée par l'Union Française Universitaire et l'Union des Intellectuels Hellènes de Paris, a eu lieu au Musée Pédagogique, sous la présidence d'honneur de M. Edouard Herriot, président de l'Association France-Grèce, et sous la présidence effective de M.G. Monod, directeur de l'Enseignement du Second Degré une conférence de M. Roger Millieux, professeur agrégé de l'Université, secrétaire général de l'Institut Français d'Athènes, sur le sujet:

«Les Intellectuels de Grèce au service de la Résistance».

● Fondé pour «récompenser la découverte ou l'œuvre la plus remarquable dans les sciences, dans les lettres, dans les arts, dans l'industrie, et généralement dans tout ce qui touche à l'intérêt public», le prix Osiris sera décerné en double cette année par l'Institut de France, les vacances de la fondation le permettant. Les lauréats sont M. Adolphe Lods, président de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et le professeur Richet, de l'Académie de médecine, qui fut, en raison de son activité, déporté au camp de Buchenwald.

## A L'ÉTRANGER

### Belgique :

● MM. Maurice Escande et Julien Bertheau, Mmes Madeleine Renaud, Renée Faure, Thérèse Marney, ont donné en Belgique quelques représentations des *Mal aimés*, de M. François Mauriac.

### Grande-Bretagne :

● La Faculté de Droit de Cambridge a invité trois professeurs et cinq étudiants de la Faculté de Droit de Paris. Ces professeurs sont MM. Juliot de la Morandière, doyen de la Faculté, et Lebras et David. Ils sont également les hôtes des Universités de Londres et d'Oxford et du British Council.

● Le film de Christian Jaque et Henri Jeanson, «Carmen», vient d'être doublé en anglais et sera prochainement présenté à Londres.

### Luxembourg :

● Sous les auspices des Amitiés Françaises, a eu lieu au début d'octobre, à Luxembourg, une

## Librairie-Papeterie

# AUBERT

14, Rue Adly Pacha, (1er étage)  
Tel. 51691 — B.P. 768 — Le CAIRE  
R.C. 51547

✱

Grand stock de livres de toutes les éditions. Livres classiques. Les plus récentes publications de médecine, Sciences, etc...

### LIVRES : Français, Anglais, Arabes, Allemands, Italiens.

● Riche assortiment de romans et de périodiques en toutes les langues.

● Grand choix de dictionnaires de toutes les langues.

Les plus beaux Agendas et Cartes Postales

● Grand choix de stylos, classeurs, articles d'école et de bureau à des prix très avantageux.

✱

*Les livres que vous ne trouverez pas chez les libraires, peuvent être rapidement obtenus par nos Agents à l'étranger.*

*Etudiez*

# LA RADIO

*par correspondance*

✱

Ne gaspillez pas vos heures de loisir :

**DEVENEZ RADIO-TECHNICIEN**

en **12 mois** d'études faciles par correspondance

✱

**Ecole Centrale de Radio  
et de Télévision d'Égypte**

Direction : SIMON V. HAKIM

174, Rue Khédive Ismail — Le CAIRE



conférence sur «Le Destin de Paris» par M. Membré, secrétaire général du Pen-Club.

● Le 22 octobre, l'écrivain Vercors a parlé au Cercle Municipal sur le thème: «Pour une politique de l'homme».

### Mexique

● Les Cahiers de l'I.F.A.L. (Calle del Nazas, 43, Mexico), ont publié divers cours donnés en français à l'Institut français d'Amérique latine en 1945. Le premier cahier contient une étude sur: «Le Paricutin, nouveau volcan mexicain», par Ezequiel Ordonez, de l'Institut Géologique de Mexico et de l'American Academy of Arts and Sciences». Le deuxième cahier contient le cours de M. Léon-Nicolas Brillouin, professeur de physique théorique au Collège de France, sur les Conséquences de la Relativité dans le développement de la Mécanique ondulatoire.

Le troisième cahier publie les Notes sur les Parasites Animaux de la région vénézuélienne du Haut-Apure et sur cinq chéloniens et deux sauriens de la même région étudiés par le docteur Raymond Fiasson, Conseiller culturel de la Légation de France à Mexico.

● Au Palais des Beaux Arts, M. Leguèbe, Premier Secrétaire de l'Ambassade, a inauguré l'exposition des peintures de Mme Stefa Brillouin.

● La Révolution française a été commémorée à l'Institut français d'Amérique Latine par une série de conférences accompagnée de chants et de lectures de textes de l'époque révolutionnaire.

M. Joaquin Xirau, ex-doyen de la Faculté de philosophie de Barcelone, a donné en espagnol deux conférences: l'une sur les liens entre les mouvements émancipateurs des colonies espagnoles d'Amérique et la Révolution française, l'autre sur les aspects philosophiques de cette révolution.

A l'Université de Mexico, le professeur Luis Weckmann a consacré son cours du deuxième semestre 1945 à l'étude de la Révolution française, de 1789 à Bonaparte, et à l'influence des idées de la Révolution française sur le développement spirituel de l'Europe et du monde. Le sommaire de ce cours est publié dans le bulletin No. 6 de l'I.F.A.L.

● Une cérémonie en l'honneur de Paul Valéry s'est déroulée à Mexico en présence du ministre de l'Education, M. Torres Bodet.

Mme Carner, professeur aux Universités de Bruxelles et de Mexico, qui a connu personnellement Valéry, a expliqué l'objet principal de son œuvre poétique: le drame de l'intelligence en lutte avec le monde physique.

La troupe des «Comédiens de France», que dirige M. André Moreau, ex-directeur du théâtre des Arts de Paris, lut plusieurs pièces caractéristiques de «Charmes», «l'Ame et la Danse», le «Cimetière Marin», «La Jeune Parque» et, pour terminer, deux discours de Valéry, son discours d'entrée à l'Académie, sur Bergson, et celui où, pour les élèves du Collège de Sète, où Valéry

# Tabors

**Blouses • Robes  
Echarpes et Foulards  
Sacs • Chaussures  
• Colifichets •  
Parfums de France**

24, RUE KASR-EL-NIL  
LE CAIRE

Tél. 45120

R.C.C. 40931

**DUSONCHET**

LE CAIRE - 2, AVENUE FOUAD 1ER

avait fait ses études, le poète avait retrouvé la fraîcheur de ses souvenirs scolaires.

● M. José de Benito a fait une conférence sur les paysages de France, accompagnée de projections de films en couleurs de M. Luis Estevez Laza.

● M. José de Nunez y Dominguez, professeur à la Faculté de Philosophie et Lettres de Mexico, a fait une conférence sur «des Disciples mexicains de Pasteur».

● Aux Bellas Artes de Mexico ont été exposées des peintures de Mme Stefa Brillouin.

● Une semaine française a eu lieu à Puebla, avec le concours du recteur de l'Université de la ville et de professeurs de l'Institut français d'Amérique latine.

● L'ancien Comité de Monterrey pour la France libre s'est transformé en Alliance Française, sous la présidence honoraire de M. José Kipper, Président exécutif: M. Riccardo Cantu Leal, Secrétaire général: José Lambreton.

● L'I.S.A.L. a organisé des cours de français élémentaire, moyen et supérieur. Les élèves sont répartis en groupes de vingt au maximum.

#### Suisse :

● Une compagnie dramatique composée de cheminots de la Société Nationale des Chemins de Fer Français, sous l'égide de l'Union Artistique des Cheminots Français, a joué *Les Caprices de Marianne*.

#### Tchécoslovaquie :

● Le lundi 22 octobre 1945 a eu lieu à Prague un grand concert de musique française par l'Orchestre philharmonique de Prague sous la direction de Raphael Kubelik. Des œuvres de Berlioz, Faure et Roussel furent exécutées avec le concours de la pianiste française Nicole Henriot. C'est le premier concert donné par l'Orchestre philharmonique depuis qu'il est devenu une société d'Etat. Le Dr. Benès, président de la République, le Dr. Fierling, président du Conseil, assistaient à ce concert, ainsi que M. Kopecky, ministre de l'Information, le général Faucher et M. Keller, ministre de France.

● L'Association Tchécoslovaquie-France a tenu à Prague, le 24 octobre, sa réunion constitutive. Le Dr. Fielinger, président du Conseil, a été nommé président d'honneur de l'Association. Le professeur Cerny, président effectif et le Dr. Lyer, secrétaire général. La réunion s'est tenue dans la grande salle de l'Institut français, sous la présidence de M. Kopecky, ministre de l'Information. Prirent notamment la parole du côté tchécoslovaque: le Dr. Lyer, le Professeur Cerny, M. Clementis, secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères; du côté français: MM. Bouquin, Aymonin, Lacombe, le général Faucher, M. Keller, ministre de France.

● Le jeudi 25 octobre, M. Pierre Seghers, présenté par le professeur Cerny, a fait à l'Institut français une conférence sur «La Poésie française

demandez

**ISIDORE TIANO**

BONBONS • CHOCOLAT  
CACAO • CHEWING GUM  
TOFFEES • GAUFFRETTES

Chez

**ISIDORE TIANO**

8, Place Soliman Pacha

vous trouverez :

#### Papeterie :

cahiers, plumes,  
crayons, gommes,  
stylos, etc....

#### Articles de dessin :

compas, boîtes d'aquarelles,  
crayons de couleurs,  
papiers spéciaux, etc....

**Réparation des stylos.**

dans la Résistance». M. Gabriel Audisio a lu les poèmes cités par M. Seghers et a dit quelques mots de sa propre activité littéraire dans la clandestinité.

### Yougoslavie :

● Cent trente bourses d'études ont été offertes aux étudiants yougoslaves par le Gouvernement français. Celles-ci ont été mises au concours. Il y a eu plusieurs milliers de candidats. A connaissance égale du français la préférence a été donnée aux victimes de la guerre, aux volontaires de l'armée de la Libération et aux fils des tués de la guerre 1914-18. Par une délicate attention, le Ministère fédéral de l'Education Nationale, le Ministère serbe et l'Université avaient demandé à des professeurs français de siéger à la Commission mixte d'attribution des bourses.

### Canada:

● M. Georges Duhamel, membre de l'Académie française, a fait, dans les villes de Montréal,

Ottawa, Québec, Toronto, Vancouver et Winnipeg, une conférence sur la France et ses hommes illustres, et à Montréal, Québec, Sherbrooke, Trois-Rivières, une sur la langue française intitulée *Amour de la Langue française*. Devant la Société Médicale de Montréal, il a parlé en outre de «La Pensée d'un grand savant français, Claude Nicoles».

● L'Union scientifique et technique France-Canada, l'A.C.F.A.S. et l'Association des diplômés de Polytechnique, ont présenté à Montréal, le 8 novembre, la conférence du Docteur Jules Guéron, membre du Conseil supérieur de la recherche scientifique de France, délégué au laboratoire de Montréal du Conseil National des Recherches du Canada.

Cette conférence, intitulée *L'Energie Nucléaire*, a eu lieu dans le grand amphithéâtre de l'Ecole Polytechnique, sous la présidence du Docteur Louis Bourgoïn, I.C., directeur du Centre de la Recherche à l'Ecole.

Offrez  
avec fierté  
un tube de

# DAG

*La goutte magique*

## COLLE-TOUT & RÉPARE-TOUT

Le Cadeau le plus utile qui perpétue  
votre amitié.



TRANSPARENT-RÉSISTANT à L'EAU et aux ACIDES

\*

Le meilleur,  
le plus puissant  
ADHÉSIF  
du monde  
Pour tout usage.

\*

Une goutte de  
**FIX'O'BAS**



**LE SAUVEUR DES BAS**

# FIX'O'BAS

Transparent - invisible - pratique  
Reste efficace même après lavage

- 1) Arrête instantanément le démaillage de toutes sortes de bas.
- 2) Raccorde les trous.
- 3) Renforce les talons des bas.

D. GARIN, 14 Rue Tewfik  
Le Caire - Tél. 59375

# TABLE DES MATIÈRES

15 Décembre 1936 — 31 Décembre 1945.

## Par ordre alphabétique

Le premier chiffre indique l'année;  
le deuxième, entre parenthèses, le fascicule;  
le troisième, la page.

### A

- ABELA (F.J.): Ibn-L-Fared, un poète mystique arabe du XIIIe siècle. I(6)—629  
 ABSI (Marie-Rose): Petit historique de la danse. IX(11)—669  
 AHMAD RACHAD: Reconnaissance. IX(3)—178  
 AHMED KAMEL PACHA: Genèse et début de la Municipalité d'Alexandrie. IV(31)—1  
 ANTOINE (Aziz): Poèmes de quelques jeunes Alexandrins disparus. III(21)—29  
 ARANGIO-RUIZ (VI.): Grandeur de Leopardi. I(6)—425  
 ASCAR-NAHAS (Joseph): L'humour français. IX(2)—65  
 AUBRY (Octave): Napoléon et l'amour. I(1)—19  
 AUCOUTURIER (Gustave): L'unanimité française dans la Résistance. IX(1)—29  
 AUMAËL (Jacques d'): Les beaux costumes que nous allons trouver près de la Route Mandarine. I(5)—331  
 — — Chamma et Lamba: De Djibouti à Tananarive, à travers la plus grande France. I(9-10)—705  
 — — Les plus beaux drapés du monde. II(19)—623

### B

- BELLOS (Nausicaa): L'esprit français. IV(36)—203  
 BENSIMON (Joseph): Les paradis artificiels. IX(7)—416  
 BERTHEY (Gaston): L'art de gérer sa santé. III(28)—503  
 — — L'hygiène est de circonstance. IX(2)—107  
 BERTRAND (Raoul): Les tendances de l'économie britannique. IX(8)—449  
 BEZA (Marc): Des proverbes et légendes roumains. IV(36)—191  
 BLOCH-MAILLARD (Magdelaine): En France, cet Avril. IX(6)—350  
 BLUM (Robert): Elian Finbert, chantre de l'Égypte. III(22)—85  
 BOSCH (Firmin Van Den): Le procès du romantisme. II(17)—523  
 BOTEZ (Al. Adrien): Panaït Istrati, le vagabond inspiré. II(12)—153  
 BOTEZ (Jeanne): Avec la princesse Bibesco, en croisade pour l'anémone. II(11)—39  
 BOUARD (Michel de): Un rêve impérial au XIIIe siècle: Charles Ier d'Anjou, roi de Sicile. III(26)—399

- BOURDON (Claude): Duguay-Trouin. V(4)—73  
 — — La chanson de Roland. IV(35)—147

### C

- CAMBORDE (Jean): La province dans l'œuvre de Marcel Proust. IX(3)—140  
 CAPART (Jean): Pourquoi j'ai écrit MAKIT. II(18)—565  
 — — Un conte que Shéhérazade n'a pas connu. IX(11)—641  
 CARRIERE (R. Père A.B.): Pourquoi la Grèce ancienne a-t-elle échoué dans toutes ses tentatives de fonder une religion? I(6)—411  
 — — Le Père de Foucauld. V(41)—22  
 CASTRO (Léon): «L'expérience Léon Blum». I(4)—231  
 CELLY (Raoul): Marcel Proust et la géographie. IV(35)—182  
 CLERC (Charly): La vie et l'œuvre de Ramuz. III(26)—389  
 COHEN (J.J.): Le scepticisme de Montaigne. II(14)—323  
 — — La morale bergsonienne. II(18)—593  
 — — La théorie de la Connaissance dans la philosophie bergsonienne. IV(39-40)—311

### D

- DADONE (Ugo): Hommage à la mémoire de Luigi Pirandello. I(17)—543  
 DARDAUD (Gabriel): L'Égypte à l'Exposition de Paris. I(6)—481  
 — — La vie et l'œuvre de Louis Mouillard, précurseur de l'aviation. II(11)—61  
 — — La liberté de l'Information. IX(4)—223  
 D'ARLAN NEEDHAM (Maurice): Les Beaux-Arts en Amérique. IX(12)—719  
 DAY (George): La mystique hindoue. IV(32)—42  
 — — Sous l'égide de La Fontaine. IV(37-38)—261  
 DAYNAC (Georges): La Bonne Fortune d'un philosophe (Hommage à Henri Bergson). I(1)—37  
 — — Un tournant décisif dans l'histoire de la pensée: KANT. I(4)—245



- DESTHIEUX (Jean): Poètes égyptiens de langue française. II(15)—389  
 — — De la supériorité de quelques races. IV(31)—13  
 — — Du nouveau sur Arthur Rimbaud. IV(35)—175  
 — — Auguste. IX(1)—45
- DEVONSHIRE (Mrs. Henriette): Les ruines islamiques de Baalbek. II(13)—215  
 — — Un pèlerin persan au XI<sup>ème</sup> siècle. IV(39)—271
- DRIOTON (Dr. Etienne): La découverte d'un trésor en Haute-Egypte. I(2)—69  
 — — Auguste Mariette (1821-1881). I(9-10)—699  
 — — Le dessin et la peinture pharaonique. IX(1)—5  
 — — La statuaire et l'architecture pharaoniques. IX(3)—129
- DUBECH (Lucien): Jacques Bainville. II(12)—145
- DUMANI BEY (Georges): Pour modeler sur le visage ancien le visage nouveau du Caire. I(1)—53  
 — — Adès, Josipovici et «Le livre de Goha le Simple». I(5)—355
- E**
- EPAULARD (E.): Les affaires et le bon sens. III(25)—329
- F**
- FAHMY (Doria): La Lisette de Béranger. IV(37-38)—223
- FARES (Félix): Le BERCEAU entre l'Orient et l'Occident (Vision d'un Mystique arabe). IV(39-40)—297
- FELIX (H.): Valéry et le Problème de la Création. I(5)—381
- FLEURY (R.A.): Baudelaire et la Méditerranée. IV(34)—134
- FORTI (Edgard): Les grands courants de la littérature européenne. I(9-10)—731  
 — — Proust, son temps et le nôtre. II(20)—689
- FOUAD HOUSNY BEY: Une ténébreuse affaire d'autrefois. II(15)—398
- FOUCART (George): Les dieux d'Egypte à Medinet-Habou. III(25)—305
- FOURNIER (Christiane): Femmes d'Extrême-Orient. II(20)—671
- FRAYSSE (Georges): La Bretagne. I(6)—465
- G**
- GAULLE (Général Charles de): Discours, Messages et Déclarations. 1<sup>ère</sup> Série: 18 juin 1940 — 8 Octobre 1941. 2<sup>ème</sup> Série: Octobre 1941 — Décembre 1942.
- GAUTHIER (R.P.): Les degrés d'une sagesse: Montaigne. IX(7)—385  
 — — Les conquêtes de Bergson. IX(9)—513
- GILLES (Roger): Mohamed Aly et l'économie dirigée. III(26)—413
- GIL-MARCHEX (Henri): La vie musicale à l'époque du Symbolisme. I(9-10)—723
- GOBY (Jean-Edouard): Linan Pacha de Bellefonds. IX(12)—701
- GORSE (Georges): Georges Clemenceau — Guerre et pensée. V(41)—6
- GOSSART (André-Marie): Le génie pédagogique français. IX(5)—279
- GRUNBERG (Julien J.): Angleterre 1939; aperçu social et psychologique. III(27)—479
- GUICHARD (Léon): Jeanne d'Arc. V(41)—33
- GUILBAUD (Georges): Emile Zola et le Naturalisme. III(24)—233
- GUILLEMIN (Henri): Les secrets de Lamartine. I(3)—191  
 — — Rimbaud et son mystère. I(6)—445
- GUIRGUIS (Renée): Charles Morgan, romancier anglais et ami de la France. X(12)—735
- H**
- HAZAN (David): Mon voyage à travers les régions polaires et la Scandinavie. IV(39-40)—282
- HENEIN (Georges): Bilan du mouvement surréaliste. I(8)—645  
 — — L'art dans la mêlée. III(24)—260  
 — — Rayonnement de l'esprit poétique moderne parti de Paris. IX(5)—292
- HICKMANN (Hans): Leurs premières idées. IV(39-40)—274
- I**
- ISKANDAR ASSABGHY BEY: Les missions scolaires au temps de Mohamad Ali. IX(11)—651
- ISRAEL (Albert Maurice): Un auteur en quête de personnages. I(9-10)—743
- J**
- JABES (Raymond): L'exploitation de la science: Sorciers, sourciers et pendulants. IV(35)—167
- JACOT-DESCOMBES (Alice): La nécessité pour les femmes d'être conscientes. II(17)—538
- JACOT-DESCOMBES (Paul): Le génie musical de la France. IX(9)—528
- JONTE (Henri): La vie de Villon à travers son œuvre. IX(11)—661
- JOUGUET (Pierre): L'Egypte alexandrine. IV(32)—31  
 — — : Fustel de Coulanges. V(41)—59  
 — — : Aperçu sur l'histoire intellectuelle et morale d'une génération française. IX(5)—257
- JULLIEN (Léopold): L'économie rurale égyptienne. III(21)—17

## K

- KETZKAROV (Methody): La Bulgarie, hier et aujourd'hui. IV(37-38)—253  
 KOYRE (Alexandre): Descartes et le Discours de la Méthode. II(13)—235  
 KRAFT (Werner): Julien Green, poète de la Mélancolie. III(23)—184

## L

- LACRETELLE (Jacques de): Une jeunesse en Orient. I(1)—3  
 LAFFAILLE (Ernest): Lyautey. V(41)—46  
 LAIGNEL-LAVASTINE (Professeur): Six foyers successifs de la médecine méditerranéenne. IV(36)—210  
 LALANDE (André): Les espérances métaphysiques. II(14)—301  
 — — La prise de conscience des valeurs. II(16)—453  
 — — Les valeurs supra-normales. III(27)—461  
 — — La morale de l'évolution et celle de l'évolution. IV(33)—65  
 LAUMOIS (André de): Comment j'ai retrouvé Paris. I(4)—241  
 LAURENT (Raymond): Paris. I(3)—159  
 LECERF (J.): Les langues sémitiques dans l'enseignement des pays arabes. I(7)—529  
 LEKEUX (R.P. Martial): Où allons-nous? I(5)—315  
 LEPRETTE (Fernand): Visage du Nord. I(8)—616  
 LEVY (Jules): L'Orient arabe; ses aspirations, ses possibilités. III(28)—511  
 LOEWENSON (Hans): C.F. Ramuz, ou «la présence de la réalité». I(4)—278  
 LOTTE (Fernand): L'agonie du Transformisme. IX(2)—79  
 LUCET (Charles): Les Français et l'Amérique. IX(4)—193  
 — — Paris, de Balzac à Aragon. IX(10)—578  
 LUGNE-POE: Ibsen. I(8)—599  
 LUGOL (Jean): Vers un Humanisme nouveau. III(21)—25  
 LUSSET (Félix): Malraux et «la Condition Humaine». II(11)—55

## M

- MALAKA LEHETA: Quelques conteurs égyptiens d'aujourd'hui. IX(1)—38  
 MALHAME (Rose): Anna de Noailles. IV(33)—83  
 MANTOURA (Atallah J.): L'Eglise du Saint-Sépulchre à travers les âges. II(16)—484  
 MARÇAIS (Georges): Les idées d'Ibn Kahldoun sur l'évolution des Sociétés. IV(35)—179  
 MARIGNAC (A. de): L'homme moderne devant l'hellénisme. II(15)—412  
 — — A la recherche d'un rêve: d'Homère, de Platon et quelques autres. II(18)—583  
 — — D'Athènes à Alexandrie. I. Des Minoens aux Hellènes. III(22)—95  
 — — II. Homère: l'Iliade et la guerre de Troie. III(23)—164  
 — — III. Homère: l'Odyssée. III(24)—251  
 — — IV. Etat politique et religieux des cités grecques au Vème siècle. III(25)—344

- — V. La Tragédie: les origines; Eschyle. III(26)—423  
 — — VI. La Tragédie: Sophocle et Euripide. III(29)—533  
 — — VII. La Comédie: Aristophane et Ménandre. III(29)—541  
 — — VIII. Platon; la révolution religieuse de Socrate. III(30)—573.  
 — — IX. Les dialogues platoniciens. IV(31)—21  
 — — X. Thucydide et la guerre du Péloponèse. IV(32)—50  
 — — XI. L'Alexandrinisme. IV(33)—83  
 — — XII. Rome et l'Hellénisme. — L'Hellénisme dans la littérature française. IV(34)—124  
 — — Trois poètes français hellénistes: Ronsard, Racine, Chénier. IV(37-38)—229  
 — — Le génie littéraire de la France. IX(6)—338  
 MARINETTI (F.T.): Gabriele d'Annunzio. II(14)—311  
 — — La poésie motorisée. II(19)—613  
 MARQUET (Yves): Gide à la poursuite de son âme. I(3)—207  
 MASSIGNON (Louis): Deux formes d'idéal poétique en Egypte au XIIIe siècle: IBN AL FARID et SHOSHTARI. II(11)—34  
 MAUCLAIR (Camille): Anecdotes et Souvenirs sur le Symbolisme. I(2)—87  
 MAYSTRE (Charles): A l'école des scribes. II(19)—657  
 MERIEU (Etienne): Les Beaux-Arts dans l'Egypte d'aujourd'hui. I(7)—555  
 — — Le côté chrétien des poètes maudits (Villon, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud). III(30)—563  
 — — Le génie artistique de la France. IX(8)—462  
 MICHAEL (Th.): Lord Byron et la Grèce. IX(10)—604  
 MISAN (Adèle): L'évolution sociale de la femme à travers les siècles. II(20)—703  
 MOLINE (Roger): La Paix par l'éducation. II(13)—243  
 MORINEAU (Raymond): Peinture et poésie. IX(9)—553  
 MOSSERI (Richard J.): Les femmes et la Musique. IV(37-38)—247  
 MOUSKHELY (Michel): La conception française de la paix internationale. IX(3)—152  
 MULLER (Edmond): La France et l'art de vivre. IX(1)—16

## N

- NAMER (Emile): La psychologie à l'école. IX(2)—95  
 NASSIF (Elie): L'Economique, science et doctrine françaises. IX(4)—231  
 NATAN-LARRIER (L.): Un Buffon inconnu. II(18)—576

## O

- OBERLING (Charles): Une page de la vie de Pasteur. IX(5)—271  
 OULIE (Marthe): Variations sur Saint-Domingue; Haïti la méconnue. III(28)—493

## P

- PANAYOTATOU: Sur les Sanctuaires de l'ancienne Grèce. I(9-10)—683  
 PAUTY (Ed.): L'architecture dans les miniatures persanes des XVème et XVIème siècles. I(4)—261  
 PERISTIANY (Jean): Les valeurs morales à la croisée des chemins. IX(8)—480  
 PEYRE (Henri): Le destin de la Littérature dans le monde actuel. III(21)—3  
 — — A la recherche de nouvelles raisons de vivre. III(29)—69  
 PF LAUM (Hiram): Baudelaire et la poésie du Moi. II(16)—472  
 PIERIDIS (Th.): Naissance de l'Art. IV(39-40)—318  
 PONTET (R.P. Maurice): «L'homme, cet inconnu» du Dr. Carrel. I(2)—101

## R

- RAND (Frank H.): Dickens au théâtre de son temps. IX(9)—542  
 RECHID SAFFET ATABINEN: La Turquie. III(29)—521  
 RÉGNIER (Yves): «Fontaine» et ses amis. IX(6)—321  
 RINCQUESEN (M. de): La solidarité franco-britannique dans le domaine économique et financier. IV(36)—212  
 ROUSSEAU (Matei): Dans l'intimité des fous. III(23)—149

## S

- SALET (R.P. Gaston): Avons-nous le vrai portrait du Christ? II(17)—532  
 SALTIEL (Albert J.): Budapest sous l'œil d'un curieux. II(14)—333  
 SANTINI (K.): Dettes et créances des Lettres Françaises. IX(3)—164  
 SCAIFE (C.H.O.): Les valeurs spirituelles que nous défendons telles qu'elles sont exprimées dans la poésie anglaise. IV(34)—114  
 SCALLE (Georges): L'Égypte dans la Société des Nations. I(3)—141  
 — — La révision des traités et la paix internationale. II(13)—325  
 SCHIFFER (Brigitte): Le mirage de l'Orient dans la musique européenne. IX(7)—412  
 SCHUCHT (Berthe): Aperçu sur la situation juridique de la femme. II(19)—646  
 SCHWARTZMANN (Albert) et Simone HAYE: L'âme polonaise dans l'œuvre de Chopin. III(22)—105  
 SECHE (Alphonse): La Comédie-Française, de Molière à Bourdet. II(12)—123  
 SEGALÉN (A.P.): En marge des lettres à Sophie Volland: la sagesse de Diderot. III(27)—469

- SIEGFRIED (André): La crise de la révolution industrielle. II(15)—383  
 — — La contribution de la France à la civilisation européenne. IV(34)—109  
 SLOUCH (Prof. Naboum): La mission historique d'Israël dans les confins du Sahara. I(7)—514  
 STIERLIN-VALLON: Emile-Jacques-Daleroze, père de la musique romande. III(25)—338

## T

- THIBAUT-CHAMBAULT (Jean): Un homme de bonne volonté: Jules Romains. II(17)—545

## V

- VALERO (Dr. Gabriel): Les causes des maladies nerveuses. III(30)—553  
 VIKENTIEV (Vladimir): La légende d'Osiris dans le folklore russe. IX(4)—207  
 — — Les anciens thèmes babyloniens dans les contes et légendes de la Russie et l'Extrême-Orient. IX(4)—396  
 — — Les survivances antiques dans les Contes des Mille et Une Nuits. IX(10)—591

## W

- WAFIKA EL-CHIATI: Le théâtre de Giraudoux. IX(8)—490  
 WALTHER (Léon): La psychologie des carrières libérales. II(20)—677  
 WAYMENT (H.G.): L'idée de la Liberté chez les écrivains politiques anglais. IV(35)—160  
 WEIL (Félix): Quelques expériences pédagogiques dans l'Espagne moderne. IV(36)—197  
 WILLIAMS (D.G.): Le roman anglais. IV(33)—73

## Y

- YACCARINI (Maurice): Quelques tendances de la philosophie française depuis 1940. IX(12)—745  
 YOKOYAMA (Masayuki): L'âme du peuple japonais. III(24)—221

## Z

- ZALOSKER (Hilde): L'expressionnisme et l'impressionnisme: les deux sources de l'art européen. II(16)—461  
 ZANANIRI (Gaston): Polynésie, terres d'oubli. I(2)—117  
 — — Histoire d'un dictionnaire: l'œuvre de Ben Yehouda. II(12)—165  
 ZETTE: Légendes, poèmes et chants bulgares. III(23)—173

*Le sort de vos yeux...*



*... est entre vos mains.*

*lunettes* **Dusanchet**

2, Rue Fouad I<sup>er</sup> — Le CAIRE



VINS  
MOUSSEUX  
LIQUEURS



VINS ROUGES  
VINS BLANCS

Since  
1882

**RICHON LE ZION**





*les plus grands  
magasins du  
Le moyen orient  
Etablissements*

**OROSDI-BACK**

*Le Caire - Port-Saïd*

R.C. 302